LA MAISON SANS FENÊTRES

par

EDWARD BROOKER

3 F 50

LA MAISON SANS FENÊTRES

ROMAN POLICIER

3 F 50

"Les Publications Georges Ventillard"

DU MEME AUTEUR

Dans la même Collection

La mort vient à 6 heures
Le bacille BX 766
La treizième main

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre mandat de 4 frs aux "Publications Georges Ventillard"
8, rue du Croissant, Paris (2)

Copyright by, Les Publications Georges Ventillard et Edward Brooker

—

1935

La maison sans fenêtres

EDWARD BROOKER

LA MAISON SANS FENÊTRES

TRADUIT ET ADAPTÉ PAR

ALBERT LAISNÉ

EDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
8, Rue du Croissant, PARIS (2e)

Graham était morose, maussade. Il était d'abord assez déprimé physiquement par les épreuves qu'il avait traversées dans la lutte contre la Loge (1). Mais son moral était également atteint.

Il avait, sans cesse, devant les yeux l'horrible spectacle du corps menu d'Irène Blank tournoyant dans l'air et venant s'écraser à ses pieds sur l'arène du cirque. Certes, Irène avait beaucoup de méfaits à se reprocher, mais Graham ne pouvait se défendre d'une certaine sympathie, d'admiration, même, pour la jeune fille qui avait frappé durement, injustement, mais qui se croyait investie d'une mission divine et chargée de défendre une cause, somme toute, assez noble : dans tous les cas, son désintéressement avait été absolu.

Car Graham savait rendre justice à ses adversaires. Il possédait au plus haut point les qualités morales nécessaires à l'exercice de sa profession : étant plein de sang-froid, esclave du devoir, il savait faire violence à ses senti-

---

(1) Voir *Le Bacille BX 766*, du même auteur.

ments quand le respect des lois était en cause, mais il discernait aussi entre les criminels, et, pour lui, la fanatique Irène Blank n'avait jamais été une vulgaire coupable.

En outre, Graham était blessé dans son orgueil. Certes, il était modeste, et bien plus que la plupart de ses collègues. Quand une affaire lui était confiée, il s'y donnait corps et âme, et quand le succès avait couronné ses efforts, il en laissait toujours les bénéfices aux Fuller, aux Ward, aux Higgins et autres manitous officiels de Scotland-Yard.

Mais il avait cet orgueil de bon aloi, apanage d'une âme noble, qui le poussait à dédaigner les triomphes brillants, mais qui lui interdisait de démériter à ses propres yeux. Or, malgré l'immense travail qu'il avait effectué, malgré les dangers sans nombre auxquels il s'était exposé, Graham n'était pas satisfait de lui. Il souffrait d'avoir dû se faire assister de son collègue allemand Albert Rex.

Pendant le procès des comparses, qui suivit à bref délai la mort d'Irène Blank, le détective berlinois avait dû comparaître et témoigner devant la Cour. Graham lui avait offert l'hospitalité et les deux hommes s'étaient pris d'une amitié et d'une estime réciproques.

Quand le procès fut terminé, Albert Rex repartit avec la promesse que Graham viendrait

lui rendre visite à Berlin dès qu'il le pourrait.

Fatigué, souffrant dans sa sensibilité, blessé dans son amour-propre professionnel, Malcolm Graham décida de prendre quelques semaines de vacances. Il demanda et obtint facilement un congé d'un mois.

Après avoir confié son home aux mains diligentes de Mrs Paine, il partit pour le continent.

Rex le reçut avec joie chez lui et le pilota dans Berlin. Graham y noua de précieuses amitiés parmi les hauts fonctionnaires de la capitale prussienne et dans les milieux scientifiques. Il tint à faire la connaissance du professeur Bergmann, le père du bacille B. X. 766. Graham avait été élevé à l'école du célèbre Sherlock Holmes, et tout comme son illustre maître, il avait compris le rôle de plus en plus important joué par la chimie aussi bien dans l'accomplissement que dans la recherche des crimes. Il se passionnait pour l'étude des gaz et consacrait ses loisirs à la mise au point d'un masque perfectionné.

Il voulut ensuite passer quelques jours à Paris, pour se distraire, revoir ses amis de la Préfecture et fumer quelques pipes en compagnie de l'extraordinaire inspecteur Grenard dont la réputation était aussi bien établie à Londres que dans sa propre ville.

Grenard était justement appelé dans le

Midi de la France pour enquêter sur une série d'incendies mystérieux coïncidant avec la présence de terroristes bolchevicks; il emmena Graham qui, tout en se chauffant avec délices aux caresses du soleil méditerranéen, eut l'occasion de faire travailler sa substance grise. Sa collaboration bénévole, bien que purement officieuse, fut grandement appréciée par Grenard et par ses collègues niçois. Peut-être raconterons-nous un jour comment, par la simple lucidité de son raisonnement, Graham fit arrêter le tchékiste Féodorov au moment précis où le misérable allait incendier toutes les installations de raffinerie de pétrole qui avoisinent l'étang de Berre.

Mais son congé prenait fin. Ses forces étaient revenues, son moral était redevenu excellent. Il n'avait plus qu'à rentrer et se remettre à son ingrate et passionnante besogne.

D'ailleurs, sa présence allait être nécessaire.

I

Un puissant coup de frein fit stopper brusquement l'élégante limousine devant la paisible habitation à l'extrémité de Brixton Road. Trois hommes, d'un même bond, se précipitèrent hors du véhicule.

— Damned, sacra l'un d'eux, un colosse aux larges épaules, vêtu d'un pardessus clair. La porte est fermée. Vite, Perkins, nous n'avons pas un instant à perdre, ajouta-t-il en se retournant vers son compagnon, un petit homme svelte, dont les yeux pétillaient de malice.

Celui-ci sortit un attirail complet d'instruments et de clés, et se mit en devoir d'attaquer la serrure. Il mit tant d'ardeur à sa besogne, qu'au bout de cinq minutes, la lourde porte métallique tournait sur ses gonds.

— Où se trouve donc la lumière? La voyez-vous, Higgins?

Trois lampes de poche s'allumèrent.

— J'ai trouvé le commutateur, mais il n'y

a pas de courant, répondit Higgins, un autre géant d'une force herculéenne.

— Alors, tant pis. Allons plus loin.

Ils gravirent rapidement l'escalier en s'éclairant de leurs lampes de poche.

— Voyez, là, à droite, Inspecteur! Il y a une autre porte.

— Ouverte?

— Non.

— A vous, Perkins, voici du travail pour vous.

Et Perkins se mit immédiatement à l'ouvrage. Mais la tâche était si rude que la sueur ne tarda pas à lui baigner le visage.

— Alors, quoi, vous n'arrivez pas à ouvrir?

— Ça m'en a tout l'air, grommela Perkins.

— Pendant ce temps, Higgins, dit l'inspecteur Ward, montez donc à l'étage au-dessus. Moi, je vous attends ici.

— Il n'y a pas moyen d'ouvrir cette sacrée porte, haleta Perkins sous l'effort.

— Pourquoi?

— Il y a certainement quelque chose qui bute par derrière. On a dû placer une grande armoire ou un obstacle du même genre.

— Essayez encore, il faut y arriver, coûte que coûte.

Perkins se remit rageusement au travail.

— Je vais faire sauter le panneau, dit-il

après quelques secondes de réflexion, peut-être, comme cela...

Mais Higgins redescendait déjà :

— Inspecteur, il y a encore deux portes, là-haut, et toutes les deux sont fermées.

— Hum! Attendez un instant. N'avez-vous rien entendu?

— Non.

— C'est très curieux.

— Vous voyez, Inspecteur, dit Perkins, j'avais raison, c'était bien une armoire. Mais maintenant, cela va aller tout seul et dans cinq minutes, nous serons entrés.

Effectivement, la porte céda bientôt; les trois hommes poussèrent l'armoire de côté et se trouvèrent alors devant un désordre indescriptible : un bureau était renversé sens dessus-dessous et les chaises étaient démolies pour la plupart. Des papiers, des éclats de vitre, des morceaux de bois, jonchaient le tapis; devant eux grimaçait une gigantesque statue de Bouddha.

— Stop, s'écria l'inspecteur Ward, qui dirigeait sa lampe sur le plancher, il y a du sang... ici... par terre...

— Le téléphone? marche-t-il?

— Non, naturellement, les fils sont coupés.

— Cela m'a l'air d'un joli guet-apens bien préparé avec un meurtre comme conclusion.

— Oui, mais où se trouve donc la victime?

— Un instant, je vous prie, Inspecteur! Si je ne me trompe pas, vous avez reçu, à minuit dix-huit très exactement, un coup de téléphone vous demandant du secours et vous indiquant la maison, la rue et le numéro.

— C'est cela, et maintenant il est minuit cinquante-huit.

— Pouvez-vous me répéter les paroles textuelles du téléphoniste inconnu?

— Il criait qu'on voulait l'assassiner. Il demandait un secours immédiat. Et puis, brusquement, ça a été le silence...

— Serions-nous arrivés trop tard, demanda Perkins?

— Pour le moment, nous n'avons plus qu'à aller inspecter les autres pièces là-haut. Ici, en tout cas, il n'y a personne.

— En effet, approuva Higgins, tout est vide ici. Grimpons à l'autre étage.

A droite et à gauche d'un étroit corridor se trouvaient deux portes.

— Essayez d'abord ici, Perkins.

A leur grand étonnement, la première porte céda tout de suite. Au contraire de la salle du bas, la chambre dans laquelle ils pénétrèrent était très simplement meublée et il y régnait un ordre parfait; là également se trouvait une

statue de Bouddha, identique à celle du rez-de-chaussée.

— N'avez-vous rien remarqué, Inspecteur? demanda Perkins. Ne trouvez-vous pas étrange qu'il n'y ait aucune fenêtre nulle part dans la maison? Et puis, cette pièce, en bas, si élégante et celle-ci, par contre, sommairement...

— C'est, effectivement, une maison bizarre, dit Ward, en hochant la tête. Entrons toujours. Mais auparavant, ouvrez l'autre porte.

La dernière porte s'ouvrit avec la plus grande facilité et les trois hommes restèrent stupéfaits devant le spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Au milieu de la pièce, entièrement meublée dans le style hindou, s'élevait encore une statue de Bouddha au masque effrayant, dont les yeux menaçants dardaient ses regards droit devant elle. Le corps pansu, les bras et les jambes du dieu irradiaient une lueur jaunâtre. A ses pieds, se trouvait un bassin aux offrandes, où des braises rutilaient encore. Une odeur âcre et puissante, emplissait cette chambre sinistre. Les murs disparaissaient derrière des panoplies d'armes orientales de toute beauté.

— Là non plus, il n'y a pas de fenêtre, Inspecteur, dit Perkins à mi-voix.

— Pourtant, il n'y a pas très longtemps que quelqu'un a séjourné ici, remarqua Higgins.

Avez-vous jamais vu une chose pareille? Une maison de trois pièces sans aucune fenêtre, et puis toutes ces diableries...

— A qui appartient la maison?

— Autant que j'aie pu me renseigner en si peu de temps, répondit Ward, le propriétaire est une espèce d'original, un certain professeur Morel, mais... voyez, c'est plein de sang là-dessus, et il toucha le Bouddha de son index.

— Ça, c'est phénoménal... et personne!...

— Inspecteur, ne devrions-nous pas avertir la brigade des crimes qui pourrait pousser les recherches plus loin?

— Nous n'avons plus que cela à faire. Dans tous les cas, refermez cette porte, Perkins. Mais où peut être l'homme qui m'a appelé? Serait-ce le professeur lui-même? Enfin, l'enquête va nous renseigner.

Ils redescendirent. Soudain, ils entendirent comme une bruit de chute.

C'était dans la chambre du rez-de-chaussée.

— Vite, Perkins, ouvrez.

A tout allure, les trois policiers descendirent l'escalier. Perkins ouvrit la porte et trébucha sur un obstacle.

— Qu'es-ce encore? grogna Higgins en montrant quelque chose sur le plancher.

L'inspecteur alluma sa lampe et devint livide.

— Cela m'a l'air d'être un homme... un homme sans tête...

Le corps du malheureux baignait dans une mare de sang; les mains étaient liées derrière le dos et la tête avait effectivement disparu. Higgins tremblait d'horreur.

— Il y a un bout de papier près du corps, fit remarquer Perkins.

Il le ramassa et le tendit à l'inspecteur. Celui-ci le déplia et le mit soigneusement dans sa poche en déclarant :

— Il n'y a rien d'écrit, mais je le garde.

Puis il se pencha pour examiner le cadavre: il était revêtu d'un pyjama bariolé; aux pieds, des sandales hindoues. Les jambes étaient recouvertes de longs pantalons de soie blanche.

— Serait-ce, par hasard, le professeur Morel? demanda Higgins.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais ne touchons à rien pour le moment.

— Oui, mais comment pouvez-vous expliquer la présence de ce cadavre? Tout à l'heure, il n'était pas encore là, quand nous sommes entrés.

— C'est une énigme. Mais nous avons un travail plus urgent. Tâchons d'identifier ce cadavre.

— Le meurtre a été accompli il y a quelques instants à peine.

— C'est exact.

— Voyez cette bague splendide au médius, Inspecteur!...

Mais il s'arrêta net. Un cri déchirant, terrifiant, les fit se relever tous les trois d'un seul bond. Puis un deuxième cri suivit, tout aussi horrible.

— Avez-vous entendu, Higgins? et vous, Perkins? C'est là-haut, pas le moindre doute. Vite, remontons! Mais attention! Soyez prêts à tirer!

Higgins arriva le premier à l'étage supérieur.

— Il y a quelqu'un d'étendu, hurla-t-il.

Il se pencha et fit jouer sa lampe.

— C'est une jeune fille, une Hindoue!

— Une Hindoue? demanda Ward. Morte?

— Non, mais grièvement blessée.

Higgins souleva avec précaution la jeune fille inanimée, la transporta dans la pièce voisine et la déposa sur le lit.

— Où est-elle blessée?

— Dans le dos, ma main est couverte de sang. Elle a dû être poignardée.

— Voici de l'eau. Et l'inspecteur tamponna le front de la blessée.

— D'où peut-elle bien sortir, celle-là? s'étonna Perkins. Tout à l'heure, nous avons tout visité avec le plus grand soin et nous

n'avions trouvé personne. Mystères sur mystères!

— En effet, acquiesça l'inspecteur, tout cela est bien étrange...

La jeune Hindoue ouvrit les yeux.

— Bouddha, murmura-t-elle, Bouddha...

Les policiers se regardèrent, étonnés.

— Souffrez-vous? demanda l'inspecteur.

Mais la jeune fille ne semblait s'apercevoir de la présence de personne. Elle se dressa brusquement, poussa un faible cri et retomba.

— Elle va perdre tout son sang si nous ne la secourons pas. Il faut la transporter d'urgence à l'hôpital le plus proche.

Déjà Perkins prenait la main de la jeune fille, mais elle eut un sursaut de terreur, les yeux fixant le vide avec une expression de peur indicible. Quelques sons gutturaux s'échappèrent de ses lèvres, elle regarda les policiers avec désespoir, puis un tremblement secoua tout son corps, et, lentement, elle s'affaissa.

— Elle est morte, s'écria Perkins en se penchant sur elle.

L'inspecteur était incapable de prononcer la moindre parole. Perkins haussa les épaules:

— Elle a été assassinée. Qui est-elle? Qui est l'assassin?

L'inspecteur Ward se passa la main sur le visage comme s'il eût voulu chasser l'horreur qui semblait le dominer. Visiblement, ces événements surprenants avaient violemment agi sur ses nerfs. Mais, quelques secondes plus tard, il avait repris le contrôle de lui-même.

— Allons-nous-en, dit-il sèchement. Nous devons faire notre rapport immédiat à la brigade des crimes. Vous, Higgins, donnez des ordres pour que cette maison soit étroitement surveillée, et faites fermer toutes les portes. Dépêchons-nous. Le temps est précieux, nous allons tenter de projeter quelques lumière sur ces mystères ténébreux.

II

— Qu'en dites-vous, Higgins? bougonna l'inspecteur Ward. L'enquête n'a pas avancé d'un pas. Le chef est furieux et il n'a pas tort. Voyez-vous, — et il saisit une pile de journaux qu'il jeta rageusement sur la table — Scotland-Yard se couvre de ridicule avec toute cette maudite affaire du professeur Morel. On ne sait plus que penser. Lisez ce que les journaux racontent. Ils nous taxent d'incapacité et de négligence. Il y a de quoi en perdre la tête !

Higgins tortillait nerveusement sa moustache.

— Oui, sans doute, Inspecteur, risqua-t-il. Nous avons pourtant fait tout ce qui était dans la limite du possible. Oh! je sais bien que le résultat est maigre, mais nous réussirons, j'en ai la ferme conviction.

— Hélas! je suis tout près de désespérer. Où Perkins en est-il de ses recherches?

— Il n'est guère plus avancé que moi, ré-

pondit Higgins. Nous avons repris l'affaire ensemble et fouillé la maison de fond en comble...

— Et le résultat?

— Zéro. Rien. Absolument rien. Nous n'avons pu découvrir aucun couloir dérobé, aucune porte secrète. Et pourtant, il faut bien qu'il y en ait, sans quoi nous ne nous serions pas trouvés en présence de deux morts qui n'étaient pas là quelques instants auparavant. Ce qui m'intrigue au plus haut point, c'est l'absence de fenêtres. La maison ressemble à une forteresse.

— Et qu'avez-vous appris sur les antécédents du professeur?

— Peu de chose. Il avait, de très longue date, la réputation d'un original. Il y a vingt ans environ, il était professeur de chimie à l'Université de Cambridge. On dit qu'il aurait eu là-bas une intrigue avec la femme d'un avocat et qu'il aurait dû quitter la ville à la suite du scandale. Plus tard, il aurait fait des découvertes sensationnelles dans le domaine de la chimie. Puis on perd complètement sa trace et il n'y a que deux ans qu'il a fait sa réapparition à Londres. Il a loué à ce moment la maison que nous avons découverte dans les circonstances mystérieuses que vous savez. Quant à la jeune fille morte sous nos yeux de

façon si tragique, il l'aurait ramenée de Bombay. C'était à la fois sa confidente et sa gouvernante. Le professeur Morel ne recevait aucune visite et s'enfermait parfois durant des semaines et même des mois sans sortir de chez lui. On ne sait pas très exactement de quoi il s'occupait ces derniers temps. Ce qui est certain, c'est qu'il était considéré comme un savant remarquable et désintéressé, car il avait toujours repoussé des offres immenses, sous prétexte de conserver son entière liberté.

— Et la brigade des crimes? A-t-elle trouvé quelque chose?

— La brigade n'a pas abouti à un meilleur résultat. L'inspecteur Warrington, qui dirige les recherches, m'avouait hier encore qu'il se trouvait en présence d'une énigme insoluble. Le coroner pense que le professeur Morel a été décapité avec un sabre ou un grand coutelas et que le meurtrier devait être d'une vigueur peu commune. Il y a pourtant un détail qui a retenu son attention : le mort portait un pyjama et des pantalons trop grands pour lui : ils ne lui ont jamais appartenu.

— Et la jeune Hindoue?

— D'après le médecin-légiste, elle aurait été assassinée de trois coups de poignard dans le dos.

L'inspecteur Ward ne cessait de tourner comme un fauve dans son bureau, en jurant et en sacrant. Il s'arrêta soudain devant Higgins.

— Et les Bouddhas? Qu'est-ce qu'il fabriquaient dans la maison du professeur Morel?

— Le professeur était bouddhiste, ou plus exactement, il s'était converti à la religion bouddhiste pendant son séjour aux Indes.

— Y aurait-il un rapport quelconque entre...

— Je ne le crois pas. Comme je vous l'ai dit, nous avons tout visité, tout fouillé, les statues comme le reste et nous n'avons rien trouvé.

L'inspecteur Ward jeta rageusement son crayon sur son bureau :

— Il faut faire quelque chose, dit-il un peu brutalement. Après tout, il n'y a pas de fantômes dans cette maison et ces gens ne se sont certainement pas massacrés eux-mêmes.

Higgins se contenta de hausser les épaules.

— Inspecteur, répondit-il froidement, nous avons fait tout ce qui était humainement possible. Il n'y a pas un coin, pas un objet, si insignifiants soient-ils, que nous n'ayons soigneusement examinés. Malheureusement, ainsi que j'ai eu l'honenur de vous le dire, les résultats n'ont pas...

— Ah ça! coupe Ward; laissez-moi tran-

quille avec vos recherches minutieuses! Je connais cette histoire-là. Ce qui manque, dans cette affaire, je vais vous le dire : c'est un homme à la hauteur, qui connaisse son métier. Où est donc M. Graham?

— Autant que je sache, il n'est pas encore rentré de congé.

— Connaissez-vous la date de son retour?

— Je l'ignore totalement, Inspecteur.

A cet instant précis, on frappa à la porte.

— Entrez! hurla Ward.

Et dans l'encadrement de la porte, apparut un homme vêtu de sombre; il était de haute taille et de large carrure, avec une élégance un peu négligée. Ses sourcils épais et sa moustache coupée au-dessus de la lèvre donnaient à sa physionomie un certain air de distinction sysmpathique.

— Hulloh! s'écria Ward. Est-ce possible? Nous parlions justement de vous.

— Je suis de retour de vacances depuis hier, répondit Graham avec un sourire affable.

— Eh bien! vous m'en voyez tout heureux! Débarrassez-vous, je vous prie. Vous savez, nous avons en ce moment une affaire extraordinaire. Etes-vous au courant du cas du professeur Morel?

— Oui, certainement ! J'y ai déjà sérieusement réfléchi. Mais, bien entendu, mes recher-

ches n'ont pu me mener encore très loin.

Higgins jeta à l'inspecteur Ward un coup d'œil qui semblait signifier : « Vous voyez bien. Lui non plus... »

— Mais, poursuivit Graham, j'ai, cependant, fait une découverte qui me paraît avoir une importance primordiale.

— Ah ! Et quoi donc, s'il vous plaît ?

— Un instant, Inspecteur. Je désirerais vous poser auparavant quelques questions, si vous m'y autorisez, naturellement.

— Je vous en prie.

— Vous avez bien reçu le coup de téléphone, hier soir à minuit 18 ?

— Parfaitement.

— Votre interlocuteur était un homme qui demandait du secours et qui prétendait qu'on voulait l'assassiner ?

— Très exact !

— A-t-il donné une adresse précise ?

— Oui, sauf son nom, pourtant, car sa voix s'est interrompue tout d'un coup. Il m'a dit textuellement : « Venez vite au 68 de Brixton « Road. On veut m'assassiner. » J'ai demandé qui parlait, mais je n'ai plus eu de réponse.

— Ceci est important; veuillez continuer.

— A minuit cinquante-huit, très exactement, j'étais avec Higgins et Perkins devant la maison du crime...

— Je sais le reste, interrompit Graham. Ah! encore une question : Quand vous êtes entrés, est-ce que la lumière fonctionnait ?

— Non, il faisait noir comme dans un four.

— Et le téléphone était naturellement coupé.

— Naturellement.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal dans la première pièce, celle où vous avez ensuite découvert le cadavre du professeur ?

— Il y régnait un désordre effrayant. Il a dû y avoir une lutte terrible entre le professeur et son assassin.

— Avez-vous vérifié les papiers ou des documents ?

— Il n'y avait que des notes scientifiques, des annotations du professeur, qui n'avaient pas le moindre rapport avec le crime.

— L'inspecteur Warrington m'a dit que vous aviez trouvé auprès du cadavre un morceau de papier que vous auriez mis de côté. Pourrais-je l'examiner ?

— Très volontiers.

Ward ouvrit son tiroir et en tira le papier qu'il tendit à Graham. Celui-ci sortit, à son tour, de son portefeuille, une enveloppe jaune qu'il ouvrit avec précaution : elle contenait une feuille de papier froissé. Il juxtaposa les

deux feuilles : elles se raccordaient parfaitement. De toute évidence, le morceau trouvé par l'inspecteur Ward avait été déchiré de l'autre morceau.

— Ah ! ah ! J'en étais sûr, dit Graham en sifflottant entre ses dents. Vous voyez, messieurs, le morceau provient de la lettre que voici. Il n'y a pas l'ombre d'un doute.

— La lettre ? demandèrent d'une seule voix Ward et Higgins.

Graham sourit.

— Oui, de cette lettre d'affaires.

Et il tendit à Ward abasourdi la lettre qui était conçue en ces termes :

Très honoré Monsieur le Professeur,

Suivant vos instructions, nous avons acheté ce jour, pour votre compte, 50 *actions de la Banque de Crédit et nous vous avons débité de* £ 300.

Veuillez agréer, Monsieur le Professeur, etc.

BANQUE HASTINGS ET Cᵉ.

— Très bien, dit Ward, mais je ne saisis pas le rapport.

— Moi non plus, ou du moins, pas encore, répondit Graham, mais je crois avoir trouvé là une trace importante qui pourrait bien nous mener au but plus rapidement que nous le pensions. Comme vous pouvez vous en rendre compte par le cachet de la poste, cette lettre

a été mise à la boîte le 16 février à 18 heures. Or le meurtre a été commis le 17 février à minuit. Il est donc certain que le professeur Morel avait reçu cette lettre avant sa mort. Pourquoi aurait-il voulu détruire ce papier qui avait de l'importance pour lui ? Au fait, inspecteur Ward, possédez-vous des renseignements sur la Banque Hastings ?

— Je ne la connais que de nom, mais elle jouit d'une excellente réputation.

— Et M. Hastings ?

— Oh ! intervint Higgins, en ce qui concerne M. Hastings, moi, je le connais personnellement. Il y a environ un an, on lui avait volé sa serviette et j'ai eu la chance de parvenir à la lui faire restituer.

— Et votre impression sur lui ?

— Aussi bonne que possible. Hastings est un véritable *self-made man*, de tout premier ordre. On dit qu'il a réussi, par un travail acharné, à se constituer une très belle fortune.

— Cette lettre m'intrigue beaucoup. M. Graham, dit l'inspecteur Ward. Elle jette évidemment quelque lumière sur la personnalité du professeur Morel. Peut-être n'était-il pas, après tout, l'original pour lequel il se faisait passer. Car enfin, les originaux de cette espèce ne sont pas en général des spéculateurs en Bourse.

Graham se mit à rire.

— Voyez-vous, il doit y avoir certainement un rapport, encore que je ne le voie pas très nettement. Et pourquoi cette lettre a-t-elle été déchirée en morceaux ?

— Il est possible que quelqu'un ait eu l'intention de la détruire et que ce quelqu'un n'ait pas eu le temps de le faire.

— Sans doute, c'est très possible, mais songez qu'un des morceaux a été trouvé à côté du cadavre. A propos, qui vous a remis cette lettre ?

— C'est l'inspecteur Warrington. Il l'a trouvée sur le bureau au milieu d'autres documents. Mais il n'avait attaché aucune importance à cette lettre, tandis que j'ai tout de suite pensé qu'elle pourrait servir à élucider le mystère. Quand le chef m'a chargé personnellement de l'enquête et que j'ai commencé mes investigations, j'ai découvert quelque chose...

— Quoi donc ?

— Que la Banque Hastings et C° et la maison du professeur Morel se touchent presque.

Ward montra son étonnement.

— Je ne vois là rien qui me paraisse extraordinaire, Monsieur Graham.

— A qui appartenait le n° 18 de Brixton Road avant que le professeur Morel n'en fît l'acquisition ?

— A un certain Major Wright.

— Et, à cette époque, la maison n'avait-elle pas de fenêtres ?

— Si, mais le professeur a tout fait transformer et les a fait murer.

— Depuis combien de temps le professeur habitait-il cette maison ?

— Depuis son retour des Indes, c'est-à-dire depuis bientôt deux ans.

Graham alluma son brûle-gueule dont il tira quelques bouffées.

— S'il a fait transformer sa maison, surtout s'il en a fait murer les fenêtres, c'est qu'il avait certainement ses raisons et qu'il poursuivait un objectif précis que je ne connais pas encore. Mais j'espère trouver la solution avant peu. Vous savez que si Malcolm Graham commence quelque chose, il va jusqu'au bout.

Sur ces mots, il serra vigoureusement la main de l'inspecteur et s'en fut à ses affaires.

III

— Miss Warneford, dit M. Hastings à sa secrétaire particulière, j'ai le très grand plaisir de vous informer que je suis on ne peut plus satisfait de vos services...

Miss Warneford rougit légèrement et s'inclina :

— J'en suis fort heureuse, monsieur Hastings.

Le banquier la regardait avec bienveillance. C'était vraiment une jeune femme pleine de charme. Elle était grande et mince ; ses cheveux étaient blonds clair, la couleur préférée d'Hastings. Elle avait un tout petit nez, qui donnait à son visage un certain air mutin, et ses grands yeux bleus regardaient le monde en riant, comme s'ils avaient eu envie de se moquer de tout et de tous.

— C'est vraiment une jolie fille, songeait Hastings. Elle est même beaucoup trop bien pour un bureau.

Il s'arrêta de dicter.

— Au fait, mademoiselle..., comment êtes-vous entrée chez moi ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Mais voyons! monsieur Hastings! répondit-elle en souriant, vous ne vous en souvenez déjà plus ? Vous cherchiez une nouvelle secrétaire. J'ai lu votre annonce dans le *Daily Herald* et j'ai eu la chance d'être agréée par vous, parmi plus de deux cents postulantes.

— C'est juste. Je m'en souviens très bien à présent. Comme je suis distrait parfois! C'était au milieu de mars, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

— Et, vous plaisez-vous dans ma maison ?

— Oh ! beaucoup, Monsieur ! J'ai certains jours un gros travail, mais je touche des appointements tout à fait convenables.

— Parfait, dit Hastings avec un petit rire ? J'en suis heureux, mon enfant. Et pour vous récompenser de votre franchise, je vous augmente à partir d'aujourd'hui.

— Serait-ce possible, Monsieur Hastings ?

— Mais, naturellement ! Croyez-moi, mademoiselle. Je sais apprécier les gens à leur juste valeur. De tous mes employés, vous êtes, sans contredit, la plus capable, et, à mon avis, la compétence et l'assiduité se payent.

— Je vous remercie vivement, Monsieur Hastings..., soyez certain que, de mon côté, je

continuera à me donner tout le mal possible.

— J'en suis absolument convaincu, interrompit-il. Comme je vous l'ai dit, je suis très satisfait de votre travail et vous me plaisez beaucoup... sous tous les rapports.

Miss Warneford baissa involontairement ses jolis yeux bleus.

— Ne voulez-vous pas continuer à dicter, Monsieur Hastings ? interrogea-t-elle.

— Nous avons tout le temps ! D'ailleurs, il commence à se faire tard. Il jeta un coup d'œil sur sa montre : Il est huit heures et demie. Comme le temps passe ! Assez travaillé pour aujourd'hui. Demain, j'espère, il fera jour...

Mabel se leva et mit son manteau.

— Où allez-vous, maintenant ? demanda Hastings.

Cette question parut surprendre la jeune fille.

— Mais, à la maison. Où pourrais-je bien aller ?

— N'accepteriez-vous pas de dîner avec moi aux Ambassadeurs ?

Elle le regarda, stupéfaite.

— Je vous remercie, Monsieur Hastings. Mais il m'est impossible d'accepter.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que mon oncle m'attend pour le dîner. Et puis, je ne suis pas habillée...

— En voilà une affaire ! Je vais vous ramener chez vous dans ma voiture. Vous allez rapidement passer une autre robe et je vous emmène...

— Et si mon oncle ne veut pas ? Il est très strict.

— Eh ! bien, nous l'emmènerons aussi, et comme cela, tout sera dit.

Mabel hésita.

— En vérité, Monsieur Hastings, je ne sais pas...

— Pas un mot de plus, mademoiselle Warneford, dit Hastings en riant. Ma voiture est en bas. Je vais vous ramener chez vous et vous attendrai jusqu'à ce que vous soyez prête. Venez. L'heure s'avance, ne perdons pas de temps. J'ai très faim, et vous aussi, certainement. A moins que... ma compagnie ne vous soit désagréable...

— Pas le moins du monde ; mais votre invitation est tellement inattendue ! et elle me surprend un peu.

— Je suis fantasque par moments ! Quand on a travaillé toute une journée, on a parfois besoin de détente et de distraction.

Il jeta un coup d'œil rapide sur son complet impeccable ; un examen dans la glace lui donna l'assurance que son âge n'avait encore nui ni à son allure, ni à sa ligne. Ses cheveux

gris aux tempes et sa barbe soignée lui seyaient parfaitement. Il assujettit son monocle en souriant, content de lui.

Nat, son valet de chambre, à la mine patibulaire, lui tendit sa cape.

— Partons, dit-il à Mabel, et il lui tendit la main. Elle s'inclina.

Jumbo, le chauffeur nègre, resta pantois en voyant le « patron » sortir de la Banque avec une dame.

— Où dois-je vous conduire? demanda Hastings.

Mabel donna l'adresse et la voiture partit. Hastings resta silencieux pendant longtemps. Il regardait devant lui et paraisser rêver.

— A quoi songez-vous, Monsieur Hastings? demanda la jeune fille.

— Excusez ma distraction, je vous en prie, mademoiselle. Je réfléchissais à l'insignifiance et à la stupidité de la vie que je mène.

— L'insignifiance ?

— Certes ! On travaille et on se fatigue pendant des années ! et pourquoi ? dites-le moi, oui, pourquoi ?...

Elle le regarda avec étonnement.

— Pourquoi, dites-vous ?... je ne comprends pas très bien. Un homme de votre situation, ayant récolté vos succès, avec votre fortune...

Son visage se contracta de colère :

— Je me moque de la fortune !... Si vous saviez comme j'envie le plus humble de mes employés ! comme j'envie le bonheur de l'ouvrier le plus modeste... Chacun d'eux, j'en suis sûr, a quelqu'un avec qui il peut partager ses joies et ses souffrances, avec qui il lui est possible de s'épancher, qui a de l'amitié pour lui. Mais moi, je n'ai personne... je suis toujours seul... et j'ai horreur de cette solitude ! Comprenez-vous ? Saisissez-vous ce que cela signifie pour moi ? Je ne l'ai jamais senti autant que ce soir. Je ne me suis jamais soucié des femmes. Aucune femme ne s'est jamais rencontrée sur ma route qui pût m'apporter un amour loyal, et j'ai consacré toute ma vie au travail. Et puis, maintenant, je me sens soudain transformé. Je ne me reconnais pas.

Il lui prit la main.

— Excusez, je vous en supplie, cette confession peut-être déplacée. Je vous ennuie, sans doute.

Il se tut et se tourna vers la fenêtre.

— Nous voici presque arrivés, dit Mabel. Alors, dois-je inviter mon oncle ?

— Mais bien entendu, répondit Hastings, qui venait de reprendre l'entière maîtrise de soi-même. Cela sera un très grand plaisir pour moi. J'espère bien ne pas vous avoir rendue de mauvaise humeur.

— Mais pas du tout ! Me voici arrivée.

Jumbo arrêta la voiture, ouvrit la porte, et aida Mabel à descendre.

— Je n'en ai que pour quelques instants, dit-elle. Je ne vous ferai pas attendre trop longtemps ; et elle disparut en un clin d'œil.

Hastings alluma une cigarette. Mille pensées l'agitaient.

— Quelle femme ! songeait-il. J'étais stupide de ne pas avoir remarqué son charme plus tôt. Je ne voyais en elle que la secrétaire. Mais cela va changer à présent. Je n'ai eu en tête que mes plans, mes affaires. Mais j'ai assez de cette vie-là. J'ai suffisamment d'argent, plus qu'il ne m'en faut, et assez, en tous cas, pour rendre une femme heureuse. Je vais me rattraper, à présent, acheter une villa, me marier avec une femme qui m'aime sincèrement, voyager et jouir de la vie. La vie est belle, mais à la condition de savoir l'organiser... » Ses yeux flamboyèrent. « Cette petite Warneford serait vraiment la femme qu'il me faut. Elle est un peu timide, certes, mais avec le temps, cela passera. Je suis certaine que je ne lui suis pas complètement indifférent. » Il regarda l'heure. Il y avait déjà un quart d'heure qu'il attendait. Allait-elle bientôt revenir ? Pour se distraire, il sortit un journal de sa poche. Son attention fut attirée par un titre en gros ca-

ractères : « Une arrestation dans l'affaire Morel. » Un sourire goguenard apparut sur ses lèvres. Le journal annonçait qu'un étranger, Espagnol ou Argentin, on ne savait au juste, venait d'être arrêté et que des charges accablantes pesaient sur lui. Il se mit à rire aux larmes. « Ha ! ha ! Quels idiots !... »

— Vous semblez gai, Monsieur Hastings...

Au même instant son sourire disparut.

— Ah ! Miss Warneford !

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge. Transporté d'admiration, il contemplait sa beauté. Elle était d'une merveilleuse élégance. Il la regarda charmé :

— Comment avez-vous pu, en si peu de temps, vous rendre si belle ?

— Oh ! Je vais toujours très vite. Au bureau, je suis toujours la première...

— C'est exact... mais vous êtes délicieuse, en vérité. Montez, je vous en prie !

Jumbo mit le moteur en marche.

— Qu'aviez-vous à rire ainsi, il y a un instant, Monsieur Hastings ?

— Je venais de lire une bonne blague dans le journal. Mais ! Et votre oncle ?

— Il va venir nous retrouver. Il a voulu se refaire une beauté, dit-elle ironiquement. Aujourd'hui, les messieurs prennent beaucoup plus de temps que nous autres femmes.

IV

Le fameux orchestre scandinave de Kay Evans venait de commencer à jouer. Les rythmes saccadés du saxophone et des autres instruments entraînaient irrésistiblement.

— Cela vous plaira-t-il ici, mon enfant ?

— C'est merveilleux, Monsieur Hastings. Je dois vous avouer que je n'étais jamais encore venue dans un endroit aussi select.

— Ah ! Pourquoi donc ?

— Mes moyens ne me le permettent pas. Vous ne pensez pas qu'une modeste dactylographe puisse s'offrir un pareil luxe.

Hastings se mit à rire.

— Mais je vous en prie, Miss Warneford, vous vous trompez si vous pensez que vous êtes pauvre. Vous possédez quelque chose qui a bien plus de valeur que tout l'argent du monde.

— C'est-à-dire ?

— Votre beauté... et je connais un homme qui

s'estimerait heureux de mettre toute sa fortune à vos pieds.

— Vraiment ! et peut-on savoir qui est ce généreux nabab ?

— Moi, par exemple.

— Vous ? s'écria Mabel au comble de la stupéfaction. Voyons, vous ne parlez pas sérieusement, Monsieur Hastings ?

— Très sérieusement, je vous l'assure.

— Je vous en prie.

— Croyez-moi, Mademoiselle. Je suis un homme différent depuis aujourd'hui. Il faut que je vous avoue que je suis épris de vous. Je ne sais pas, moi-même, comment cela est arrivé, mais le fait est que je vous aime, et j'ai l'audace de vous le dire...

Mabel se tut.

— Pourquoi ne répondez-vous pas ? Vous aurais-je offensée ?

— Non, certes, mais vos paroles sont si inattendues pour moi. Soyez franc. M'avez-vous invitée pour me dire cela ?

— Oui et non. Mais pourquoi tant de détours ? Je suis sincère, je vous aime, Miss Warneford, et je serais heureux si vous vouliez accepter de devenir ma femme. Vous savez que j'ai les moyens de rendre une femme heureuse.

— Monsieur Hastings, répondit Mabel, votre

franchise m'honore, mais je suis stupéfaite, et vous devez le comprendre. Je ne puis naturellement pas vous donner de réponse sur-le-champ. Laissez-moi le temps de réfléchir. Je veux le faire sérieusement et sincèrement, et je veux également demander conseil à mon oncle. C'est assez naturel, n'est-ce pas ?

Hastings lui prit la main qu'il baisa passionnément.

Comme vous voudrez, mon enfant, j'attendrai.

Il lui remplit une coupe de champagne.

— A votre santé, Monsieur Hastings.

Le visage de Hastings se contracta comme si le champagne eût été du vinaigre.

— Ecoutez, dit-il, ici nous ne sommes plus au bureau. Vous serait-il si pénible de m'appeler par mon prénom, de m'appeler Jack ?

— Oh ! oh ! vous allez vite en besogne, fit Mabel en riant. Mais je vous promets de m'y essayer.

— Vous êtes charmante, Mademoiselle Mabel, et ce soir, vous paraissez une déesse. Racontez-moi un peu votre vie. Vous savez que tout ce qui vous concerne ne peut que m'intéresser.

— J'ai vraiment peu de chose à raconter. Ma jeunesse n'a pas été très gaie. Ma mère est morte lorsque j'avais sept ans. Au bout de

quelque temps, mon père, qui avait une maison de commerce prospère à Liverpool, se remaria et m'envoya à Lausanne dans un pensionnat. J'ai vécu, là-bas, trois années magnifiques ; et puis, un jour, la catastrophe fondit sur moi: mon père fit faillite et se suicida. Je restai là, toute seule, n'ayant personne au monde. De toute la fortune de mon père, il ne subsistait pour ainsi dire rien; quant à ma belle-mère, elle ne voulut pas s'occuper de moi. Je pris alors une dérision rapide : j'appris la machine à écrire et la sténographie, et je revins à Londres, où je réussis, après beaucoup d'efforts, à trouver une place, assez mal payée, chez un droguiste. La situation n'était pas rose, à ce moment. Puis, tout d'un coup, les choses changèrent. Mon oncle, le frère de ma mère, revint des Indes ; lorsqu'il apprit la triste fin de mon père, il me prit avec lui. Peu après, d'ailleurs, je perdis mon emploi, et j'étais depuis quatre mois sans travail quand j'ai eu la chance d'entrer dans votre maison.

— Pauvre petite! Vous me faites de la peine. Et que faisait votre oncle aux Indes?

— Il était officier ; il était colonel, et commandait un régiment.

— A-t-il séjourné longtemps là-bas ?

— Plus de dix ans. Il connaît à merveille l'Inde et les Hindous.

— Et que fait-il, à présent ?

— Il est retraité. La vie sous les tropiques ne lui disait plus rien du tout. D'ailleurs, sa santé s'était un peu altérée. Mon oncle est un collectionneur passionné d'art hindou. Sa maison est remplie d'objets rares des Indes ou de l'Orient, qu'il a trouvés au cours de ses campagnes. Il ramasse tout ce qui vient des Indes. Le mois dernier, un riche Américain lui a offert 2.000 dollars pour une bague précieuse. Mon oncle l'a tout bonnement jeté à la porte. Car il faut vous dire qu'à certains moments il n'est pas abordable. Il vit très retiré, évitant toutes relations. Et les gens l'évitent également, car ils le trouvent grossier. En réalité, c'est un cœur d'or, mais dont l'écorce est un peu rude. De temps à autre, il reçoit quelques visites de ses anciens camarades. Ces Messieurs échangent leurs souvenirs et soupirent après les belles années passées aux Indes. Alors, à ce moment, mon oncle devient un autre homme. Ses yeux brillent, surtout lorsqu'on rappelle ses exploits — il exasgère même parfois ; — il oublie la goutte qui empoisonne son existence et il se sent rajeuni. « C'était une « belle époque, me dit-il souvent. Les Indes « sont un pays de rêve. Je te souhaite, de tout « cœur, ma petite Mabel, de le connaître un « jour. »

Hastings sourit :

— Et vraiment, auriez-vous du plaisir à y aller ?

— Certes. Mais pour le moment, il n'en est pas question.

— Peut-être que si. Que penseriez-vous d'un voyage de noces aux Indes ?

— Ce serait ravissant !

Il rit franchement :

— Cela dépend de vous. Vous n'avez qu'un mot à dire.

Elle ne répondit point. Hastings voulait encore lui dire quelques mots lorsqu'elle sursauta :

— Voici mon oncle qui arrive.

Elle fit un signe à un vieux gentleman qui s'approcha et salua.

— Te voici, mon oncle, dit-elle affectueusement. Permettez-moi, Monsieur Hastings, de vous présenter mon oncle, le colonel Stanley.

Les deux hommes échangèrent des poignées de main.

On reconnaissait le vieux soldat dès le premier coup d'œil. Il avait bien l'attitude d'un gentleman ayant perdu quelque peu l'usage du monde sous les tropiques. Il s'assit, alluma sa pipe et s'entoura d'un nuage de fumée. Sa barbiche blanche donnait une certaine dignité

à son visage tanné, et faisait contraste avec ses manières un peu frustes.

— Bigrement joli ici, dit-il en riant et en découvrant ses dents soignées. Mabel m'a dit que vous l'aviez invitée ; comme je suis bien luné, suis venu aussi. Ne vous ennuie pas, au moins ?

— Au contraire, Colonel.

L'attitude du Colonel paraissait interloquer Hastings. Cet homme lui produisait une impression pénible.

— Je me suis permis d'inviter Mademoiselle votre nièce. J'espère que...

Le Colonel l'interrompit :

— Voyons. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous ayez invité Mabel. Ai entendu parler de vous ; sais que vous êtes un gentleman. Tout le reste n'est que balivernes !

Hastings se tut. Il ne savait trop comment engager la conversation.

— On m'a dit, Colonel, que vous aviez vécu assez longtemps aux Indes, dit-il au bout d'un instant.

— Oui, certes. Connais bien le pays. Suis resté longtemps là-bas. Et vous ?

— Non, mais j'ai lu beaucoup de livres sur les Indes.

— Pays magnifique, affirma le Colonel. Y

ai eu du bon temps. Ai été partout, et je connais la contrée comme ma poche.

Hastings ne put réprimer un sourire.

— Damnée atmosphère, ici, jura le Colonel. J'ai le gosier desséché. N'y a-t-il rien à boire ?

— Mais si, mon oncle, dit Mabel avec un sourire.

Hastings lui remplit une coupe de champagne.

— Je m'intéresse vivement aux Indes, Colonel. Il y a peu de temps, j'ai lu le fameux livre de Wells Stockart.

— N'apprécie guère les livres. Et Wells Stockart est un fantaisiste !

Hastings pensa soudain à la bague.

— Il paraît que vous possédez une bague de grand prix. Mademoiselle Warneford m'a dit cela.

— Oui, c'est un cadeau d'un ami. Il paraît que le professeur Morel, qui vient d'être assassiné, en possédait une semblable.

— Ah ! Voilà qui est très intéressant ! Vous connaissiez le professeur Morel, par hasard ?

— Ma foi, non ! Ne l'ai jamais vu de ma vie et n'avais jamais entendu parler de lui auparavant.

— Autant que je sache, interrompit Mabel, on n'a pas encore découvert l'assassin ?

— C'est dommage, dit le Colonel avec fureur. J'éprouverais un certain plaisir à démolir un type de cette espèce.

Hastings tressaillit légèrement :

— Mais il paraît qu'on suit une piste intéressante, dit-il. J'ai lu le journal. Scotland Yard est à la hauteur de la situation, comme toujours.

— Comme c'est intéressant, dit Mabel. Racontez-moi donc cela.

— Il n'y a pas beaucoup de détails, répondit Hastings. Un agent de la Sûreté, qui surveillait la maison du professeur, s'est inquiété des allures étranges d'un homme qui faisait les cent pas, très surexcité, devant la maison, et qui, à plusieurs reprises, a insisté pour parler au professeur. Lorsqu'il apprit que ce dernier avait été assassiné, il eut une véritable attaque ; il se conduisit exactement comme un fou et il hurla qu'il était ruiné. On ne le calma qu'à grand'peine. Mais comme sa conduite paraissait suspecte, on l'a arrêté. L'enquête a révélé que l'inconnu était un Argentin du nom de Salgado. Comme on lui demandait d'où il connaissait le professeur et comment il se faisait que sa mort le ruinat, il n'a rien voulu répondre et s'est enfermé dans un silence farouche. Scotland Yard ne croit cependant pas qu'il s'agisse du véritable assassin. Néanmoins,

on tient Salgado pour très suspect.

— Histoire étrange, dit le Colonel, qui avait écouté attentivement. Il faudrait forcer cet Argentin à parler !

— Ce n'est pas si facile que cela. Il se gardera bien de « se mettre à table » !

Le Colonel le regarda avec étonnement :

— Et pourquoi cela ?

— C'est mon opinion! dit Hastings. Il a certainement des motifs sérieux pour refuser de parler. Sans quoi, il l'aurait déjà fait !

— On le forcera bien, dit encore Mabel.

— Croyez-vous ? répondit Hastings ironiquement. J'ai un avis différent. Cet homme ne parlera pas. J'en tiens le pari.

— Tope, dit le Colonel. Je parie 100 Livres !

— *All right !* Jusqu'à quelle date ?

— Un mois ! Si dans un mois, l'énigme de l'Argentin n'est pas résolue, je vous payerai 100 Livres.

V

— Entrez, cria l'inspecteur Ward.

Et Graham parut sur le seuil.

— Ah ! vous voilà. Je suis bien content de vous voir.

— Moi aussi, fit le détective toujours souriant. Voilà longtemps que nous ne nous étions pas rencontrés.

— C'est vrai. Et qu'apportez-vous de nouveau ? Où en est l'affaire Morel ? Tenez-vous enfin une piste ?

— Peut-être pas exactement, mais en tout cas, je crois être sur la bonne voie.

— Alors, racontez vite.

— Je regrette, inspecteur, de ne pouvoir vous faire ce plaisir. Je ne suis venu que pour l' « Argentin », aujourd'hui.

Ward parut désappointé.

— Dans ce cas, répondit-il maussadement, vous perdez votre temps. Le gaillard est entêté comme il n'est pas possible de l'être. Nous

avons tout essayé, mais il refuse de répondre et reste obstinément muet.

— Peut-être n'avez-vous pas su le prendre. Je suis convaincu que je parviendrai à en tirer quelque chose. Puis-je le voir ?

— Rien n'est plus facile. Il est justement là, car on doit l'interroger de nouveau tout à l'heure. Je vais l'envoyer chercher immédiatement.

Et il donna les ordres nécessaires au policeman de service.

Pendant ce temps, Graham fouillait dans ses poches.

— Voyez donc cette photographie, Monsieur Ward. Savez-vous de qui elle est ?

Ward secoua les épaules en signe de dénégation.

— C'est l'unique photographie du professeur que j'aie pu me procurer. Ce portrait date de 1904. Je l'ai découvert dans les archives de Cambridge. C'était un groupe de professeurs ; j'ai découpé la photo de Morel et je l'ai fait agrandir.

Ward examina la photographie avec un intérêt évident. L'homme qu'elle représentait pouvait avoir la trentaine; l'attention était attirée par un front immense et par un nez très laid. Les yeux sombres dénotaient l'énergie et la décision.

A ce moment, le policeman annonça l'arrivée de Salgado, qui attendait à la porte.

— Introduisez-le.

L'Argentin entra : c'était un petit homme, mince et fluet, sans âge bien défini. Son teint était couleur de pain d'épice et ses yeux projetaient des éclairs.

— Monsieur Salgado ? demanda Graham, tout en bourrant sa pipe.

— C'est moi, répondit l'Argentin, sans le moindre accent.

— Connaissez-vous l'homme qui est représenté sur cette photographie ?

Salgado y jeta un coup d'œil indifférent et répondit négativement.

— Pourtant, vous devriez le connaître, c'est le professeur Morel.

Salgado haussa les épaules.

— N'avez-vous jamais été en relations d'affaires avec lui ?

— Et qui vous a raconté cela, s'il vous plaît?

— Je le sais, et je sais bien d'autres choses encore, vous pouvez en être assuré, répondit Graham.

Mais l'autre le toisa dédaigneusement :

— Je n'en crois pas le premier mot, dit-il.

— Je vais vous en donner des preuves. Vous avez remis de l'argent au professeur Morel, est-ce exact ?

— Et quand cela serait, ce n'est pas votre affaire.

— Si, répondit Graham, sans se départir de son calme. Cela me regarde. D'ailleurs, vous en êtes pour votre argent, car le professeur Morel a été assassiné. Vous avez donc toutes les raisons du monde pour nous aider à retrouver le meurtrier et à nous faciliter notre tâche, car c'est peut-être la seule chance qui vous reste de rentrer dans vos capitaux. Pourquoi avez-vous remis ces fonds au professeur?

— Ne vous donnez pas tant de mal, ricana Salgado.

Ward échangea un regard avec Graham. Celui-ci arpentait la pièce. Il s'arrêta brusquement devant l'Argentin et s'écria :

— Alors, vraiment, vous n'avez aucun intérêt à ce que l'assassin soit retrouvé ?

Salgado explosa :

— Si je le tenais, je le réduirais en morceaux.

— Dans ce cas, s'étonna Graham, qu'attendez-vous pour parler?

— Je ne peux pas et... je ne veux pas.

Ward continuait à hocher la tête avec scepticisme. Graham mit la main sur l'épaule de l'Argentin :

— Ecoutez-moi bien, lui dit-il avec le même calme, par votre maudit et incompréhensible

silence, vous ne faites qu'aggraver votre cas. Il est inutile de chercher à jouer à cache-cache avec nous, vous pensez bien que nous finirons par découvrir votre secret, cela, je puis vous le garantir. Alors, autant parler tout de suite.

Salgado lui tourna le dos en murmurant :

— Je n'ai rien à dire.

Graham le fixa encore un instant, puis se décida :

— C'est bon, je n'ai plus besoin de vous.

Et Salgado fut emmené sans daigner même se retourner.

— Etrange, monologuait Graham.

— Qu'est-ce qui est étrange? demanda l'inspecteur. Ne vous avais-je pas prévenu ? Ne savais-je pas que vous n'en tireriez rien?

Mais Graham continuait à se parler à lui-même.

— Il y a quelque chose de bizarre.

Puis s'adressant de nouveau à Ward :

— Dites donc, vous ne trouvez pas que Salgado vit sur un grand pied ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que vous n'avez qu'à regarder ses souliers. Ils sont beaucoup trop grands pour lui. Au fait, l'homme a-t-il été sérieusement fouillé ?

—Certes, mais nous n'avons rien trouvé de suspect. Il avait environ 80 Livres dans son

portefeuille, et dans ses poches, une montre en or avec sa chaîne, une glace, un peigne, des clés, quelques menus objets, et c'est tout.

— Pouvez-vous me montrer tout cela ?

— Bien entendu, tenez, voici son « saint-frusquin ».

Le détective examina les objets un par un et avec la plus grande minutie. Le portefeuille et l'agenda ne contenaient rien de particulièrement intéressant. La montre était un merveilleux chronomètre suisse, de grande valeur et le reste ne pouvait fournir aucune indication. Le passeport était établi au nom de Cesare Salgado, négociant à Buenos-Aires.

— Avez-vous demandé des renseignements à la police de Buenos-Aires ?

— Oui, mais la réponse n'est pas encore parvenue.

— Alors, il n'y a plus qu'à prendre patience. Et vous, inspecteur, quelle est votre impression sur ce Salgado ?

— Ouais, bredouilla Ward, je dois avouer que cette satanée affaire me donne des maux de tête. C'est une histoire ténébreuse et jusqu'à présent, nous ne sommes pas plus avancés qu'au premier jour. Pourtant, je jurerais que cet Argentin a joué son rôle dans le meurtre.

— Eh ! bien, répondit Graham, ce n'est pas

mon avis; je crois même que cela n'est pas possible. Mon point de vue diffère totalement du vôtre, inspecteur. Si mes suppositions sont exactes, vous éprouverez avant peu la plus grande surprise de toute votre carrière policière. Je crois connaître l'assassin.

L'inspecteur ouvrit de grands yeux :

— Que dites-vous là ? Vous connaissez l'assassin et vous ne le nommez pas. Ça, par exemple, c'est inouï. Et qui est-ce ?

— Excusez-moi, mon cher inspecteur, répondit Graham en riant. Ne vous excitez pas ainsi. Je viens de vous déclarer que je ne pouvais encore rien vous dire de positif. Mais je vous donne ma parole que vous serez averti le premier... dès que le moment sera venu. Encore un peu de patience...

L'instant d'après Graham s'était éclipsé.

VI

La sonnerie du téléphone retentit :

— Encore ! fit Mabel avec un peu d'impatience, en décrochant l'écouteur. M. Hastings n'est pas encore arrivé, répondit-elle. Voulez-vous le rappeler un peu plus tard.

Combien de fois avait-elle déjà fait cette réponse pendant la matinée ? Elle consulta son bracelet-montre. Où le patron avait-il bien pu être retenu aussi longtemps ? Lui, qui d'habitude, était l'exactitude en personne.

— Bonjour, Miss Warneford. Et le comptable Smith entra en la saluant d'un sourire. Comme vous êtes appliquée !

M. Percy Smith était un jeune homme de vingt-six ans, grand, mince et brun, dont les yeux bleus riaient sans cesse. C'était un charmant garçon, qui nourrissait une véritable passion pour Mabel. Il était heureux au possible de la trouver seule.

Mais Mabel lui jeta un regard dépourvu de

tendresse et lui demanda, sans quitter son travail :

— Que désirez-vous, monsieur Smith ?

— Oh ! mille excuses. J'aurais voulu voir M. Hastings.

— Comme vous le constatez, il n'est pas là.

— Je le regrette... J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je l'attende ici.

— Non, certes, mais je puis très bien vous avertir quand M. Hastings sera rentré.

— Non, je veux vous éviter de vous déranger. Et puis, je voudrais vous demander...

Mabel leva des yeux étonnés.

— Oui, dit-il, en manipulant un registre pour se donner une contenance, je... voudrais vous demander d'accepter une invitation pour dimanche.

Il respira. Dieu merci, il avait eu le courage de parler. Mabel ne put réprimer un sourire.

— Je vous remercie infiniment, Monsieur Smith.

Il la regarda joyeusement.

— Alors, vous acceptez ?

Elle secoua la tête « non ».

— Mais, pourquoi, demanda-t-il, déconfit, je vous jure que...

— Je ne peux pas. Je ne suis pas libre dimanche.

— Alors, un autre jour, un autre dimanche?

— Non, je suis désolée, mais cela n'est pas possible. Faites-moi à présent le plaisir de vous en aller. Que dirait M. Hastings, s'il rentrait ?

Smith la regarda, navré.

— Quel dommage, Miss Warneford. Je me réjouissais tellement à l'idée de passer ce dimanche en votre compagnie. Et maintenant, tout est à l'eau...

— Emmenez donc Miss Donaldson avec vous. Elle acceptera, j'en suis sûre, avec le plus grand plaisir.

— Ah ! mais non, protesta-t-il. Celle-là ne m'intéresse pas du tout. Entre elle et vous, quelle différence ! C'est une personne prétentieuse qui a le don de me taper sur le système nerveux.

— Hé là, dit Mabel, ne parlez pas si fort. Elle pourrait vous entendre.

— Oh! si vous saviez combien cela m'est indifférent. Je le lui dirais tout aussi bien en face, sans la moindre crainte. Allons, tant pis, je me retire ; au revoir, Miss Warneford, et si, par hasard, vous changiez d'idée, vous savez où me trouver.

— C'est cela, au revoir, Monsieur Smith.

« Un gentil garçon, songeait Mabel, quel dommage qu'il soit si bête. »

Elle se remit au travail. Ses doigts martelaient nerveusement les touches de sa machine, mais sa pensée vagabondait ailleurs. Où M. Hastings pouvait-il bien être ? Peut-être avait-il eu une affaire sérieuse à traiter au dehors. Il était déjà onze heures et demie.

— Good morning, Miss Warneford.

Hastings venait d'entrer sans que Mabel l'eût entendu.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, effrayée, en le voyant pâle comme un cadavre, les yeux terriblement cernés et la bouche agitée d'un mouvement nerveux. Des quantités de gens vous ont demandé. Le Dr Brow a téléphoné. Le directeur Blackwell avait des choses urgentes...

— Qui encore ?

— M. Smith.

— Bien.

Il se laissa choir dans un fauteuil, la tête renversée, comme harassé de fatigue. Mabel tenta de continuer son travail, mais elle n'y parvenait pas. Ses yeux, involontairement, se portaient sur Hastings, qui regardait dans le vague, comme absorbé par une préoccupation passionnante. Finalement, il reprit contact avec les réalités.

— Qu'y a-t-il, au nom du ciel, Mansieur Hastings ? Seriez-vous malade ?

Il fit un signe de dénégation et garda le si-

lence. Puis il se leva soudain et arpenta le bureau à grands pas. Enfin, il s'arrêta devant elle.

— Cette nuit, dit-il, Miss Warneford, on m'a cambriolé.

Ce disant, il la fixait, droit dans les yeux. Mabel le regardait, apeurée.

— Oui, cette nuit, on a cambriolé ma villa de Mayfield-Gardens. J'avais été invité hier chez lord Bevaley. En rentrant chez moi, vers trois heures, je me suis aperçu qu'on avait pénétré chez moi et qu'on m'avait volé.

— Pas possible. Et que vous a-t-on enlevé ? demanda Mabel.

Il la regarda plus fixement encore.

— Voilà justement le plus beau de l'affaire. On ne m'a rien pris qui puisse tenter un voleur. C'est à en perdre la tête ! Ecoutez, et dites-moi si vous avez jamais entendu une chose pareille : un voleur qui n'emporte ni argenterie, ni porcelaine, ni bank-notes, mais qui prend... un pyjama.

— C'est étrange, évidemment, mais je ne comprends pas que vous vous mettiez dans un tel état pour une pareille misère, Monsieur Hastings.

Il se mit à rire :

— Vous ne comprenez pas... Effectivement, cela n'a pas tellement d'importance, dit-il vi-

vement, cependant que la sueur perlait sur son front. Et pourtant cet incident m'a mis complètement hors de moi. Il se peut que j'aie les nerfs un peu dérangés.

D'une main tremblante, il se versa un verre d'eau qu'il vida d'un trait.

— Vous avez raison, Miss Mabel. C'est une vétille, une niaiserie, sans plus. Je dois être un peu surmené. Le médecin, d'ailleurs, depuis longtemps, me recommande une détente. Je crois que je vais partir en voyage pendant quelques jours.

Mabel n'arrivait pas à comprendre le motif de son excitation.

— Etes-vous bien certain que ce malheureux pyjama vous ait été volé ? Peut-être l'avez-vous égaré ? ou simplement changé de place ? On ne peut pas savoir. En somme, un pyjama n'a pas tant de valeur que cela vaille la peine de...

— Non, non, interrompit-il brusquement. Ne parlons plus de cela. Je ne veux plus rien savoir de cette histoire. Ce qu'il me faut, c'est du repos, c'est tout.

Il alluma une cigarette, en tira quelques bouffées et la jeta. Mabel s'effraya ; jamais encore elle ne l'avait vu ainsi. Ses yeux semblaient deux flèches acérées prêtes à la transpercer.

— Mademoiselle Warneford, dit-il enfin d'une voix rauque, je vais partir en voyage, comme je vous l'ai dit tout à l'heure. Peut-être même cette semaine. Je ne sais pas moi-même combien de temps je serais absent. J'aurais un très grand plaisir de vous avoir demain chez moi, vous et le colonel Stanley. J'ai une surprise pour votre oncle, une grande surprise. Avant-hier, on m'a offert une statue très rare : un Dieu hindou. Malgré son prix terriblement élevé, j'ai fini par l'acheter. Comme le colonel Stanley est un véritable expert en la matière, je crois que cela l'intéressera de la voir. Que pensez-vous de ma proposition ? J'espère que vous acceptez.

— Certainement, répondit Mabel, un peu étonnée par cette subite invitation. Certainement. Quant à mon oncle, je crois qu'il en sera ravi. Mais où voulez-vous donc aller, Monsieur Hastings ?

— Je vous le dirai demain. Ce sera charmant, demain soir, éluda Hastings, et il s'efforça de sourire. Je n'ai invité que vous, personne d'autre, nous aurons un petit souper à trois, tout à fait intime, vous verrez.

VII

L'inspecteur Ward jurait comme un païen :

— Quel individu, cet Argentin ! Je n'ai encore jamais rencontré d'homme plus obstiné que ce type-là. Rien à faire avec lui. J'y perds mon latin !

— Tranquillisez-vous, mon cher inspecteur, intervint Graham. Je suis absolument convaincu que nous finirons pas à en venir à bout. Un peu de patience. A propos ? Avez-vous enfin reçu une réponse de Buenos-Aires ?

— Oui, grogna Ward. Une réponse très courte : ceux-là non plus ne sont pas bavards. La voici : « Cesare Salgado. Office de brevets. Aucun antécédent judiciaire. » Comme vous pouvez en juger. Et nous voici aussi avancés qu'auparavant.

Graham réfléchissait :

— C'est peu, en effet. Je vous l'accorde. Mais nous allons voir si nous pouvons tirer quelque chose de notre homme. Je vous en prie, faites-le comparaître encore une fois.

Ward haussa les épaules, pour bien marquer l'inutilité de cette nouvelle tentative, à son avis. Il se rendit néanmoins au désir de Graham et fit chercher l'Argentin.

Le visage de Salgado était défait, ses traits tirés, son teint plus sombre. Il avait mauvaise mine, et de toute évidence, il supportait mal la détention. En apercevant Graham, il eut un sursaut.

— Monsieur Salgado, commença le détective, et il regarda l'Argentin, les yeux dans les yeux, je vous le demande une dernière fois, voulez-vous nous dire, de bon gré, ce que vous savez, ou bien faut-il vous y forcer ?

— Je ne dirai rien, répliqua l'Argentin. Je n'ai rien à dire.

— Très bien ! Veuillez avoir l'obligeance de vous déchausser !

L'Argentin eut un haut-le-corps, comme si la foudre venait de s'abattre sur lui. Mais il se maîtrisa sur-le-champ, pas assez vite cependant pour dissimuler son trouble aux yeux exercés du détective. Salgado retira donc ses souliers et les tendit au détective. Celui-ci les déposa sur la table et en tâta le cuir avec le plus grand soin. Le résultat de cette première investigation ne lui parut pas concluant. Il prit un canif et entailla profondément la semelle du soulier droit, qu'il finit par couper com-

plètement, mais sans paraître plus satisfait. Il secoua la tête d'un air de mauvaise humeur et attaqua ensuite au taloni : toujours rien.

Il saisit, avec un mouvement d'impatience, le deuxième soulier et recommença ses recherches. La semelle ne contenait rien non plus. Ward suivait des yeux Graham. Le détective parut tout à coup s'intéresser prodigieusement au talon gauche. Un sourire de triomphe se dessina sur ses lèvres. Il exerça une pression légère et réussit, au grand étonnement de Ward, à dévisser le talon presque sans le moindre effort. Une petite cavité était nettement visible, à l'intérieur de laquelle se trouvait un minuscule morceau de papier blanc. Rapidement, Graham le sortit de sa cachette et l'examina par transparence. Il était absolument blanc. Graham, dépité, sifflait entre ses dents. Il fit flamber une allumette et, précautionneusement, il exposa le papier à la chaleur de la flamme. Aussitôt apparut une inscription brune qui, petit à petit, prit une couleur bleu sombre. Le détective lut avec étonnement ces simples mots : « Lu Pe Yang sait tout. »

— Sapristi, jura-t-il, et il tendit le papier à l'inspecteur encore stupéfait.

— Que signifie cela, demanda Ward à l'Argentin ? Lu Pe Yang ? Qui est-ce ?

Salgado secoua la tête :

— Je l'ignore complètement, messieurs.

— Vraiment ? vous l'ignorez ? Et comment ce papier est-il venu dans votre chaussure ?

— Je n'en sais rien du tout, répondit Salgado, le plus innocemment du monde.

Le visage de Ward commençait à s'empourprer de fureur :

— Le diable vous emporte! nous finirons bien par vous avoir...

— Un instant, intervint Graham ; vous prétendez ignorer complètement ce que signifie cette inscription ? A votre aise ! Mais comment ce papier est-il venu dans votre soulier? Pourriez-vous me le dire, par hasard ?

L'Argentin ne souffla mot. Graham bourra une pipe.

— Comment se fait-il, Monsieur Salgado, que vous portiez des souliers beaucoup trop grands pour vous ?

— Parce que je m'y sens mieux que dans des souliers étroits !

— Pas mal répondu! mais ce n'est pas pour cela. Non, vous mentez. Vous portez des souliers trop grands pour avoir des talons en proportion — beaucoup trop grands, eux aussi — afin de pouvoir y dissimuler un objet, un document, et en voici la preuve... Il est vraiment inutile de continuer vos dénégations. Dites-

nous plutôt la vérité, tout simplement, et je verrai ce que je puis faire pour vous. Expliquez-nous d'abord qui est Lu Pe Yang. Et puis ce que signifie « Lu Pe Yang sait tout ». Qu'est-ce qu'il sait donc?

Salgado bondit. Cet interrogatoire l'avait exaspéré. Il ne pouvait plus le supporter.

— Vous pouvez me mettre au supplice, m'écarteler, chien limier que vous êtes. Pas un mot ne sortira de ma bouche, m'entendez-vous? Je vous ai déjà dit que je ne parlerai pas, et je ne parlerai pas!

Ward semblait prêt à s'étrangler de rage; Graham, par contre, conservait son calme. Il continua :

— Très bien, dit-il à l'Argentin, sur un ton indifférent. Je vois qu'il n'y a, effectivement, pas moyen de rien sortir de vous. Comme, après tout, je n'ai pas de preuves contre vous, je vais demander qu'on vous remette en liberté. Etes-vous satisfait?

L'Argentin n'en croyait pas ses oreilles. Il jeta un coup d'œil interrogateur sur Graham qui se contenta de sourire et lui tendit la main.

— Allez, M. Salgado. Demain, vous serez libre.

Salgado quitta le bureau, sans même hono-

rer les deux policiers d'un regard. Il semblait se méfier encore.

— Vous rendez-vous compte du beau travail que vous venez de faire là? demanda Ward très embarrassé. Le chef va piquer une crise en apprenant cela, et je risque de perdre ma place! Vous relâchez tout simplement un homme aussi suspect que celui-là! Vous le remettez en liberté comme s'il était blanc comme neige! Mon cher Graham, par Dieu! Voilà longtemps que nous collaborons, et je vous connais depuis dix ans. Mais jamais je ne vous aurais cru capable d'une bêtise de cette taille. Cela va vous coûter cher, attention!

Graham tirait pensivement sur sa pipe. Son visage paraissait plutôt satisfait.

— Mon cher Inspecteur, répondit-il enfin, vous êtes, sans contredit, un très grand criminaliste et Scotland Yard vous doit beaucoup. Mais vous ne connaissez rien à ma méthode pour obliger les gens suspects à parler. Soyez tranquille, je prends tout sur moi, j'accepte toute la responsabilité, sans aucune restriction. Je sais ce que je fais. Ne vous occupez pas du reste. Et si le chef se met en colère, dites-lui que c'est moi, Graham, qui ai demandé la mise en liberté de Salgado. Au point où nous en étions, nous n'aurions rien pu faire contre

ce type buté, j'en suis absolument sûr. Mon plan est de remettre l'oiseau en liberté et de lui donner l'occasion de rencontrer ses complices ou ce Lu Pe Yang. Vous verrez alors que nous obtiendrons un résultat.

— C'est très joli, tout cela, Graham, en théorie. Mais si ça ne marche pas? et si le type nous échappe? Alors, qu'arrivera-t-il?

— Laissez-moi faire, Ward. Il faut d'abord retrouver ce Lu Pe Yang et élucider son rôle dans cette affaire. Ceci me paraît très important. Et puis, autre chose : peut-être ce papier porte-t-il encore une inscription écrite à l'encre sympathique. Je vais le remettre à mon ami, le Dr Fleners, qui est un chimiste distingué. Il est possible que par ces voies nous arrivions à obtenir enfin un renseignement. Dans tous les cas, je vous en prie, faites encore fouiller soigneusement Salgado avant de le relâcher. Libérez-le à midi trente, très exactement. Un de mes collaborateurs, sous un déguisement quelconque, le prendra en filature.

— Bien, bien, mais...

— Pas de mais. Faites comme je vous dis, Inspecteur, ou alors je décline toute responsabilité. D'ailleurs, vous avez tout intérêt à ce que nous projetions un peu de lumière dans cette affaire du professeur Morel. Le chef ne

décolère pas et jusqu'à présent, nous n'avons guère progressé. Sans compter que nous avons une mauvaise presse! Vous le savez aussi bien que moi. Certains journaux nous attaquent violemment, nous traitent d'incapables et de nullités. Croyez-vous que cette situation puisse durer? Il faut absolument faire quelque chose. C'est pourquoi j'ai choisi ce moyen extrême. Vous savez très bien que je me moque de la gloire... et que... si nous avons la chance de découvrir quelque chose, vous récolterez, bien entendu, votre part...

Ward lui tendit la main, rasséréné par ces derniers mots.

— Entendu, mon vieux Graham, dit-il affectueusement. Je savais bien que je pouvais compter sur vous. Je vais arranger tout cela avec le chef. Mais je vous en supplie, faites attention avec cet Argentin! Qu'il ne nous glisse pas entre les mains. Sinon, ce serait la catastrophe!

— N'ayez aucune crainte, repartit Graham. On ne m'échappe pas si facilement! Alors, c'est entendu. Demain, à midi et demie. Tout le reste marchera très bien. Allons, au revoir. Et faisons des vœux, car nous jouons gros jeu!

VIII

— Vous ne pouvez vous imaginer, Colonel, à quel point je suis désolé de l'absence de Miss Warneford, dit Hastings, tout en remplissant le verre de son hôte. J'en suis d'autant plus navré que je vais bientôt quitter Londres, demain, peut-être, et voyager pendant quelque temps.

— Mabel se sentait légèrement indisposée aujourd'hui, grogna le colonel. Elle m'a chargé de l'excuser auprès de vous. Mais vous? pourquoi ce départ si précipité?

— Affaires sérieuses, importantes, colonel, qu'il est malheureusement impossible de remettre à plus tard. Je suis heureux, néanmoins, que vous ayez accepté mon invitation, et je vais avoir l'honneur de vous présenter ma nouvelle acquisition : c'est un dieu hindou que je viens d'acheter, il y a trois jours, pour la coquette somme de 10.000 Livres. Cette statue date, paraît-il, du x^e^ siècle après J.-C.

— 10.000 Livres! dit le colonel. Sacredieu!

c'est une somme... Ma collection toute entière n'arrive pas à ce prix, et pourtant je possède quelques pièces bigrement épatantes.

— Vous avez simplement moins de chance que moi, colonel. Du reste, dans ces derniers temps, j'ai l'impression que la déveine vous poursuit.

Le colonel releva les sourcils.

— Qu'est-ce que vous entendez par là?

— Je veux parler du pari que nous avons fait, l'autre soir, aux Ambassadeurs, à propos de l'Argentin. Il y a tout lieu de croire que vous allez perdre, car le brave type n'a rien avoué, jusqu'à présent du moins; son innocence paraît absolument certaine; si certaine même, qu'on l'a remis en liberté, pas plus tard qu'avant-hier.

— Qu'est-ce que cela prouve? marmotta le colonel. Si la police l'a relâché, elle doit savoir pourquoi. En tout cas, vous n'avez pas encore gagné votre pari, M. Hastings, et vous connaissez le proverbe : « rira bien qui rira le dernier ».

— Bien sûr. Mais ne pensez-vous pas, colonel, que le dernier qui rira, ce sera... votre serviteur? Je suis bien certain de gagner mon pari!

— Oh! Oh! nous n'en sommes pas encore là, répliqua le colonel. Nous en sommes même

encore très loin et les quatre semaines ne sont pas encore écoulées.

— Non, certes! Mais je crois que vous n'avez plus guère de chances, surtout à présent, car notre homme est de nouveau libre. Tout cela n'a, d'ailleurs, qu'une importance relative. Si vous le permettez, colonel, nous allons passer dans la pièce à côté et je vais vous montrer ma statue. Je suis impatient d'avoir votre avis là-dessus.

— Aïe! Mon pied, gémit le colonel. Voilà cette maudite goutte qui me torture encore!

— Puis-je vous aider? demanda Hastings avec sollicitude.

— Non, merci. Cela va passer.

— Voici le dieu en question, dit Hastings, en relevant une tenture. Vous n'aurez donc pas beaucoup à marcher.

Le colonel Stanley, qui s'appuyait sur sa canne, resta debout, saisi d'admiration. Dans la niche obscure, dont on devinait à peine le contour, s'élevait, sur un socle, une énorme statue du dieu, violemment éclairée. Le dieu grimaçait horriblement : les yeux semblaient sortir de leurs orbites; la bouche était grande ouverte. Le corps massif, les membres grotesques donnaient à l'ensemble un aspect aussi effrayant que rébarbatif. Le colonel ne put se garder de frissonner.

— Savez-vous quel est ce dieu? demanda Hastings, d'une voix assourdie.

Le colonel remua la tête :

— C'est Kali, l'épouse de Siva, dieu de la vengeance. Elle est terrible, murmura-t-il, elle me fait peur!...

— C'est vrai, colonel. C'est ainsi que je me figure la vengeance! Quand on a vu les yeux de Kali, on sait ce qu'est la vengeance; on en comprend la douceur infinie. Regardez donc cette physionomie! N'est-elle pas merveilleuse? On la croirait vivante, n'est-ce pas? Ne dirait-on pas que cette déesse va soudain descendre de son piédestal et détruire tout ce qui l'environne ? C'est une pièce splendide, qui vaut le double ou le triple de ce que je l'ai payée. Qu'en pensez-vous, colonel?

— Je ne suis pas aussi enthousiaste que vous, répartit le colonel qui semblait mal à l'aise; certes, je suis un grand amateur d'art hindou. Mais vraiment, cette statue dépasse un peu ma compétence.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille, colonel? Cette œuvre est la plus merveilleuse que j'aie jamais rencontrée.

— Possible, mais cela prouve que je n'ai pas tout à fait le même goût que vous.

Les yeux d'Hastings s'agrandissaient. Il fixait passionnément l'horrible statue. Pous-

sant un cri, il vint soudain s'agenouiller devant la déesse, entoura sa poitrine de ses deux bras, et se prosterna jusqu'à terre.

— Merci, ô déesse, tu m'as sauvé. Ta sagesse est toute-puissante et ta colère est terrible. Ma vengeance aussi sera terrible et digne de ta colère.

— Ah ça! quelle comédie jouez-vous donc là, s'écria le colonel, que cette mise en scène commençait à énerver. Qu'est-ce que vous faites? Devenez-vous subitement fou?

Hastings se retourna, les yeux encore à demi fermés, il semblait en extase. Il remua les lèvres, mais sans proférer le moindre son.

— Allez-vous répondre? grommela le colonel. Que signifie cette comédie?

— Colonel, répondit Hastings, j'ai à vous parler.

Sa voix était devenue froide et coupante.

— J'ai à vous parler.

Il lui jeta un regard de haine et de colère.

— Siva, le Dieu de la vengeance, vous a fait tomber entre mes mains. Colonel Stanley, vous vous êtes introduit dans ma maison pour m'espionner, pour me livrer à la police, car vous voulez me convaincre d'assassinat, je le sais. Vous tissiez votre trame, telle une araignée guettant sa proie; vous vouliez m'attirer dans un piège et m'anéantir. Mais la sagesse

souveraine de la déesse m'a sauvé et a déjoué vos plans. Kali vous a fait tomber en mon pouvoir et vous allez recevoir le juste châtiment de votre perfidie.

— Etes-vous devenu fou, M. Hastings?

— Vous n'êtes pas le colonel Stanley, poursuivit Hastings d'une voix redevenue calme. Je sais parfaitement qui vous êtes : vous êtes le plus célèbre détective d'Angleterre, vous êtes Malcolm Graham. Mais à présent, je vais vous présenter l'addition, et il va falloir payer, M. Graham. Pour me faire trébucher, vous vous êtes servi d'une auxiliaire extraordinaire, d'une femme merveilleuse, de qui je suis amoureux malgré tout, je le reconnais...

Graham ne put réprimer un sourire.

— Il est vraiment regrettable que votre « nièce », que Miss Warneford, ne soit pas venue aujourd'hui avec vous. Mais elle ne m'échappera pas, soyez-en assuré. Dès le début, j'avais compris et je vous avais fait surveiller par mon valet de chambre Nat, qui se fera d'ailleurs un plaisir inouï de renouer connaissance avec vous, M. Graham, car vous êtes la cause d'un séjour de dix longues années qu'il a dû faire, gratuitement, à Dartmoor. J'ai, de tout temps, éprouvé de la méfiance pour les gens aux manières affectées et d'une élégance impeccable, comme vous. Vous ne

pouvez donc pas vous étonner que je me sois renseigné sur vos faits et gestes jusqu'à ce que j'aie appris que l'illustre policier daignait s'intéresser à ma vie privée! C'est vous, M. Graham, qui m'avez volé mon pyjama. C'était là le dernier maillon qui vous manquait, et après cela, vous m'inculpiez, n'est-ce pas?

— Vous êtes évidemment convaincu du crime, et sans recours possible, M. Hastings, répondit le détective. Le pyjama dont était revêtu le professeur Morel, et qui était beaucoup trop grand pour lui, est exactement pareil à celui que je vous ai volé, comme vous dites. Pas l'ombre d'un doute, là-dessus.

— Parfait. Alors, pourquoi ne pas m'avoir arrêté dès hier, puisque votre conviction était établie?

— Parce qu'il y a encore quelques questions restées sans réponse. Je ne vois pas encore très bien les mobiles auxquels vous avez obéi. Vous êtes un homme d'affaires indépendant, vous dirigez une banque prospère; vous possédez une belle fortune. Alors pourquoi avez-vous assassiné le professeur Morel, votre client? Je ne saisis pas très bien le motif de ce meurtre. D'autre part, je dois bien me dire qu'il y en avait un. Pour en revenir à votre pyjama...

— D'où savez-vous que j'étais en relations d'affaires avec le professeur Morel?

— Par un bordereau de votre banque, que j'ai retrouvé parmi les papiers du professeur. Vous faisiez des opérations de bourse pour son compte.

— Et le pyjama, ne pourrait-il appartenir à quelqu'un d'autre?

— Pour cela, non. Il est identique : couleur, taille, modèle. Il ne peut être qu'à vous.

— Vous êtes très habile, M. Graham, dit Hastings au bout d'un moment. Cependant, pour une fois, vous faites fausse route. Je vous jure que je ne suis pas l'assassin du professeur Morel. Mais, comme je sais parfaitement que vous n'accorderez aucun crédit à mon serment, et comme, d'autre part, je ne puis pas admettre que l'on s'immisce dans ma vie privée, même pas vous, je me vois, à mon grand regret, dans l'obligation de vous mettre hors d'état de nuire.

— Ce qui veut dire que...?

— ... Que vous ne sortirez pas vivant d'ici. Ne vous donnez aucun mal, et laissez donc votre revolver tranquille dans votre poche. Toute résistance est vaine. N'y songez pas. Voyez plutôt : à votre droite, mon domestique Nat, qui brûle du désir de vous envoyer tout de go dans un autre monde. A votre gauche, mon chauffeur Jumbo, tout prêt à en faire autant. Ecoutez-le grincer des dents, celui-là.

Ma parole, je me demande s'il n'est pas redevenu cannibale!

Graham se retourna avec la rapidité de l'éclair : Hastings avait dit vrai. A droite se tenait, revolver en main, le gaillard qu'il avait fait condamner à une longue détention. A gauche, également, le nègre gigantesque le visait de son arme. Toute résistance eût été folie pure.

— Je m'incline devant le destin, M. Hastings, dit Graham, avec un calme extraordinaire. Quelles sont vos intentions?

— Je n'ai encore rien décidé. Je vous les ferai connaître à mon heure!

Sur un signe d'Hastings, Nat et Jumbo s'élancèrent sur Graham, qui fut garotté et bâillonné en moins d'un instant.

— A présent, M. Graham, gouailla le banquier, comment appréciez-vous votre nouveau rôle? Voilà ce qui arrive, mon cher ami, quand on se mêle des choses qui ne vous regardent pas! Emmenez-moi ça, commanda-t-il aux deux hommes. Déposez-le dans la cave. Au revoir, M. Graham; je vous souhaite un bon repos, et si par hasard, les rats vous incommodaient...

— Chien, vociféra Nat, tu vas enfin payer les dix ans de prison que tu m'as fait faire...

— Au revoir, M. Graham... et demain, à cette

heure-ci, j'en ai peur, l'Angleterre aura perdu l'un de ses meilleurs limiers...

Un formidable coup de matraque fit perdre connaissance au détective.

IX

Graham ouvrit les yeux et regarda avec hébétude autour de lui. Sa tête bourdonnait effroyablement; ses membres étaient rompus, il se sentait terriblement las. Petit à petit, cependant, la mémoire lui revenait.

Ainsi, il était le prisonnier d'Hastings; il se trouvait enfermé dans cette cave où on l'avait jeté, sans ménagements, avec le projet de le mettre hors d'état de nuire.

Dans sa triste situation, il pensa à sa vie d'autrefois : jusqu'alors, il avait toujours réussi à faire la nique à la mort. Pourquoi n'aurait-il pas encore cette chance? Allons, tout espoir n'était pas encore perdu!

A son grand étonnement, il constata qu'on lui avait retiré son bâillon. Evidemment, ses ennemis craignaient qu'il ne périt étouffé, ce qui eût été une mort trop douce, à leur avis, Ils devaient, conclut logiquement le détective, lui réserver un sort plus terrible. Il essaya de bouger, de se déplacer, mais en vain. Ses liens

étaient étroitement serrés et au moindre mouvement lui labouraient la chair en lui infligeant une véritable torture.

— Allons, Graham, vieux camarade! se dit-il à lui-même. Allons! Nous voilà dans le pétrin! Et le diable m'emporte si je vois une issue à cette damnée situation. Mais, raison de plus pour ne pas perdre courage!

Un bruit léger le fit soudain sursauter : malgré l'obscurité, il distingua un rat qui rôdait par là. L'animal semblait se trouver très à son aise dans le voisinage du captif. Trois de ses congénères, un peu plus loin, trottinaient sans se soucier de sa présence. Malgré toute la vaillance, le détective ne put se défendre d'une sourde appréhension : il savait bien que les bestioles ne se frotteraient pas encore à lui; c'était trop tôt! Mais, plus tard, quand ses forces l'auraient abandonné... quelle mort affreuse!

Il referma les yeux, concentrant toute sa pensée pour tenter d'élaborer un plan de sauvetage. Mais il ne trouvait rien! Rageusement, il essaya encore de se débarrasser de ses liens; il comprit bien vite l'inutilité de cette tentative. Il fallait trouver autre chose.

Il se dressa tant bien que mal, en faisant un tel bruit que les rats, effrayés, s'enfuirent. Il cria. Ses cris restèrent sans réponse. Graham

était sur le point de désespérer. Et pourtant... Soudain, un bruit léger se fit entendre : des pas! Quelqu'un devait se glisser vers lui. Puis il s'entendit appeler par son nom et devant lui apparut le visage grimaçant de Nat.

— Eh bien! Comment te sens-tu, Roi des limiers? dit l'autre ironiquement en lui soufflant au nez la fumée d'un gros cigare. Alors?

— Mais aussi bien que possible! répondit Graham. Je ne peux pas me plaindre...

Nat rougit de fureur : il ne s'attendait pas à cette réponse moqueuse.

— Eh bien! mon doux ami, encore un peu de patience, dit-il en lançant un coup de pied au détective. Cela ira bien mieux d'ici peu. La fin n'est plus bien loin. Entends-tu, maudit chien! Tu m'as fait faire dix ans de Dartmoor, tu vas le payer. Et tu n'échapperas pas, tu peux y compter, mon petit ami, aussi vrai que je m'appelle Nat.

— Ah ! et comment cela ?

— Tu le sauras toujours assez tôt, canaille! On a fait tous les préparatifs en ton honneur, et tes heures sont comptées. A ta place, je ferais ma prière, au lieu de crâner.

— C'est possible, répondit Graham, et je n'y peux rien. Mais je ne crois cependant pas que c'est encore aujourd'hui que je ferai mes adieux au monde!

— Est-ce que tu n'es pas un peu piqué? s'emporta Nat. Pauvre vieux! Dans une heure, tu ne seras plus qu'un cadavre. Quel festin pour les rats!

Le détective secoua la tête.

— Peut-être faites-vous erreur, mon ami!

— Tu n'es qu'un pauvre idiot, dit Nat exaspéré par un pareil sang-froid. Dans une heure, je reviendrai ici, et alors nous rirons. Compris?

Il jeta son cigare et repartit.

Une idée traversa l'esprit de Graham, comme un éclair. Il se glissa, du mieux qu'il put jusqu'à proximité du cigare. Après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit enfin à le toucher et il appuya ses mains garrottées sur le bout incandescent jusqu'à ce que ses liens commençassent à se consumer. Bien que ses mains le fissent horriblement souffrir, car il se brûlait en même temps la chair, il continua à les appuyer. Malheureusement, le cigare s'éteignit. Furieux de sa déconvenue, Graham fit un effort désespéré pour se libérer. A sa grande surprise, et surtout à sa grande joie, la corde à demi-calcinée céda soudain.

A ce moment précis, il entendit du bruit. Quelque part, on frappait des coups sourds. Graham retint son souffle; il écouta, le cœur battant; les coups se renouvelaient à intervalles réguliers.

— Serait-ce un signal, par hasard?

Les coups se rapprochaient. Graham y répondit sur le même rythme : un coup prolongé, deux coups rapides.

Puis il crut percevoir le crissement d'un instrument perforant. Il n'y avait plus de doute; quelqu'un, de l'extérieur, cherchait à percer un trou pour arriver jusqu'à lui. Qui pouvait se risquer ainsi? Il avait beau se torturer l'esprit, il n'arrivait pas à deviner. Un ami? Ou bien était-ce un nouveau tour de ce diabolique Hastings? Ou Nat encore?

Graham écoutait, rempli d'un espoir insensé.

L'homme ou les hommes paraissaient travailler fébrilement, tandis que le travail de l'extérieur semblait s'accélérer d'instant en instant. Brusquement, un pan de mur s'écroula : des gravats tombèrent sur le sol avec fracas. Par l'ouverture, une main passa, tenant un revolver dirigé sur le visage de Graham.

— Hulloh! murmura une voix, est-ce vous, Graham?

Le détective tressaillit et répondit :

— Oui, c'est moi. Et vous, qui êtes-vous?

— Harry Welton! Enfin, je vous ai retrouvé. Dieu merci! Aidez-moi à démolir ce mur. Vite, le temps presse.

— Mes mains sont littéralement paralysées, mais je vais faire tout ce que je pourrai.

— Etes-vous blessé? demanda Welton.

— Presque rien! Mais dépêchez-vous, car ils veulent ma peau!

— Je sais, répliqua l'autre. Allons-y! Vite.

Les dents serrées, Graham manœuvra le pic que Welton venait de lui faire passer. La sueur inondait son visage. Welton, de son côté, travaillait avec rage. Au bout de quelques minutes, le trou fut assez grand pour livrer passage à un homme. Et Welton entra dans la cave. Les deux hommes s'étreignirent.

— Merci mille fois! Merci, dit Graham.

— J'ai ma voiture dehors, dit Welton. Vite, sortons d'ici, car nous avons affaire à un adversaire redoutable.

— Passez devant, dit Graham. Je vous suis.

Welton s'engagea dans la brèche et tendit la main à Graham. Mais à ce moment, on entendit des pas, et une lumière filtra avant que Graham pût s'en aller à son tour.

Alors il se baissa et se plaça devant la brèche pour la dissimuler. Il s'était reficelé en un clin d'œil; on aurait pu croire qu'il était toujours garrotté.

— Attention, souffla-t-il à Welton, les voilà. Quand je tousserai deux fois, tirez dans le tas!

La lumière s'approchait, devenait plus grande et s'arrêta finalement sur Graham.

— Monsieur le roi des détectives, dit une voix railleuse, je suis navré d'être obligé de vous déranger à une heure si tardive, mais j'espère qu'après m'avoir entendu, vous voudrez bien m'excuser!

Le rayon lumineux s'abaissa et Graham reconnut les trois compères. Ils étaient vêtus d'un costume étrange. Chacun d'eux portait un manteau de caoutchouc fermé jusqu'au menton. A la main, ils tenaient un masque à gaz. Au centre était Hastings, flanqué à droite et à gauche par Nat et par le nègre Jumbo. Hastings tenait, dans sa main droite, avec toutes sortes de précautions, une petite boule de verre rouge, remplie de liquide. Il riait de bon cœur et regardait le détective avec une joie sadique.

— Donc, mon cher M. Graham, nous, c'est-à-dire ma modeste personne et ces deux messieurs, nous avons décidé de faire une expérience sur vous. Cette expérience n'a qu'un petit inconvénient, c'est qu'elle oblige à dire adieu à la belle humanité. Je sais bien qu'un homme de votre trempe, qui a déjà nargué tant de dangers, et qui s'est toujours tenu prêt à sacrifier sa vie pour le bien de la société, ne s'en laisse pas imposer par une semblable vétille. Ce que vous voyez, cher maître, dans

cette ampoule, c'est du gaz. Son inventeur, un homme de la plus haute intelligence, l'a dénommé « le gaz diabolique », sans doute parce qu'il avait fait un pacte avec le diable quand il l'a découvert. Ce grand homme a bien voulu me léguer sa découverte; il m'avait accordé sa confiance entière et il me considérait comme un philanthrope. Vous souriez, mon cher Maître, et vous ne me croyez pas? C'est pourtant la stricte vérité. Je suis un grand ami de l'humanité. Mais je ne puis en supporter les lois ineptes. J'ai su me créer mes lois propres. ah! ah! ah! Alors, à bas tout ce qui fait de nous des esclaves et des êtres rampants, à bas les règlementations, les lois et tout ce qui y ressemble. Je me suis forgé ma loi! Je veux être un homme libre. Et malheur à celui qui se dresse sur mon chemin. J'ai les moyens de me défendre et, s'il le faut, de détruire le monde tout entier.

Il se tut, comme s'il attendait une réponse.

Mais Graham réfléchissait : pour lui, la chose devenait évidente, il avait affaire à un fou, à un fou dangereux, qu'il importait de mettre à la raison, et tout de suite.

— Vous ne pouvez savoir quelle est ma souffrance, continua Hastings, avec la plus grande affabilité, à l'idée d'être forcé d'expédier dans un autre monde le plus grand détec-

tive d'Angleterre. Mais vous avez contrevenu à ma loi. Il faut que vous subissiez votre châtiment. Aucune puissance ne saurait vous sauver. Vous êtes en mon pouvoir.

Il adapta son masque.

— Quand je laisserai tomber cette ampoule à terre, vous serez un cadavre, tellement défiguré que plus personne ne pourra seulement retrouver la moindre trace du grand détective que vous étiez. Je vous accorde encore deux minutes, Monsieur Graham. Priez Dieu, si vous croyez en lui, et dites-moi si vous avez un dernier désir à exprimer, afin que je puisse l'exaucer.

Graham baissa la tête.

— Certes, monsieur Hastings, j'ai un désir. Depuis toujours, je me suis passionnément intéressé à la fabrication des masques à gaz, et je puis me vanter d'être un connaisseur en la matière. Le vôtre me semble être d'un modèle nouveau que je ne connais pas encore. Voulez-vous avoir la complaisance de me le montrer d'un peu plus près : je vous en serais très reconnaissant.

Hastings fut un peu éberlué par cette requête :

— Vraiment, est-ce là votre seul souci avant de mourir ? Mais, j'ai promis, je tiens parole. Nat, assure-toi que notre captif est toujours

bien attaché et, ensuite, montre-lui ton masque.

Nat obéit à contre-cœur. A peine avait-il avancé de deux pas, que Graham bondit sur lui comme un lion et, profitant de la surprise, lui arracha le masque, tandis que deux coups de feu, tirés par Welton, retentissaient et que Nat s'effondrait sur le sol.

Affolé, Hastings avait laissé tomber son ampoule. Au même instant, un brouillard épais envahit la cave.

— Vite, hurla Welton, et il aida Graham à sortir.

Graham avait eu le temps de fixer le masque sur son visage.

— Je n'en peux plus, gémit le détective. Partez seul.

Welton l'agrippa solidement, le chargea sur ses épaules et parcourut ainsi quelques mètres. Mais, lui-même était à bout de forces. Il déposa Graham sur le gazon, alluma sa lampe et arracha le masque de Graham. Le visage du détective était gris, ses yeux révulsés. Il était tout près de succomber à l'asphyxie. Dans un effort suprême, Welton le traîna jusqu'à la voiture et s'effondra à son tour. Une douleur brûlante le rendait fou.

Il s'effraya en voyant ses mains se marbrer de boursouflures étranges, jaunes, verdâtres

qui semblaient s'étendre peu à peu.

— C'est ce maudit gaz ! dit-il. J'espère que cela n'est pas dangereux. Mais quelle souffrance !...

Un coup de sifflet fendit l'air. Des pas s'approchaient. Deux policiers accouraient à toute allure.

— Hulloh ! Perkins, cria Welton. A moi...

Deux lampes de poche s'allumèrent.

— Est-ce vous ? demanda Perkins. Que s'est-il donc passé ? Où est Graham ?

— Menez-le, tout de suite, au premier hôpital.... M. Graham a une intoxication par les gaz et moi...

Il ne put achever, et s'évanouit.

X

Dans White Chapel, un des faubourgs de Londres fréquenté par la pègre, se trouve un bouge infâme, à l'enseigne du « Porcelet Bleu ». C'est le quartier général des bandits, des souteneurs et des filles. Son propriétaire, M. Joshua Morton avait reçu le sobriquet de « Goliath » en raison de sa force herculéenne. C'était un gaillard avec qui la plaisanterie n'était pas de mise.

Bien qu'il eût passé la moitié de sa vie à l'ombre des maisons d'arrêt, il n'en continuait pas moins son métier de recéleur et contrevenait aux lois avec autant d'ardeur que possible.

Soit dit en passant, Joshua mesurait plus de deux mètres et pesait le poids coquet de 250 livres.

Ce jour-là, il embrassait d'un sombre regard son local enfumé : la police, en effet, venait de

faire chez lui une descente inopinée et, au cours de la razzia, son meilleur ami, Jimmy, dit « Jimmy-Façades » avait été coffré par les policiers.

Goliath s'efforçait de noyer sa fureur dans quelques verres de gin. Damnée déveine ! Ce Jimmy était un type de premier ordre, qui menait à bien les cambriolages les plus délicats et les plus compliqués ; c'était son meilleur fournisseur d'objets volés, dans tout White-Chapel !

Vraiment, un coup dur ! De rage, il malmena si rudement un tabouret de son tapisfrane qu'il le mit en pièces.

— Qu'y a-t-il, Goliath ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda Gipsy, une demi-mondaine d'âge respectable.

— F... moi la paix ! C'est pas tes affaires ! Compris, répondit Goliath en lançant un jet de salive qui vint s'écraser aux pieds de la belle.

Gipsy savait qu'il ne fallait pas pousser à bout Goliath quand il était de méchante humeur. Elle ne répondit donc rien, et tourna sa sollicitude vers son voisin John.

— Sais-tu ce qui tracasse le « vieux » aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Il doit s'ennuyer après son ami Jimmy, répondit John qui jeta une pièce de monnaie

sur la table, et prenant le bras de Gipsy, s'apprêta à sortir.

Mais Goliath lui barra le chemin.

— Où vas-tu ? Reste là, toi, j'ai à te parler.

John se rassit.

— Voilà, mon gas, dit Goliath, en remplissant deux verres de gin et faisant signe à Gipsy de décamper, voilà. J'ai une riche affaire pour toi, et si tu veux te conduire régulièrement, tu n'auras pas à le regretter.

— Il s'agit ?...

— D'un petit travail très simple ! et il lui chuchota quelques mots à l'oreille. L'autre cligna de l'œil.

— Ça peut aller, dit-il au bout d'un moment.

— Je ferai de mon mieux. Quand doit-il venir ?

— Il doit s'amener d'un instant à l'autre, répondit Goliath. Tu sais ce que tu as à faire. Pour le reste, je m'en arrangerai. C'est un petit « boulot » propre et net. Ça restera entre nous et tu auras cent livres. C'est une somme qui ne se trouve pas sous les pieds d'un cheval.

— Ça va, Goliath, dit John en lui donnant la main. Tu peux compter sur moi. Quand John entreprend quelque chose, il travaille proprement.

Goliath allait encore lui faire une recom-

mandation, quand la porte s'ouvrit, livrant passage à un Chinois. L'Asiatique était d'un âge indéfini. Ses petit yeux bridés donnaient à son visage un aspect perfide et félin. Une petite moustache rognée au-dessus de la lèvre supérieure découvrait cette dernière, anormalement épaisse, pour un Céleste. Goliath se précipita à sa rencontre, avec les marques du plus profond respect. Il s'inclina jusqu'à terre et l'invita à prendre place dans un coin isolé.

— Est-il déjà arrivé ? demanda Lu Pe Yang.

— Pas encore, mais il ne peut plus tarder. J'ai tout arrangé avec l'ami John, qui marche à fond et qui est un type de tout repos. On peut se fier à lui ! Soyez tranquille ! Tout se passera comme vous le désirez.

Le Chinois approuva du chef.

— Et le prix ? Est-il d'accord ?

— Oui, je lui ai offert 100 Livres. Il accepte.

— Bon ! Alors, apporte à boire !

Goliath s'empressa d'accéder au désir de son noble client. Lu-Pe-Yang inspecta les alentours. La salle était une véritable tabagie. A part Goliath, et John qui le regardait curieusement, personne... le bouge était désert. Goliath apporta les verres et s'inclina encore. Il semblait témoigner un respect extraordinaire au Chinois.

— Avez-vous d'autres instructions à me donner ? demanda-t-il en esquissant un sourire, mais la balafre qui zébrait son visage en faisait une horrible grimace.

— Non. Assieds-toi. Dis-moi, as-tu fait paraître l'annonce, comme nous l'avions convenu ?

— Parfaitement. On m'a téléphoné ce matin pour me dire que l'Argentin viendrait ce soir à 11 heures.

— Personne ne nous dérangera ?

— Non. J'ai tout organisé dans la pièce à côté.

— Il ne faut pas non plus qu'il me voie. A aucun prix !

— Soyez sans crainte ! Tout marchera comme sur des roulettes.

Le Chinois sortit une coupure qu'il jeta sur la table.

— Voilà, pour commencer. En cas de réussite, il y en aura dix fois autant.

Goliath s'inclina jusqu'à terre. Avec dextérité, il s'empara du billet et le fit disparaître dans sa poche.

— Vous serez content de moi. Comptez sur moi, ne cessait-il de répéter.

Lu Pe Yang s'éloigna, sans même lui faire l'aumône d'un regard.

Alors Goliath, se frottant les mains de con-

tentement, s'écria en tapant sur l'épaule de John, qui avait assisté sans mot dire à l'entretien :

— Ça, mon gars, ça, c'est une affaire.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce type-là ? demanda John.

— Oh ! un type tout à fait bien, dit le géant avec un gros rire. Sa colère s'était complètement dissipée.

« Un homme extraordinaire. Il est plein aux as, et c'est quelqu'un. Voilà longtemps que je travaille pour lui.

John ne put s'empêcher de frissonner. Le Chinois avait produit sur lui l'impression d'un carnassier, d'un être démoniaque. Pour un peu, John aurait défailli.

— Si tu tiens à le savoir, murmura Goliath, eh ! bien, c'est le Maître !

— Pas possible, balbutia John au comble de l'effroi. Je ne me le serais jamais imaginé comme cela.

Il prit sa tête à deux mains.

— Au nom du ciel, pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? Si j'avais su, je ne me serais pas embarqué dans cette affaire !

— Capon, rugit Goliath, en crachant de mépris. Maudit capon ! Gare à toi si tu flanches, à présent. Tu sais que le Maître ne plaisante pas. Un signe de lui, et... et sa main fit un geste

plein de signification. Allons, réfléchis avant de renoncer...

La face de John était devenue livide.

— Non, non, gémit-il... Je marche. Mais j'aurais préféré le savoir avant !

— Allons ! Allons ! grogna Goliath, qui reprit sa place à son comptoir et versa un doigt de gin au jeune escarpe. Si tu redeviens raisonnable, on s'entendra.

— Dis donc, demanda John, est-ce que le Maître vient souvent par ici ?

Sa main tremblait encore si fort qu'il renversa la moitié de son verre.

— Peuh ! fit Goliath en haussant les épaules. Ça dépend. En tous cas, je suis fier de l'honneur qu'il me fait. Il paye bien et il ne parle pas. Qu'est-ce qu'on peut demander de plus? La maudite flicaille lui court après, mais ces damnés chiens en ont toujours été pour leurs frais, parce que le Maître sait se grimer comme pas un. Aujourd'hui, tu l'as vu en Chinois, et il est si habilement camouflé qu'on s'y trompe. Demain, il aura l'air d'un Hindou et après-demain, il sera en Européen. Personne ne le connaît au juste ; on n'a jamais vu son vrai visage. Tout ce que je sais, c'est qu'il vit dans les quartiers chics, où il a une magnifique villa, et qu'il a aussi un immeuble à lui dans Whitechapel. On m'a dit qu'il y a,

à Londres, des centaines de gens qui se jetteraient au feu sur un signe de lui. Il a donné plus d'un coup de main à Jimmy pour le sortir des griffes de la police et pour lui éviter la tôle. Nous avons donc tous les motifs de lui être reconnaissants.

Timidement, John approuvait :

— Oui, Goliath, tu as raison, nous avons tous les motifs pour, pour...

— Allons, vieux, bois encore un coup ! Qu'as-tu donc ? Comme tu es pâle aujourd'hui.

— Je ne me sens pas très bien, mentit John, et il vida son verre d'un trait. Nom de D..., ça brûle, ce truc-là !

— Bah ! Tu feras la grasse matinée demain. Mais aujourd'hui, au travail ! Compris ? Et maintenant, assez bu, hein, sans quoi, tu vas être complètement saoul.

John enfonça sa casquette sur la nuque et ferma les yeux.

— Alors, c'était le Maître ! C'était le Maître ! ne cessait-il de songer.

— Eh ! bien, quoi ? tu ne vas pas t'endormir, hein ! hurla Goliath qui, d'un coup de poing, fit trembler les verres sur la table...

La porte venait de s'ouvrir. Un petit homme entra. C'était Salgado. Il avait l'air encore plus minable qu'auparavant.

— Je suis à l'heure, il me semble, dit-il à Goliath, qui le regardait comme un fantôme. Est-ce bien ici le « Porcelet Bleu » ?

— Parfaitement, Monsieur, vous désirez ?

Salgado tournait son chapeau entre ses doigts, d'un air gauche.

— J'ai lu, dans le journal, votre annonce à mon sujet.

— Ah ! bien. Eh bien ! tout marche à souhait. Vous n'avez qu'à attendre. Entrez par ici.

Mais Salgado hésitait, se demandant s'il allait accepter l'invitation.

— Tenez, vous avez là un coin tranquille, dit le tenancier, en passant un coup de chiffon sur une table de la petite salle qui n'était séparée de la grande que par une tenture. Qu'est-ce que je vais vous servir ?

Mais l'Argentin l'arrêta :

— Un instant, dit-il. Ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux que je repasse un peu plus tard ?

— Non, mais non ! répliqua Goliath, en le faisant s'asseoir d'autorité. Ce Monsieur va arriver dans un instant. Restez donc là, bien tranquillement. Etes-vous si pressé ? Alors, qu'est-ce que vous buvez ?

Salgado ne se sentait pas à son aise. « Quelque chose » le gênait, et son regard tomba sur John, qui n'avait cessé de le fixer. Il ne toucha

pas même du bout des lèvres la mixture noirâtre que lui avait servie Goliath. Un soupçon venait de s'élever en lui, quand il avait vu Goliath parler bas à John. Etait-il tombé dans un piège ? A cet instant, la porte s'ouvrit avec fracas, et un homme paraissant abominablement ivre s'engouffra en titubant dans la salle. Sa main droite tenait une bouteille d'eau-de-vie. De la main gauche, il tortillait un chapeau à demi déchiré et il poussait des cris de bête fauve.

— A boire, pourceau ! verse à boire, ou je t'administre une râclée dont tu te souviendras. Eh ! grosse barrique... ah ! ah !... ce que j'ai soif...

Goliath toisa dédaigneusement le nouvel arrivant :

— F... le camp, je ne sers pas les ivrognes !

— Quoi, ivrogne ? Lequel de nous deux est saoul ? Eh bien ! je serais curieux de voir ça.

— Tu vas te taire, hein, ou alors, tant pis pour toi !

Goliath serrait les poings.

L'étranger tituba jusqu'au comptoir et se versa une rasade, sans se soucier du colossal tenancier. Goliath, fou de rage, empoigna le poivrot, en cherchant à l'attaquer par derrière. Mais, l'autre était plus leste, et avant même qu'il pût s'en rendre compte, Goliath roulait à

terre. Plus vite que son poids ne le laissait supposer, Goliath se relevait et la lutte s'engagea sous les yeux terrifiés de Salgado. Goliath s'était emparé d'un escabeau et l'avait lancé à la tête de son adversaire, mais il manqua son but. Furieux, le colosse renouvela son attaque, armé cette fois d'une lourde table qu'il lança à toute volée, dans un effort désespéré, sur son ennemi. Mais celui-ci sut éviter ce nouveau projectile et riposta par un coup de bouteille proprement asséné sur le crâne de Goliath qui s'effondra en perdant des flots de sang.

Une fois encore, il tenta de se relever, mais un deuxième coup de bouteille décida de son sort : gravement atteint, il resta sur le carreau. L'étranger s'épongea le front sans daigner jeter un coup d'œil sur son adversaire. Il inspecta le local en désordre et pénétra rapidement dans la petite salle. Salgado tremblait comme une feuille et ne pouvait articuler une parole. L'inconnu se saisit du verre, l'examina par transparence, renifla et hocha la tête :

— C'est bien ce que je pensais, dit-il à l'Argentin qui le regardait ahuri. C'est du poison. En avez-vous bu ?

— Non.

— C'est de la chance ! sans quoi vous n'auriez plus longtemps à vivre. Venez vite, ajouta-t-il à mi-voix, les minutes sont précieuses.

— Qui êtes-vous donc, allait demander Salgado, mais les forces lui manquèrent. D'ailleurs, cet étranger apparaissait à temps, comme l'ange de la délivrance. Il lui devait la vie, sans aucun doute.

— Un instant, Messieurs, retentit une voix derrière eux.

Sur le seuil d'une porte dissimulée sous une tenture, un Chinois se tenait debout, souriant, un revolver pointé dans leur direction. Salgado se remit à trembler.

— Où allez-vous donc avec tant de hâte? Nous avons encore à régler quelques petits comptes. Vous semblez avoir une force colossale, Monsieur! dit-il en se tournant vers le protecteur de Salgado qui semblait se disposer à l'assaillir. Eh! Eh! Ils emploient des gaillards à la hauteur à Scotland Yard!

— D'où savez-vous que...

— Oh! je sais bien d'autres choses encore, fit le Céleste. Et si cela vous intéresse, M. Higgins...

— Vous me connaissez? Ah ça!

Lu Pe Yang eut un sourire.

— Qui ne connaît pas M. Higgins, l'athlète de la police londonienne?

— Damnation! grogna Higgins, et que me voulez-vous?

— Oh! rien! Je ne désire vous incommoder

en quoi que ce soit. Mais ayez donc l'obligeance de lever les mains. Au moindre geste, je tire. Tenez-vous-le pour dit.

Higgins et Salgado ne purent qu'obéir à cet ordre péremptoire.

— Je vous félicite de votre déguisement, poursuivit Lu Pe Yang toujours souriant. Moi-même, derrière cette porte, je m'y étais laissé prendre. J'ai vraiment cru que vous étiez un ivrogne égaré. Ce n'est qu'après que j'ai vu clair dans vos manigances!

Higgins se taisait. Il méditait et cherchait par quel moyen il allait sortir de la situation périlleuse où il se trouvait.

Mais Lu Pe Yang continuait :

— Vous n'avez pas à mettre votre nez dans les affaires des autres, M. Higgins. J'ai cela en horreur!

— Quant à vous, M. Salgado, votre sort est décidé. Personne au monde ne peut plus vous sauver. Vous êtes tous les deux en mon pouvoir.

— Oh! Oh! railla le détective, pour le moment, je vis encore, l'homme jaune! Dites donc, enlevez donc votre revolver. Je commence à avoir les bras fatigués.

Le Chinois voulut répondre, mais il n'en eût pas le temps. Comme un tigre, Higgins s'était abattu sur lui, et d'un revers de la main,

il avait renversé la lampe. En une seconde, la pièce se trouva plongée dans l'obscurité la plus complète. Higgins sortit son revolver et se mit à tirer au petit bonheur.

— Salgado, hurla-t-il, venez, tout de suite!

Il entendit soudain le bruit d'une chute. « Le chien jaune m'a échappé », pensa-t-il, et il chercha à s'abriter du mieux qu'il pût. Il entendit une plainte légère ponctuée de gémissements.

— Salgado, cria-t-il encore une fois, où êtes-vous?

Un grattement dans le mur le fit sursauter. Puis un coup de feu partit qui l'effleura de près; un deuxième suivit, puis un troisième.

— Maudit chien jaune, gronda Higgins. Mais tu ne perds rien pour attendre!

A son tour, il tira.

Un cri lui répondit. Il devait avoir atteint son but!

Doucement, il rampa vers la porte, le revolver à la main, prêt à faire feu. Et, soudain, tout son corps se contracta sous la douleur terrible qu'il venait de sentir à l'épaule. Pour un peu, il fût tombé en pâmoison. « Ça y est, touché », dit-il en se tâtant avec soin. L'instant d'après, un autre coup de feu l'atteignait, puis ce fut le silence le plus complet.

Higgins restait étendu, prêt à défaillir.

Il entendit des pas lointains qui se rapprochaient peu à peu, des voix devenaient perceptibles. Des hommes entrèrent. Il reconnut les policemen qui s'agitaient autour de lui, à la lueur de leurs lampes de poche.

— All devils! je veux bien être pendu si ce n'est pas Higgins qui est là, par terre. Oh! là! êtes-vous blessé? Vous saignez.

Higgins répondait par signes. Il fit un effort surhumain pour se relever, mais il n'y parvint pas. Un cri des policiers lui donna un choc. Au milieu de la pièce, gisait un homme, le visage tourné contre terre, un poignard enfoncé jusqu'à la garde entre les deux épaules.

— Salgado..., s'écria Higgins, et, cette fois, il défaillit.

XI

Le rapide Calais-Paris filait dans la nuit.

Un compartiment de 1re classe était occupé par un seul voyageur. C'était un homme élégant, d'un certain âge, la figure rasée, le nez surmonté d'un lorgnon cerclé d'écaille; il fumait tranquillement une courte pipe. De temps à autre, il regardait à travers la vitre. Au bout d'un instant, il quitta le compartiment, passa dans le couloir qu'il longea d'un pas nerveux et s'arrêtant devant le contrôleur.

— A quelle heure arrivons-nous à Paris? demanda-t-il.

L'employé lui donna poliment le renseignement et le gentleman regagna son compartiment. Il ouvrit la fenêtre, huma l'air frais, et sembla calmé. Puis, il releva la vitre, ralluma sa pipe éteinte et se plongea dans la lecture d'un journal. A ce moment, on frappa discrètement. Le chef de train pénétra dans le compartiment, toucha la visière de sa casquette et lui demanda :

— Mille excuses, Monsieur, voulez-vous nous permettre de placer un autre voyageur dans votre coupé ?

Il eut un geste de contrariété, mais se ravisa.

— Qui est-ce ?

— Une dame, répondit le contrôleur. Au cas où vous refuseriez; je pourrais...

— Non, c'est bien Je ne vois pas d'inconvénient.

L'employé se confondit en remerciements. Il revenait cinq minutes plus tard, chargé de valises qu'il installa dans le filet.

— Voici, Madame, dit-il en se retournant vers la voyageuse. Voici un coin qui est libre.

Il salua et referma la porte.

— Je vous remercie de votre complaisance, Monsieur, dit la nouvelle arrivée en retirant son chapeau.

Elle avait une magnifique chevelure noire, aux reflets bleutés, de longs sourcils d'un arc parfait, et une merveilleuse petite bouche. Ses yeux bleus formaient un étrange contraste avec la couleur de ses cheveux. L'homme la regarda, puis s'inclina courtoisement.

— C'est un grand honneur pour moi, dit-il en un mauvais français. Voulez-vous me permettre de me présenter : Beaverbrook, lord Beaverbrook.

La jeune femme lui tendit la main :

— Marquise de Coudry-Lavallière, murmura-t-elle.

Lord Beaverbrook lui baisa galamment la main.

— Allez-vous également à Paris, Monsieur? lui demanda-t-elle avec un sourire.

— Certainement, Madame, je m'y rends pour affaires... Si la fumée vous dérange, je puis...

— Oh! Je vous en prie! Vous ne me dérangez pas le moins du monde. Je suis moi-même une fumeuse passionnée et je sacrifie à ma passion toutes les fois que j'en ai l'occasion.

Le lord sortit son étui à cigarettes en or.

— Puis-je me permettre, Madame ?

— Vous êtes tout à fait aimable, dit-elle gaîment, mais ne croyez pas que...

— Je suis moi-même très heureux, Madame, que le destin favorable ait bien voulu m'accorder une aussi charmante compagne de voyage. Lorsqu'on voyage tout seul, rien n'est plus agréable!

— Vraiment?

— C'est tout ce qu'il y a de plus vrai, répondit le lord, qui alluma, lui aussi, une cigarette.

— Moi, voyez-vous, mylord, j'ai un très grand plaisir à voyager seule. Mon mari a toujours peur pour moi, et il m'entoure de soins comme si j'était un petit enfant. Il en est ridi-

cule. Dites-moi, que peut-il bien arriver à une femme moderne ? N'ai-je pas raison ?

— Ne dites pas cela, Madame. Je ne voudrais jamais laisser ma femme voyager seule. A dire vrai, je ne suis pas marié et, par conséquent, je n'ai pas à m'inquiéter. Mais aujourd'hui, il y a si peu de sécurité, et il est si difficile de se fier au monde! Pas de jour que les journaux ne relatent crimes, agressions, enlèvements...

La marquise souriait d'un air rêveur.

— Je crois que les femmes d'aujourd'hui sont beaucoup moins timorées que les hommes. J'éprouverais, pour ma part, une joie folle à vivre une fois une aventure, mais une vraie! Je n'ai encore jamais eu cette chance, quoique je ne désespère pas... Ce doit être merveilleux de se trouver dans une situation critique, avec les nerfs tendus à se rompre, sans savoir ce que la seconde suivante va apporter... C'est autre chose que l'éternel tran-tran habituel.

Le lord haussa légèrement les épaules :

— Croyez-moi, Madame, j'ai vu plus d'une fois la mort en face. Mais, pour être franc, je n'aime pas le danger.

— Je n'y puis rien, avoua la marquise. Dès ma plus tendre enfance, j'ai toujours adoré les aventures. J'aurais voulu épouser un homme

exerçant un métier dangereux, toujours au milieu des périls et ne reculant jamais.

— Quel genre de métier, par exemple?

— Oh! Il n'en manque pas! Un policier, un détective, risquant à chaque instant sa vie, pour le bien de la société, dans la lutte contre les malfaiteurs.

— Bah! fit le lord. Ce n'est pas tout à fait comme vous semblez croire. Notre police moderne travaille avec les plus grandes précautions et court beaucoup moins de risques que le public se l'imagine. Non, non. Dans la police, il y a également toutes sortes de peureux qui ne valent même pas un coup de feu.

— Vos paroles m'étonnent, mylord, dit la marquise avec une certaine froideur. Justement, chez vous, en Angleterre, il y a des détectives de premier ordre qui ont véritablement accompli des actes héroïques. J'ai lu, récemment, dans un journal de Paris, des choses inouïes sur un détective anglais très connu. Ce que cet homme a fait, c'est tout simplement fabuleux. Si je me souviens bien, il s'appelle...

— Graham, compléta le lord.

— C'est cela... Graham. Pensez donc. Il avait été attiré dans une villa par une bande de malfaiteurs et...

— Je connais toute l'histoire, interrompit le

lord, la regardant sans bienveillance. Bien entendu, c'est un grand policier, le meilleur sans doute de Scotland Yard. Mais, vous avez dû lire aussi que le pauvre diable a été rudement touché, et que, selon toute vraisemblance, il sera infirme toute sa vie.

— C'est effrayant. Mais, à mes yeux, cet homme est un héros!

Lord Beaverbrook écrasait rageusement sa cigarette :

— Oui, un héros, répéta-t-il avec ironie, et son héroïsme lui coûtera l'existence!

La marquise jeta un coup d'œil sur son miroir, arrangea une boucle rebelle, et remit un peu de rouge.

— Resterez-vous longtemps à Paris? demanda-t-elle soudain.

— Un ou deux jours, j'ai l'intention d'aller jusqu'à Berlin.

La marquise sortit à son tour un élégant étui de son sac et le tendit au lord.

— Tout à l'heure, dit-elle, j'ai accepté une cigarette. Me ferez-vous le plaisir d'en prendre une des miennes ?

Lord Beaverbrook remercia.

— Vous fumez beaucoup, n'est-ce pas, madame ?

— Oui, surtout en voyage. Autrement, je suis assez raisonnable. D'ailleurs, ces cigaret-

tes sont faites spécialement pour moi, en Turquie.

— En somme, c'est votre marque! C'est en tous cas, un excellent mélange, dit le lord en aspirant la fumée.

— Je suis heureuse que vous les trouviez à votre goût. Tout le monde ne les apprécie pas, savez-vous ?

Lord Beaverbrook ressentit soudain une lassitude extraordinaire. Malgré tous ses efforts, il ne put réprimer quelques bâillements que la marquise eut heureusement le bon goût de ne pas apercevoir. Le lord luttait désespérément contre le sommeil; ses yeux se fermaient malgré lui. Un soupçon lui traversa l'esprit : « La cigarette ne contenait-elle... ». « Madame », essaya-t-il de dire... Mais sa voix ne sortait plus. Une chape de plomb semblait appesantir sa langue. D'un effort surhumain, il parvint à se lever, sous les yeux railleurs de la marquise.

— Vous semblez très fatigué, Monsieur, lui dit-elle.

Ce furent les dernières paroles qu'il perçut; la tête lui tourna. Les oreilles lui tintaient. Il aurait voulu crier à l'aide, mais sa bouche restait inerte. Il trouva encore l'énergie de faire quelques pas en titubant comme un homme ivre. Puis il battit l'air de ses bras, retomba

sur la banquette et sombra dans le néant...

Lorsqu'il revint à lui, le lord vit avec stupéfaction qu'une femme était en train de fouiller dans ses valises. Elle en retirait chaque objet qu'elle examinait avec soin. Comme elle lui tournait le dos, elle ne pouvait se rendre compte qu'il venait de se réveiller. Beaverbrook se souvint soudain de l'incident de la cigarette. « C'était une voleuse, un audacieux bandit féminin qui travaillait avec des cigarettes contenant un narcotique. » Il referma les yeux, feignant de continuer à dormir; mais l'observant sous cape, sans perdre aucun de ses mouvements. A ce moment, la marquise se retourna, remit le tout en place dans la valise, qu'elle referma à clé et déposa dans le filet.

Elle observa le lord pendant quelques instants, comme pour s'assurer de la réalité de son sommeil, et s'attaqua, ensuite, à la deuxième valise qu'elle ouvrit à l'aide d'un passe-partout. Le lord ouvrit légèrement les yeux et vit qu'elle continuait à chercher quelque chose qu'elle ne trouvait pas, apparemment. Il fit un mouvement, comme un dormeur qui s'éveille. Immédiatement retournée, la marquise, revolver au poing, s'approcha de lui. Beaverbrook prit le parti de continuer à faire semblant de dormir. Avec la vitesse de l'éclair, et

dans toutes les règles de l'art, la « souris de train » le soulagea du portefeuille qui se trouvait dans la poche intérieure de son veston, et le fit passer dans son sac à main. Alors Beaverbrok ouvrit les yeux, tout grands, et la regarda bien en face, ce qui parut n'émouvoir la voleuse en aucune façon. Il se leva et fronça les sourcils d'un air menaçant.

— Alors, Madame la Marquise n'est qu'une vulgaire voleuse! ricana-t-il.

— Si vous voulez, noble lord, répondit-elle en riant. Pensez de moi ce que vous voulez. Je me permets simplement un conseil : pas un mouvement, ou sinon... » et elle acheva sa pensée d'un geste sur la signification duquel il était imposible de se méprendre. « Vous êtes un homme mort si vous bougez... »

Lord Beaverbrook la toisa dédaigneusement:

— Et si je tirais la sonnette d'alarme? Vous seriez immédiatement arrêtée!

— Erreur profonde, repartit l'inconnue. Vous, certainement, mais pas moi...

Beaverbrook blémit :

— Que voulez-vous dire par là, demanda-il d'une voix chevrotante... Expliquez-vous. Je ne comprends pas très bien.

La marquise jouait négligemment avec son arme.

— Vous savez parfaitement ce que je veux

dire, mylord. A Londres, si je ne m'abuse, vous portez un autre nom.

Il se mit à trembler.

— Et quel autre nom, je vous prie? Vous avez perdu la raison. Je suis lord Beaverbrook et suis à même de le prouver. Vous n'êtes qu'une voleuse qui voulez me dévaliser. Si vous ne rentrez pas immédiatement votre revolver, j'appelle au secours.

Mais ces paroles ne produisirent aucun effet sur la marquise.

— Faites-le, si cela vous chante. En tous cas, moi, je vous arrête, entendez-vous, Romuald Hastings, alias lord Beaverbrook, au nom de la loi.

Il bondit, horrifié :

— Que dites-vous là ? Je serais Hasting, l'assassin. Mais c'est faux, c'est un mensonge... Qui êtes-vous, après tout ?

Elle sortit un insigne et le plaça sous le nez du voyageur.

« Scotland Yard. Police secrète. Section A. »

— Toute résistance est inutile, Hastings. A la moindre tentative de fuite, je vous tire dessus.

Hastings parut frappé de la foudre et retomba sur la banquette.

— Vous avez bien manœuvré. Tous mes

compliments! Mais pouvez-vous prouver que je suis bien le fameux Hastings ?

— Sans le moindre doute, Les preuves sont là, dans votre valise et dans le portefeuille. Or, ils sont en ma possession.

— Hum! Et si vous vous trompiez, Madame! Vous avez merveilleusement joué votre rôle, mais pas assez bien pour moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le verrez tout de suite, et il se leva.

La marquise braqua son revolver.

— Un seul pas et je tire.

Mais l'homme rit, moqueur, et prompt comme l'éclair, il tira la sonnette d'alarme, avant même que son ennemie eût put s'interposer.

— Que signifie? dit-elle étonnée. Tenez-vous donc au scandale public ?

Il dédaigna de répondre et reprit place, posément, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Le train ralentit immédiatement. Des appels retentirent, et des hommes se précipitèrent. Les roues, brusquement freinées, grincèrent et le convoi s'arrêta.

Les pas se rapprochèrent. La porte s'ouvrit sans douceur et deux employés pénétrèrent dans le compartiment, cependant qu'une foule de voyageurs intrigués les suivaient.

— Qui a tiré le signal d'alarme? demanda

le chef de train en jetant un regard surpris sur le revolver de la dame. Qu'est-ce qui se passe ?

— Madame que voici, dit Hastings en la désignant de l'index, m'a attaqué. Vous voyez encore son arme. Je vous prie de la faire immédiatement arrêter.

Les employés regardèrent la marquise qui, pour toute réponse, sortit son insigne.

— Cet homme ment, répondit-elle. C'est un malfaiteur dangereux que je poursuis depuis Londres. Je vous prie de me prêter main-forte pour le mettre hors d'état de nuire.

Hastings bondit à son tour, follement excité.

— C'est un infâme mensonge, protesta-t-il. Tenez, voici mes papiers. Je suis lord Austin Beaverbrook, membre de la Chambre des Lords. Il vous est facile de vérifier, messieurs.

Les employés de chemin de fer ne savaient quel parti prendre, incapables de discerner d'où venait la vérité, quand fit irruption dans le wagon un petit homme ventru, au nez rubicond.

— Inspecteur de la Sûreté, Marigny, de la police parisienne, ainsi se présenta le nouveau venu en s'enquérant des événements.

Les contrôleurs s'empressèrent de le mettre au courant.

— Ouvrez les colis des deux voyageurs, or-

donna brièvement Marigny qui fit fermer les portes du compartiment. Madame, veuillez me remettre votre revolver, je vous prie. Là, parfait. Et, maintenant, asseyez-vous tous deux devant moi.

On ouvrit d'abord les deux valises du soi-disant lord. Aucune ne contenait rien de suspect. Une fouille de ses vêtements ne donna aucun résultat. Puis ce fut le tour de la dame. Dans sa première valise, on découvrit tout un lot de perruques, deux robes et un costume masculin. L'autre valise contenait tout ce qui était nécessaire pour se grimer, des boîtes de fards et des colifichets. Dans le sac, on trouva un portefeuille bien garni, avec 300 Livres sterling, des documents importants et un passeport au nom d'Hastings. M. Marigny hocha la tête.

— Qui êtes-vous? interrogea-il. Que signifient ces objets dans votre valise ?

Puis sans même attendre la réponse, il se précipita sur elle, et lui arracha sa perruque, au grand ébahissement des assistants, qui découvrirent alors le visage stupéfait, effrayé même, d'un tout jeune homme.

— C'est bien ce que je pensais, s'écria M. Marigny en empoignant le jeune homme. Cette fois, je vous tiens, Nanette. Vous ne m'échapperez pas! Depuis le temps que je vous suis

partout, vous avez toujours réussi à me semer, mais cette fois, vous êtes pincée !

Et, prompt comme l'éclair, il lui passa les menottes.

— Que signifie cette histoire? protesta l'enchaîné. Avez-vous perdu tout bon sens ? Ne voyez-vous pas mon insigne de police? Je suis un agent de Scotland Yard, et cet homme que voici... — Hastings souriait, triomphant — cet homme est un assassin qui a plus d'un meurtre sur la conscience. Si vous le lâchez, vous perdrez votre place, je vous le garantis.

— Parle toujours, mon ami, s'esclaffa le commissaire; je connais l'histoire. Ce n'est pas la première blague que tu m'as racontée. Tu est très fort, mais cette fois, rien à faire. Te souviens-tu de Constantinople où tu as ameuté la foule contre moi? Où j'ai failli être lynché, pendant que tu prenais le large? Quand j'y pense, j'ai bonne envie de te faire payer cela ?

— Croyez-moi, insistait l'autre. Vous faites une épouvantable confusion. Je ne suis pas Nanette, je n'ai rien de commun avec elle. Mon nom est Welton. J'appartiens à la Sûreté de Londres...

— Ta... bouche, interrompit Marigny. Je te reconnais parfaitement Tu es un escroc, un voleur redoutable, bien connu sous le nom de

Nanette. Mais, cette fois, tu est « fait », mon ami. Je vais te ramener moi-même à Paris. Je ne laisserai cet honneur à personne.

Welton commençait à devenir enragé :

— Mais réfléchissez donc, voyons. Vous commettez une erreur terrible dont les conséquences peuvent être graves pour vous comme pour moi.

— Mylord, dit Marigny sans plus accorder d'attention à Welton, il est regrettable que vous ayez eu une aventure aussi désagréable. Mais vous nous avez rendu un fier service. Grâce à votre courage, nous avons réussi à mettre la main sur un dangereux malfaiteur. Permettez-moi de vous remercier.

Hastings, alias Beaverbrook, s'inclina en souriant et tendit la main au commissaire.

— Oh! Je vous en prie! Je suis heureux que vous ayez réussi une aussi belle capture. Je me rends compte de l'habileté de la police française !

Et les deux hommes échangèrent de vigoureux shakehands.

— Encore une prière, mylord. Vous allez certainement jusqu'à Paris? Voulez-vous me donner votre adresse là-bas, car j'aurai besoin de votre témoignage.

— Je descends au Carlton, répondit Hastings avec empressement. Et vous m'y trou-

verez à quelque moment que ce soit. A vrai dire, je resterai très peu de temps à Paris.

— Emmenez cet homme et conduisez-le dans mon compartiment, ordonna Marigny. Je vais l'interroger dès maintenant. Je vous souhaite de bien achever votre voyage, mylord.

Il souleva son chapeau et referma la portière.

Le train se remit en marche.

M. Marigny sortit de son étui un long cigare brun, qu'il alluma soigneusement et dont il huma les premières bouffées avec délices. Ensuite, il posa sur la banquette, à sa portée, un énorme browning, et il sourit avec satisfaction à la vue de son prisonnier réduit à l'impuissance. Marigny savourait un triomphe.

— Alors, mon cher ami, commença-t-il, voulez-vous un cigare ? Je ne suis pas une brute, et j'ai toujours des égards pour messieurs les voleurs.

— Merci, répliqua Welton. Je vous assure que je n'ai pas envie de fumer en ce moment.

— Allons! Ma chère Nanette, alias Robert Geramin, alias Renée Lassalle, gouailla le commissaire, vous voyez que je me souviens parfaitement de vos nombreux patronymes. Pourquoi faire ainsi le dégoûté? Je ne vous connaissais pas sous ce jour-là. Vous n'avez

pas toujours fait fi de mes cigares! Rappelez-vous ? A Varsovie, à l'hôtel Europejsky, quand vous m'avez soulagé d'une merveilleuse chevalière et de deux caissettes de « régalia ». Auriez-vous oublié, par hasard?

Welton était furieux :

— F...z-moi donc la paix avec vos niaiseries. Je vous ai déjà dit que je n'étais pas Nanette, que j'étais tout simplement un détective anglais. Heureusement, nous allons bientôt arriver à Paris, et tout s'éclaircira. Mais, alors, tant pis pour vous!

Marigny riait aux larmes.

— C'est vraiment très drôle, ma chère Nanette! Un détective anglais! Laissez-moi rire! Non, ma chère Nanette. Jusqu'à présent, vous aviez une spécialité dans laquelle vous étiez remarquable : le déguisement féminin. C'était pour cela que nous n'arrivions pas à vous avoir ! Mais depuis quand êtes-vous devenu détective ? Ça, c'est splendide. Tout Paris va s'esclaffer !

Welton devint cramoisi :

— Riez donc, imbécile! On verra bien qui rira le dernier. Pendant que vous me retenez ici, l'assassin s'échappe. Je vous parie mille livres contre un sou que lord Beaverbrook, alias tout ce que vous voudrez, n'est déjà plus dans le train !

— Vous plaisantez, Nanette! Lord Beaverbrook vient avec nous jusqu'à Paris. Il m'a même donné le nom de son hôtel. Sans blague! Si on ne pouvait pas se fier à un lord...

— Marigny, vous êtes un serin!

— Quoi! Vous vous permettez... C'est ainsi que vous me remerciez de mon amabilité. A la prochaine insolence, je vous fais bâillonner.

Welton avala sa rage. La trépidation du train l'agaçait. Il se tut, en maudissant intérieurement sa guigne et voua le Français à tous les diables...

Le commissaire se leva, toujours armé de son browning et alla dire quelques mots à voix basse à l'employé posté dans le couloir, puis il vint reprendre sa place. Quelques minutes plus tard, le contrôleur revenait. Il était livide.

— Qu'y a-t-il ? interrogea Marigny, anxieux.

— Le compartiment du lord est fermé au verrou..., haleta l'homme. J'ai eu beau frapper, pas de réponse... et...

— Et?

— Il se dégage une odeur épouvantable! Je crois que...

— ... Que quoi ? demanda l'inspecteur effrayé. Mais l'homme s'écroula.

Welton avait écouté avec une terreur grandissante.

— C'est du gaz, hurla-t-il à la face du com-

missaire ahuri. Vite, sinon, nous sommes perdus, tous !

Avant que Marigny fût revenu de son désarroi, Welton le bouscula et tira sur le signal d'alarme.

— Maudit animal, clama le commissaire en saisissant son revolver, aies le malheur de faire un geste et je te tue comme un chien.

Cependant les roues grinçaient à nouveau sous les sabots. Le convoi ralentissait peu à peu. Et soudain, ce fut la panique dans le train. Des cris déchirants, des gémissements, des imprécations! Quelque événement terrible venait de se produire. Un homme ouvrit la portière, abaissa la vitre, cherchant à respirer l'air frais.

— Du gaz, cria-t-il. Ma femme est à côté... Et il chancela.

Marigny ne savait s'il rêvait... Il se précipita dans le couloir et fut presque piétiné par la multitude qui s'y pressait désespérément.

— Du calme, au nom du ciel, du calme ! Qu'y a-t-il ? adjura Marigny.

Mais personne ne l'écoutait. Tout le monde courait, chacun cherchant le salut. Quelques voyageurs brisaient les vitres, sautaient du train encore en marche. D'autres, n'ayant pas ce courage, obtruaient le couloir. Marigny, sans souci du danger, se fraya un passage. Il

trébucha, tomba, se releva tout aussi vite et tenta de continuer sa route; mais il comprit sur-le-champ la vanité de sa tentative.

Un brouillard épais emplissait le wagon, tandis qu'une odeur à la fois douce et écœurante lui pénétrait les narines et obnubilait ses sens. Il voulut se tamponner la bouche avec son mouchoir. Il se retourna et ne vit plus personne. Les lampes s'éteignaient, l'obscurité était à peu près complète.

Une force invisible le souleva et le projeta contre les parois avec une violence inouïe : quelques secondes plus tard, le commissaire Marigny gisait, le crâne fendu. Il avait cessé de vivre.

XII

— Voyez *Paris-Midi,* édition spéciale, s'époumonnaient les vendeurs de journaux sur la place de la Concorde. « Epouvantable attentat dans le rapide Calais-Paris. Le criminel en fuite! 20 morts ». Voyez *Paris-Midi.*

— Hep, petit, dit un élégant gentleman en pardessus clair et chapeau melon. Voici un franc, garde la monnaie!

Le monsieur pouvait avoir une quarantaine d'années. Il était strictement rasé et portait un monocle. Une cicatrice récente balafrait sa joue droite et contractait légèrement son visage. Son journal à la main, il monta dans un taxi et se fit conduire à l'hôtel Carlton. Allongé sur la banquette, il se plongea dans son journal. Ses yeux semblaient boire les mots et il paraissait en proie à une indicible excitation. Par moments, il tambourinait sur la vitre d'un doigt nerveux, serrait les poings. Puis il replia son journal qu'il mit soigneusement en poche et grommela :

— Chien maudit, je te revaudrai cela.

A quelques mètres derrière le taxi suivait une limousine noire. Un croisement obligea le chauffeur à s'arrêter; la limousine dut en faire autant. Les deux voitures se trouvèrent alors côte à côte. L'étranger risqua un regard et blémit. Un masque épouvantable le fixait en grimaçant. Il ne connaissait que trop bien cette face terrifiante qu'il n'oublierait jamais, gravée qu'elle était dans sa mémoire. Il s'apprêtait à bondir hors de la voiture, quand la main de l'agent s'abaissa. Le barrage était rompu et la file d'autos se remit en marche. La limousine fila à toute allure; on entendit un bruit sourd, le voyageur du taxi tressaillit, mais en même temps, la limousine avait disparu.

— Un millimètre plus bas et j'y passais, se dit l'homme au monocle en examinant son chapeau. Je l'ai échappé belle, une fois de plus.

Son chapeau était transpercé : un petit trou rond, une balle de revolver certainement.

— La canaille tire assez bien! railla-t-il, et, faisant arrêter le chauffeur qui semblait n'avoir rien vu ni rien entendu, il descendit.

— Toute réflexion faite, expliqua-t-il, je ferai le reste du chemin à pied...

.....

— Je désire voir l'inspecteur Grenard, dit un quidam portant une barbe en pointe et dont les yeux disparaissaient sous d'épais sourcils. Son nez puissant était orné d'un binocle démodé : l'homme paraissait venir du fond de sa province. Il était simplement vêtu, son complet râpé, mais élégamment coupé, trahissait la misère actuelle après des jours plus dorés.

L'agent de planton le toisa avec méfiance.

— A quel sujet ? demanda-t-il d'un ton rogue. L'inspecteur est très occupé et il vaut mieux ne pas le déranger. S'il ne s'agit pas d'une affaire importante, je vous le conseille...

— Voici ma carte, répondit le provincial. Remettez-la lui, je vous prie. Pendant ce temps, j'attendrai.

L'agent prit la carte, hésita quelques secondes, et accéda enfin au désir de l'inconnu. Il revint bientôt.

— L'inspecteur vous attend. Première porte à droite.

L'étranger entra sans frapper et referma soigneusement la porte, tandis que l'inspecteur Grenard se levait pour l'accueillir.

— Monsieur Marelli, n'est-ce pas? Que désirez-vous ?

— Chut, mon cher inspecteur. Les murs ont des oreilles; plus bas! je vous prie!

L'inspecteur Grenard recula d'un pas, stupéfait.

— Qu'est-ce que...

Mais l'étranger se débarrassa en un tourne-main de sa barbe et de son binocle.

— Est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas, M. Grenard ? demanda-t-il en souriant.

— Mon Dieu, s'écria Grenard, j'étais à cent lieues... Est-ce vous ? C'est inimaginable !

Et il lui prit la main qu'il serra vigoureusement :

— Mon cher ami Graham ! Quelle surprise !

— Oui, c'est bien moi, confirma le détective. Et je suis heureux de vous voir, moi aussi, mon cher inspecteur. Il y avait longtemps que je n'avais eu ce plaisir. Il y a au moins huit mois de cela, n'est-ce pas ?

— Exactement,... mais dites-moi quel bon vent vous amène ? ? Serait-ce, par hasard, l'attaque au gaz dans le rapide de nuit ?

Graham se laissa choir dans un fauteuil.

— Ecoutez-moi, mon cher ami. Il y a cinq minutes à peine que j'ai frôlé la mort ! Et, en quelques mots, il lui raconta l'incident de la limousine.

— Qui donc peut avoir tiré sur vous, en plein cœur de Paris ? demanda l'inspecteur légèrement incrédule.

— Hastings ! Ce ne peut être que lui. C'est lui également l'auteur de l'attentat, ainsi que me l'a télégraphié Welton. Il s'est ainsi débarrassé de mon collaborateur. Je suis sûr qu'il n'a pas cessé de me surveiller. C'est mon deuxième déguisement aujourd'hui !

Le détective alluma sa pipe et poursuivit :

— Ce type est un des plus dangereux criminels que j'aie jamais rencontrés au cours de ma carrière. Ou bien il est complètement fou, ou alors c'est le plus grand bandit que la terre ait porté. Mais je le crois plutôt fou. Vous savez avec quelle ruse il a su m'attirer dans un guet-apens dont je ne devais pas revenir ! J'ai échappé de peu à la mort, mais j'ai dû passer de nombreux jours à l'hôpital, car son maudit gaz m'avait terriblement intoxiqué. Welton, qui avait été moins gravement atteint, avait réussi, grâce à une dénonciation anonyme, à retrouver sa trace à Londres et l'avait poursuivi jusqu'en France. Vous savez le reste.

— Pauvre Marigny! c'était un bon serviteur, soupira Grenard.

— Il a payé cher son erreur. S'il avait été plus adroit, nous aurions coffré l'assassin depuis longtemps!

— C'est juste.

Ils gardèrent le silence pendant un instant. Soudain, Graham interrogea.

— J'avais oublié de vous demander quelque chose d'important. Où sont les bagages d'Hastings?

— Nous n'avons retrouvé que son portefeuille, mais il ne contient rien d'intéressant, à mon avis, tout au moins. A part quelques lettres d'affaires, qui n'ont aucun rapport avec le crime, et trois cents livres sterling, il n'y a rien... Pourtant, il y a peut-être un papier qui... mais voyez donc vous-même! Et il sortit de son tiroir le portefeuille d'Hastings qu'il remit à son collègue britannique.

Graham l'inspecta minutieusement, examinant chaque papier avec le plus grand soin. Effectivement, Grenard avait raison: il n'y avait pas grand'chose à en tirer. Il déplia finalement un tout petit carré de papier qu'il soumit à un examen plus attentif encore et qui ne portait qu'un dessin incompréhensible.

— Voyez-vous ce que cela peut signifier? demanda Grenard. Moi, je n'y comprends rien.

Le détective ne répondit pas immédiatement. Il regarda le document pendant quelques minutes, puis il le replia et le rangea avec précaution.

— Ce papier a très certainement une énorme importance, dit-il enfin. J'ai l'impression que, si nous arrivons à déchiffrer ce rébus, nous aurons trouvé la clé du mystère.

— Le mystère Hastings? Qu'entendez-vous par là? Je pense que nous savons parfaitement à quoi nous en tenir. Il n'y a pas l'ombre d'un doute, c'est lui l'assassin du Professeur Morel. Il a voulu vous tuer, ainsi que Welton; c'est lui qui a causé la catastrophe du Calais-Paris. Alors, où est le mystère? Tout me paraît bien clair.

— Certes, vous avez raison, répondit Graham. En théorie, c'est lui l'assassin du professeur. Malgré tout, j'ai l'intuition qu'il pourrait bien ne pas avoir tué Morel. Car, après tout, expliquez-moi quelque chose. Hastings est un banquier, dont la maison est petite, mais prospère... Il est très riche, on évalue sa fortune personnelle à plus d'un 1/2 million de livres. Il entretient avec le professeur Morel des relations d'affaires, très cordiales, sans doute, mais rien de plus. Pourquoi cet homme aurait-il alors imaginé, sans un motif spécial, d'aussi monstrueux attentats?

— Vous n'êtes pas fondé à porter un jugement là-dessus, répliqua Grenard. Il se peut fort bien qu'il y ait certains motifs.

— Par exemple?

— Qui sait? Jalousie, haine, vengeance?

Graham se mit à rire.

— Mon cher inspecteur, vous semblez ignorer que le professeur Morel était un original, évitant autant qu'il le pouvait le commerce avec ses semblables. Il n'admettait personne chez lui. Il vivait en ermite, dans sa maison de Brixton Road. Nous n'avons pas encore pu établir exactement ce qu'il y faisait. Mais nous avons fait d'étranges constatations au moment de sa mort et de celle de sa servante hindoue. Par exemple, nous n'avons pu découvrir une seule fenêtre dans toute la maison. Je suis absolument convaincu qu'il doit exister un passage ou un corridor secret, mais, malgré nos recherches, nous n'avons encore rien trouvé. Tant que nous n'aurons pas percé le mystère de la « maison murée », l'affaire Morel ne sera pas élucidée. Malgré cela, je ne vois pas le motif pour lequel Hastings a décapité le professeur Morel. Et puis, il y a encore autre chose... Où a passé la tête du professeur? Elle a disparu, elle s'est évanouie, comme dans une trappe!

— C'est évidemment très troublant, marmotta Grenard entre ses dents. Et pourtant, Hastings est le seul qui puisse avoir assassiné Morel. La meilleure preuve: le pyjama, qui lui appartient, sans doute possible!

Graham haussa les épaules.

— Il y a un assassin, en tous cas, soyez-en assuré, mon cher ami. Nous ne le connaissons pas et c'est ce qui complique l'enquête, mais il existe!

— Et, avez-vous tiré au clair l'histoire de l'Argentin? Pourquoi l'a-t-on assassiné dans le bouge de Whitechapel?

— Là encore, nous piétinons sur place. C'est encore une affaire mystérieuse!

— Vous voyez bien, alors! Pour ma part, les deux affaires se tiennent. Peut-être, en résolvant l'un des problèmes, aurez-vous facilement la solution du second.

— C'est fort possible. Mais je ne sais pas par où commencer. Je n'ai pu encore trouver ma route dans ce maudit labyrinthe. Et je dois le confesser, j'y perds mon latin!

— Ne perdez pas courage, Graham, répondit Grenard. Reprenez l'enquête à son début. La tâche est ardue, je le sais, mais nous n'y pouvons rien. Si vous pensez que je puisse vous être utile en quoi que ce soit, je me mets à votre entière disposition, n'en doutez pas.

Graham eut un sourire lassé.

— Vous avez raison, mon cher inspecteur, je vais m'atteler à la tâche. Peut-être la chance me favorisera-t-elle, cette fois. Enfin, nous verrons.

Grenard lui tendit la main.

— Par où allez-vous commencer?

— Je vais d'abord me faire conduire au Carlton. J'y ai rendez-vous avec Welton. Nous y avons pris une chambre. On ne peut jamais savoir, n'est-ce pas? Peut-être Hastings y descendra-t-il. Mais, alors, il y aura une surprise!... A dire vrai, je n'ai aucun espoir de ce côté-là. Mais Welton ne pense pas comme moi. Ce soir, nous allons faire une petite escapade du côté d'Asnières et parcourir quelques boîtes mal famées. On va peut-être rire un peu.

Grenard sortit de son tiroir un petit objet qu'il tendit à Graham.

— Tenez, voici des insignes de police, pour vous et pour M. Welton. Vous en aurez sûrement l'usage. Pour le reste, je m'en charge. Dix de mes meilleurs agents seront constamment à vos ordres. Un coup de téléphone à ce numéro secret, et ils accourront. Et maintenant, bonne chance, et tenez-moi au courant.

Graham remit sa barbe, chaussa son binocle, reprit son expression ahurie de provincial égaré.

— Mille fois merci, monsieur l'inspecteur, dit Monsieur Marelli en sortant du bureau, sa ridicule petite canne à la main.

XIII

Le « Rat Gris » jouissait d'une réputation spéciale parmi certaines bandes d'apaches parisiens qui en avaient fait une sorte de quartier général. Il était discrètement situé à l'entrée d'Asnières, aux environs immédiats de la capitale.

Sa propriétaire était une certaine Yvonne Gagouche, maîtresse femme, dont l'âge était mal défini. Le matin, assise à son comptoir, on lui aurait donné quarante ans au moins; mais, le soir, quand les affaires battaient leur plein, elle ne paraissait guère qu'une vingtaine d'années, — grâce à un savant maquillage, il faut bien le reconnaître.

« Maman Gagouche » dirigeait son « Rat Gris » à la satisfaction de tous ses clients, et sa maison connaissait une prospérité grandissante. Elle était très stricte sur le chapitre de la tenue et elle exigeait une attitude correcte de la part des habitués, ce qui ne l'empêchait pas de fumer avec délices d'énormes

cigares noirs dont l'épaisse fumée empuantait son local.

Elle ne manquait pas d'admirateurs, et plus d'un s'était aventuré à lui faire d'honnêtes propositions, mais elle avait repoussé toutes les offres, même les plus flatteuses, avec autant d'amabilité que de fermeté, « car, disait-elle, un premier mariage lui avait suffi » et elle entendait dorénavant conserver sa liberté. Peu à peu, les prétendants s'étaient lassés et « Maman Gagouche » avait gardé son indépendance.

On racontait d'ailleurs, sous le manteau, qu'elle nourrissait une passion secrète pour Jimmy, le noir gigantesque qui lui servait de factotum. Personne ne se fût avisé, bien entendu, d'exprimer ouvertement cette opinion, car le poing de Jimmy était célèbre et plus d'un en avait éprouvé la redoutable puissance.

C'était justement, ce jour-là, l'anniversaire de « Maman Gagouche » ; pour la circonstance, le « Rat Gris » avait pris son air de fête. Comme de juste, le tapis-franc était plein à craquer, car tous ces Messieurs de la pègre avaient tenu à apporter personnellement leurs meilleurs vœux à celle qu'ils appelaient leur « maman ». Yvonne rayonnait de joie. Elle s'était splendidement parée et choquait allè-

grement son verre avec tous ceux qui buvaient à sa santé. Jimmy la regardait avec plus d'admiration que jamais et la suivait comme son ombre. Il était d'ailleurs éperdûment amoureux de la patronne et brûlait d'envie de se déclarer, mais il manquait de courage et redoutait surtout d'être congédié. Elle l'avait autrefois recueilli, mourant de faim, désemparé, l'avait remis sur pied et avait eu pour lui des soins maternels. Depuis ce temps, il lui avait témoigné une fidélité d'épagneul, et n'aurait pas hésité à commettre un meurtre si elle le lui avait ordonné. Yvonne, de son côté, éprouvait une certaine fierté à l'idée de s'être fait un esclave de ce géant. Elle ne lui ménageait pas les paroles les plus dures, bien qu'elle l'aimât sincèrement et qu'elle eût besoin de lui.

— Vive Maman Gagouche, hurlait-on de toutes parts. Vive la maman!

On la portait en triomphe.

— Maintenant, mes enfants, ça suffit. Un peu de tranquillité. Je vous remercie et vous aime bien tous...

— Hoho! s'esclaffa un recéleur adipeux! Allons, encore une fois à ta santé, maman!

Yvonne accéda, tandis que les yeux de Jimmy étincelaient comme ceux d'un tigre. D'une jalousie féroce, il s'emportait quand

elle souriait à quelqu'un ou lui adressait quelque parole aimable. Le gros homme se fit entreprenant et tenta d'enlacer « Maman ». Le nègre grogna, en signe d'avertissement, mais le galant n'en eut cure. Le noir bondit alors, agrippa l'audacieux et, sans effort apparent, le lança à la volée, comme une balle, à l'autre bout de la salle.

Le visage de « Maman Gagouche » devint livide.

— Qu'est-ce qui te prend maintenant, triple imbécile? Deviens-tu fou?

Le nègre tenta de s'excuser dans son langage maladroit, mais elle l'interrompit avec fureur:

— Tu croyais? Tu n'as rien à croire! Allez, file! Je ne veux plus te voir.

Jimmy se résigna, et navré, tout penaud, se retira. Il arrivait au bout du couloir qui conduisait à la chambre d'Yvonne, quand il entendit soudain murmurer son nom. Il se retourna, plein d'effroi. Devant lui, se dressait un homme inconnu dont il n'avait pas encore remarqué la présence dans la salle.

— Quoi vous vouloir? balbutia-t-il en son jargon. Moi pas vous connaître!

L'autre le regarda fixement, ferma la porte, se planta devant lui et le regarda dans le blanc des yeux.

— Ecoute un peu, mon ami, dit-il au bout d'un moment, j'ai deux mots à te dire. Si tu veux être raisonnable, je crois que nous pourrons nous entendre. Sinon, ce sera tant pis pour toi.

— Moi pas vous connaître, gronda Jimmy, qui commençait à s'énerver, car l'étranger lui produisait une fâcheuse impression et de plus son instinct lui disait qu'il courait un danger.

— Vraiment! tu ne me reconnais pas? Si je te proposais de retourner à la maison d'arrêt, monsieur Blackwell, qu'en dirais-tu? Est-ce que tu y tiens?

Jimmy recula d'un pas, comme s'il venait d'être mordu par un serpent.

— Moi, moi, pas Blackwell! Moi, rien savoir! Moi, Jimmy, toujours à Paris...

Mais l'homme l'interrompit brutalement:

— Pas tant d'histoires, n'est-ce pas? Ou bien tu vas faire ce que je te dirai, ou alors tu rentres en « tôle ». Choisis!

— Qui vous être?

— Tu me connais pourtant bien, mon ami! dit l'étranger en riant. Ne te souviens-tu plus du vol commis chez Knowles & Cie, il y a quelques années, par toi et par ton camarade Mackie Hard? Je t'ai fait écoper de quinze années, mais tu as réussi à t'évader. Tu as la mémoire rafraîchie à présent? Tu sais, Scot-

land Yard te verrait revenir en Angleterre sans déplaisir.

Le nègre lui jeta un regard désespéré. Il tremblait de tous ses membres et paraissait en proie à une folle panique.

— Graham, gémit-il, vous être Graham! Alors, moi, perdu!

— Allons! Je suis bien content que tu me reconnaisses, répondit le détective. Alors as-tu réfléchi?

— Moi quoi devoir faire? Moi faire tout pour vous, mais pas retourner en prison!

— A la bonne heure, tu deviens tout à fait raisonnable! Ecoute, je suis très pressé, et puis je ne tiens pas à être remarqué ici. Alors, fais bien attention à ce que je vais te dire. Demain matin, à onze heures tapant, tu viendras à Paris, à l'hôtel Carlton, et tu demanderas M. Marelli. Là, je te dirai ce que tu auras à faire ensuite. As-tu compris?

Jimmy répondit d'un signe.

— Et puis, recommanda le détective, t'amuse pas à essayer de te sauver, hein? Tu es surveillé, je te préviens; le moindre de tes gestes est noté. Et si tu as le malheur de vouloir « en jouer un air », tant pis pour toi! Tiens-le pour dit.

— Moi, promettre pas sauver, monsieur, ré-

pondit Jimmy, moi faire tout ce que vous commander!

— Nous verrons! Alors, entendu?

Et le détective se hâta de repartir.

— N... d... D..., jura le nègre. Quelle guigne! Et juste le jour de l'anniversaire de Maman.

***

Le garçon d'étage annonça Jimmy à M. Marelli. Le nègre entra craintivement et fit un salut obséquieux. Il semblait vraiment mal à l'aise, et sa tenue misérable faisait un pénible contraste avec l'élégance de la chambre. Il restait planté sur ses jambes, tandis que ses yeux interrogeaient anxieusement Graham.

— Hulloh! Jimmy, c'est très bien d'être venu, mon garçon. Débarrasse-toi donc et prends un siège, vieux camarade!

Il lui tendit une boîte de cigarettes, en souriant avec bienveillance. Le nègre jeta un regard de biais, plein de méfiance, sur la jolie blonde qui travaillait à la table et qui semblait ne même pas avoir aperçu le nègre. Graham surprit son regard et l'apaisa:

— Nous pouvons parler en toute tranquillité. Cette dame est une excellente amie qui ne nous dérangera pas du tout.

Et, débouchant une bouteille de vin, il en remplit un verre qu'il poussa vers le nègre.

Après une légère pause, Graham commença:

— Voici ce que j'attends de toi. Autant que je sache, tu as d'excellentes relations dans les bas-fonds de Londres et de Paris, n'est-il pas vrai?

Jimmy se rengorgea, flatté. Il entr'ouvrit ses lèvres épaisses et émit un claquement de langue approbateur.

— Parfait! continua Graham. Tu as entendu parler très certainement de l'attaque par les gaz dans le rapide Calais-Paris.

— Oui.

— Connais-tu le coupable?

— Oui, journaux avoir raconté...

— Qui est-ce?

Jimmy se tut. Son visage exprima soudain une terreur indicible. Il se mit à trembler si fort qu'il en laissa tomber sa cigarette. Bien entendu, ce trouble du nègre ne pouvait échapper au détective.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends? Vas-tu parler? Qui est-ce?

— Moi... rien pouvoir dire, chevrota le nègre, les yeux perdus d'angoisse. Si moi parler, moi mort... Vengeance terrible... Moi être assassiné!

— Qu'est-ce que tu me racontes là? Qui veut te tuer? Pourquoi ne peux-tu rien dire? Mais, explique-toi donc!

Jimmy se remplit un verre de vin qu'il vida d'un trait. Il s'essuya les lèvres du revers de sa main et alluma une autre cigarette.

— Cela être terrible, monsieur... Mais moi tout raconter, mais pas retourner en prison! Vous promettre pas prison? Moi vivre maintenant honnêtement, moi devenir régulier et vouloir rester honnête...

Graham commençait à s'impatienter des réticences du noir.

— Moi tout dire, monsieur! Vous bon cœur... pas m'envoyer en prison?

Il s'inclina devant le détective, jeta un nouveau regard furtif sur la secrétaire qui continuait à écrire avec une attention soutenue, et il murmura dans un souffle:

— C'était le Maître!

La surprise se peignit sur le visage de Graham.

— Oui, le Maître, répéta le nègre qui, une fois encore, parut saisi de panique.

— Et qui est le Maître? demanda Graham.

— Moi, pas savoir... Mais lui être terrible. Tout Londres trembler en parlant de lui. Lui être un jour un Chinois, autre jour Hindou. Et puis aussi homme blanc. Lui très terrible. Moi avoir peur de lui...

Graham l'écoutait, l'esprit tendu.

— L'as-tu déjà rencontré?

— Oui, une fois. A Londres. Lui être venu en Chinois avec visage grimaçant! Lui être le roi de Whitechapel... Il être très riche, très puissant!

— Quel était son nom, lorsqu'il venait déguisé en Chinois?

— Lu-Pe-Yang.

— Bon! L'as-tu rencontré aussi à Paris?

— Non. Mais moi savoir lui être à Paris en ce moment. Mais lui savoir police anglaise l'avoir suivi et lui vouloir rentrer à Londres.

— Comment sais-tu cela?

— Maman avoir raconté à moi. Lui très bon ami de Maman. Beaucoup puissant à Paris aussi.

— Où est-il en ce moment?

— Pas savoir! Mais Maman savoir, mais elle rien dire. Maman très intelligente!

Le détective sortit une photographie qu'il tendit au nègre.

— Est-ce qu'il lui ressemble? Le reconnais-tu?

— Non, monsieur, répondit Jimmy.

— Alors, essaye de me le décrire.

— Lui très grand, épaules larges. Plus grand que les Chinois.

— Son visage?

— Yeux terribles, regard mauvais. Moi très peur de lui...

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois?

— A Londres, y avoir trois ans! Dans cabaret de Whitechapel, et tous les clients saluaient avec respect. Moi avoir demandé à vieux bandits qui il être. Eux rire de moi et dire « Le Maître ». Pas connaître autre nom!

— Quel cabaret était-ce?

— Avoir oublié.

— Ecoute-moi bien, mon ami. Je ne te veux pas de mal, au contraire. Mais il ne faut rien me cacher, et surtout il ne faut rien me dire d'inexact, parce que, sans cela, il pourrait t'en cuire, sache-le bien!

Le nègre chercha à éviter le regard pénétrant du détective.

— Vous me croire, monsieur. Moi dire toute la vérité! Moi l'avoir vu seulement une fois à Londres et puis plus jamais.

— Bon, admit Graham en lui tapant sur l'épaule pour le rassurer. Je vais maintenant te donner mes instructions: tu vas faire parler Maman, et tu vas tâcher de savoir où le « Maître » se trouve actuellement. As-tu saisi?

— Elle rien dire, affirma Jimmy. Moi bien connaître Maman.

— Eh bien! Tu te montreras un peu plus malin que de coutume, mon ami. Tu lui diras que la vie du « Maître » est en danger, ou bien que la police est sur ses traces. Tu lui

raconteras ce que tu voudras. Tu es pourtant un type intelligent, que diable! et tu sauras bien t'en sortir. Demain, à la même heure, tu reviendras ici et tu me rendras compte de ce que tu as pu apprendre.

Jimmy haussa les épaules.

— Tout ça, inutile! monsieur Graham. Vous me croire, pas possible faire parler Maman. Moi certain. Et si Maman suppose moi espionner pour la police, moi f...u!

— Tu n'as qu'à t'y prendre adroitement, dit froidement Graham sans s'émouvoir de l'expression désespérée du nègre. Il faut que je sois informé sur tous les faits et gestes d'Yvonne. Tu n'auras qu'à observer tout ce qui se passe au « Rat Gris ». Et, au moindre renseignement que tu pourras obtenir au sujet du « Maître », il faudra me le communiquer immédiatement.

Jimmy semblait sur le point de pleurer.

— Vous demander impossible, monsieur Graham...

— Tu feras ce que je te dis, dit Graham avec énergie. Et, encore une fois, attention à ne pas mentir! Tu le payerais cher.

Il sortit une coupure de sa poche et la tendit au nègre.

— Tiens, voilà 500 francs. Tu en auras peut-être besoin. Mais, ne bois pas tout, hein?

Jimmy fit disparaître le billet. Ses yeux brillèrent de joie et ses grosses lèvres sourirent largement. L'argent avait eu le don de lui rendre sa tranquillité; il redevenait optimiste.

— Jimmy tout faire pour monsieur Graham. Vous sûrement content de Jimmy.

Graham ne put s'empêcher de rire en voyant le changement qui s'était opéré dans l'attitude du nègre.

— Très bien. Je serais très heureux si tout marche bien, et tu n'auras pas à le regretter. Ah! encore autre chose avant de t'en aller: Connais-tu la petite Lapouchelle? Tu sais qui je veux dire? La petite marchande de journaux.

Jimmy fit un signe de tête affirmatif.

— Si, par hasard, tu te trouvais en danger, adresse-toi à elle. Le mot de passe est « Chrysanthème ». Elle te sortira d'affaire. As-tu bien compris? Tout compris?

— Oui, monsieur Graham!

— Alors, file, et bon courage! A demain!

Le nègre prit congé en saluant et en affirmant encore à Graham qu'il serait content de lui.

— Drôle de corps, dit alors la jolie secrétaire blonde.

— Possible, mon cher Welton, mais c'est un garçon qui peut nous rendre des services. Je

consens à perdre mon nom si, grâce à lui, je ne suis pas mis avant peu sur la piste de notre gibier!

XIV

« Maman » était, ce soir-là, de fort méchante humeur. Quelque idée semblait la rendre soucieuse. Mais quoi? C'est ce qu'elle se gardait bien d'exprimer. A toutes les questions qu'on lui posait, elle répondait évasivement et décourageait les indiscrets.

Malgré la chaleur accablante, le bouge ne désemplissait pas. L'air était lourd, empuanti par les relents d'alcool et par la fumée, sans que, d'ailleurs, les clients en parussent le moins du monde incommodés.

Près de la porte, une petite table ronde était occupée par deux matelots anglais qui s'entretenaient à voix haute. L'un d'eux, un grand gaillard solide, au visage hâlé, aux cheveux blonds, semblait déjà légèrement éméché. Il frappait bruyamment du poing sur la table, faisant trembler les verres, et crachait à distance.

— Et moi, hurlait-il, je te dis, Johnny, que le « captain » a raison. Parfaitement, il a rai-

son, que je te dis. Le captain a raison. Il a raison, entends-tu?

Johnny était tout l'opposé de son compagnon. C'était un garçon efflanqué, couvert de taches de rousseur, doté d'un nez démesurément long, qui attirait les quolibets. Il se versa un grand verre de vin qu'il vida d'un seul trait.

— Ferme ça! abruti, rétorqua-t-il. Le captain est un idiot du même acabit que toi. Et il n'a pas raison de...

— Ho! Ho! reprit l'autre. Te permettrais-tu, par hasard, de manquer de respect à notre vénérable captain?...

Johnny toisa son vis-à-vis avec un air de souverain mépris, alluma posément une pipe, et lui dit:

— Y a pas moyen de causer avec toi, ce soir, Billy. Tu es encore noir, mon pauvre vieux, et quand tu es dans cet état, tu ne sais pas ce que tu dis.

— Qui est noir? Moi? Je te prie de ne pas m'insulter, n'est-ce pas?

Johnny dédaigna de répondre et se contenta de remplir encore son verre. Il le portait à ses lèvres quand il sentit qu'on lui tapait sur l'épaule. Il se retourna et vit une fille superbe, qui lui adressait un sourire provocant:

— Hulloh! sweetheart!

La belle s'assit à leur table sans cérémonie:

— J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient, minauda-t-elle. Nous sommes compatriotes. Ça vous étonne?

— Compatriotes? demanda Johnny sans avoir l'air de comprendre le sens de ce mot, tandis que Billy ouvrait de grands yeux. Sapristi, ma fille, en voilà une surprise. Et d'où es-tu donc?

— Je suis à Paris depuis longtemps, dit la fille, et je dois reconnaître que je m'y trouve très bien. Je suis native de Londres, mais j'en suis partie très jeune.

— Ça, c'est formidable! dit Billy. Hulloh! waiter! Hep-là, gentleman de couleur! Quelque chose à boire pour la dame. En vitesse!

— Yes, Sir, se hâta de répondre Jimmy.

— Et comment t'appelle-tu, charmante enfant? demanda Johnny en s'emparant de sa main.

— Mary Porter.

— Mary! C'est un nom splendide, qui a toujours eu le don de me séduire, all devils! Mais qu'est-ce qui t'amène dans ce maudit bouge... Une belle fille comme toi ne devrait pas mettre les pieds dans un bistrot de cet acabit...

Mary fit un geste.

— Oh! L'endroit n'est pas si terrible! J'aime bien sortir, et puis, je n'ai pas peur!

— Tu es brave, ça se voit. Mais quelle surprise!

— Et vous autres, demanda Mary, que venez-vous faire ici?

Johnny se frotta les mains sur l'étoffe de son pantalon et les lui tendit avec dévotion.

— Voilà. Moi, mon nom est Johnny Baker, matelot à bord du « Gloucester ». Et lui, c'est Billy Wright, mon camarade et mon ami, mon copain, comme qui dirait! Notre bateau est ancré en rade de Marseille pour réparations, et nous avons trois semaines de congé. Alors, comme on avait entendu dire que Paris était une ville épatante, on est venu tirer une bordée, et nous voilà échoués dans une boîte à apaches. C'est très intéressant, n'est-ce pas?

— Si on veut, dit Mary en riant. Moi, vous savez, je ne trouve pas que cela soit très palpitant!

Jimmy apportait une bouteille de vin rouge, qu'il déposa devant Mary avec un sourire simiesque.

— Bois donc, ma jolie! dit Billy en la servant. A ta santé, belle enfant, buvons beaucoup et soyons gais ce soir!

Mais Mary, déclinant son offre, lui dit qu'elle se contenterait d'un seul verre, car, à son grand regret, elle ne pouvait pas s'attarder.

— Ah! Et pourquoi donc? demanda Billy.

Tu ne veux donc pas rester un peu avec nous?

— Je voudrais bien, mais...

— Il n'y a pas de mais, ma petite. Nous sommes très bien là, tous les trois, et vraiment ce serait mal de nous quitter à présent!

— Je regrette, mais c'est absolument impossible! J'ai eu un grand plaisir à vous entendre parler l'anglais, c'est pourquoi je suis venue m'asseoir à votre table, et vous m'êtes très sympathiques l'un et l'autre; mais, malgré cela, dans cinq minutes, je serai partie, il le faut absolument.

— Pour aller où?

— Ça, old boy! c'est mon affaire... Il faut même que je parte tout de suite!

— Sans blague, railla Johnny! A-t-on déjà vu chose pareille? La voilà qui vient à notre table, qui nous ensorcèle comme une chatte, et puis, après cela, elle veut filer! Jamais je ne le permettrai, ma petite fille, c'est ton devoir, à présent, de tenir compagnie à des pays. Entends-tu, ma beauté?

— Une autre fois, peut-être, mais pour ce soir, rien à faire. Il faut... on m'attend, et...

— Ah! gronda Billy. On comprend à présent. Tu as un rendez-vous avec ton amoureux...

Mary devint écarlate.

— As-tu fini de débiter des sornettes, inter-

rompit Johnny. Et puis après! Est-ce que cela te regarde? Voyons, Mary, dis-moi la vérité à moi: tu as un amoureux ici?

Mary fit une moue affirmative.

— Un amoureux, c'est peut-être beaucoup dire; enfin, il m'aime beaucoup, et moi...

— Et toi aussi, sans doute?...

— Non, vraiment! Non, moi, je ne l'aime pas...

Le visage de Johnny s'éclaira de plaisir.

— Alors, demanda-t-il, pourquoi ne romps-tu pas avec lui?

— C'est impossible. Il est très jaloux, et j'en ai peur!

— Tu le connais depuis longtemps?

— Depuis un mois. J'ai fait sa connaissance, ici même, par Yvonne. C'est un Anglais, lui aussi. Au début, j'éprouvais beaucoup de sympathie pour lui. Je crois même que je l'aimais. Mais, un jour, quand je lui ai demandé quel était son métier, et d'où il sortait tout son argent, il est entré dans un colère épouvantable et il m'a rouée de coups. J'en ai perdu connaissance! Le lendemain, il m'a offert un magnifique collier de perles et m'a demandé pardon. Mais, depuis ce temps-là, il est jaloux comme un tigre. Un jour, il m'a surprise attablée avec un ami de passage. Il s'est précipité sur lui et l'a jeté à terre. Ici,

tout le monde le redoute et s'écarte sur son passage. Il n'y a pas de jour qu'il ne me fasse de somptueux cadeaux. Il est plein d'attentions et exauce mes moindres désirs. Et puis, tout d'un coup, il devient littéralement fou furieux et me bat comme plâtre!

— Comment s'appelle-t-il donc?

— Il ne m'a pas dévoilé son véritable nom. Moi, je l'appelle le « Comte ». On l'a surnommé comme cela ici. Il habite à Paris dans un palace; il est très cultivé et il a de belles manières, quand il veut. Certains jours, il est d'une élégance raffinée et puis, d'autres fois, il se promène vêtu comme un modeste ouvrier et se conduit comme une brute! C'est une énigme vivante!

— Est-ce qu'il vient souvent par ici?

— Assez rarement, et toujours assez tard. Il semble très ami avec Yvonne. Ils ont toujours quelque chose à comploter, tous les deux.

— Sais-tu où il habite? demanda Johnny.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Une fois, je lui ai demandé. Mais il est entré dans une colère si terrible que je n'ai plus jamais osé lui poser la question. Alors, vous comprenez maintenant pourquoi il faut que je parte. Il peut arriver à tout instant, et s'il me voyait avec vous, cela pourrait amener du vilain!

Johnny éclata d'un rire bruyant et frappa sur la table avec une telle vigueur que tout vacilla.

— Bill Wright n'a peur de personne. Entends-tu? Nous verrons bien si ce type-là se permettra de venir te dire quelque chose ici, en ma présence. Que le diable m'emporte si je ne lui brise pas les côtes!

— Vous êtes très gentil, monsieur Billy, répondit Mary en souriant, mais il vaut beaucoup mieux ne pas en arriver là et, par conséquent, il est plus raisonnable de me laisser partir.

Billy la retint par le poignet.

— Tu resteras ici, petite, lui dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Laisse-le venir ton « toqué », et nous saurons bien le dresser!

Un coup d'œil suppliant de Mary n'eut d'autre réponse qu'un haussement d'épaules de Johnny.

— Billy a raison, même s'il a bu un coup de trop. Pourquoi diable veux-tu nous quitter? En restant avec nous, tu n'as pas à redouter quoi que ce soit. Nous saurons bien venir à bout du jaloux!

— Il ne manquerait plus que cela, gronda Billy. Alors, dis, Johnny, le particulier peut toujours...

— Mais laissez-moi, gémit Mary. Ne com-

prenez-vous pas qu'il faut que je parte! Je vous répète qu'il y aura un malheur s'il me voit avec vous.

— Mais non, ma petite, il n'y aura rien du tout, fit Billy en riant.

— Non, non, je veux m'en aller. Au nom du Ciel!... il le faut! Mon Dieu, que va-t-il se passer?

— Mais voyons, Mary, dit Johnny en s'efforçant de la calmer. Est-ce vraiment si grave? Pourquoi te mettre en cet état?

— Laisse-moi partir, supplia Mary. Soudain, ses yeux s'exorbitèrent. Elle ouvrit la bouche; mais les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres. Elle fixait avec terreur la porte qui venait de s'ouvrir. Les deux matelots l'imitèrent, instinctivement. Au comptoir s'appuyait négligemment un homme de haute taille, d'aspect athlétique et de mise modeste. L'homme leur jeta un coup d'œil rapide, vida son verre et alluma une cigarette.

— C'est lui! murmura Mary d'une voix mourante.

Johnny et Billy regardèrent l'étranger avec une attention particulière.

— Je ne vois vraiment pas, dit Johnny, ce que tu peux craindre! C'est un homme semblable à tous les autres. Il a un mauvais regard, ça, je te l'accorde!

L'homme leur tournait le dos et s'entretenait avec Yvonne qui répondait par des hochements de tête.

— Allons, allons, tout ça, c'est des contes à dormir debout! ajouta Billy. C'est un vulgaire ouvrier, et rien de plus.

Le visage de Mary devint blanc comme un suaire. Elle tremblait.

— Je suis perdue, dit-elle, c'est ma mort!

— Qu'est-ce que tu racontes, reprit Johnny. Ta mort? Mais non, ma petite, tu as dû faire comme Billy et boire un peu trop aujourd'hui, voilà tout!

— Hep, Johnny, interrompit le deuxième matelot m'est avis qu'on vient nous trouver!

Johnny leva des yeux étonnés. Effectivement l'étranger se dirigeait lentement vers leur table. Il s'arrêta d'abord devant Mary qu'il regarda d'un air moqueur, puis il porta une main sale au bord de sa casquette, comme pour saluer, et toisa les deux marins avec un mépris non dissimulé.

— Que voulez-vous de cette jeune fille? demanda-t-il d'une voix rude. Elle m'appartient!

— Possible, répondit Billy, mais on s'en moque. Elle est avec nous, elle y restera, compris?

— Chien, gronda l'étranger.

Avant que Billy eût le temps de se reconnaître, un direct au menton l'avait renversé. Dans sa chute, il entraîna la table et les verres. En un clin d'œil, toute l'assistance fut debout. Un formidable brouhaha s'éleva dans la salle. Johnny sortit son revolver avec la promptitude de l'éclair.

— Haut les mains! Tous contre le mur, ordonna-t-il. Le premier qui résiste, je le brûle. Jimmy, ici!

Le nègre tremblait de tous ses membres.

— Jimmy, porte secours à mon camarade.

Billy reprenait lentement ses esprits.

— Et, maintenant, on va s'expliquer! fit Johnny en tenant les autres en respect avec son revolver.

Mary bondit, affolée.

— Comte, dit-elle, je t'en prie...

L'étranger la foudroya d'un regard haineux.

— Oh! Monsieur le Comte, gouilla Johnny, quel honneur extraordinaire! J'avoue que j'avais depuis longtemps envie de vous connaître!

— Maudit voyou! jura Billy en se frottant le visage. Tu vas me payer cher cet uppercut-là!

Le nègre, pendant ce temps, prenait une teinte grisâtre. Ses yeux s'agrandissaient comme s'il eût aperçu la mort. Il tremblait à

un tel point que Johnny commença à s'inquiéter pour lui.

— Qu'as-tu donc? Pourquoi as-tu tellement peur? Que se passe-t-il?

Jimmy se voila la face de ses mains brunes:

— C'est épouvantable!

— Qu'est-ce qui lui prend, à ce singe-là, hurla Billy. Dégoise ce que tu as à dire. Et dépêche-toi de parler, sinon, tu as une balle dans la tête!

— Grâce, supplia le nègre, en tombant à genoux. Moi vous dire, vous dire tout, mais vous pas tuer!...

— Alors, dépêche-toi!

Jimmy haletait. Il semblait sur le point d'étouffer. Un sanglot lui échappa.

— Vas-tu parler? Si tu ne parles pas immédiatement... et Billy pointa son arme contre le nègre.

— Laissez-le donc tranquille, intervint le « Comte », d'une voix étrangement calme. Tous les yeux étaient fixés sur l'homme. Ce qu'il ne veut pas vous dire, moi, je vais vous le faire savoir!

— Vous?

— Oui, moi!

— Et alors, qu'est-ce donc?

— Oh! presque rien, il s'agit de mon humble personne!

Yvonne le regarda, étonnée.

— Voyons, « Comte », dit-elle, tu ne vas pas...

— Pourquoi pas, « Maman », après tout. Ces Messieurs m'amusent, au plus haut point. Eh bien! mes amis, dit-il avec une intonation railleuse, vous semblez me porter un intérêt particulier. Si vous voulez absolument savoir qui je suis, je vais vous le dire, je suis... je suis le « Maître ».

Tous les assistants parurent frappés de la foudre.

L'étranger poursuivit:

— Messieurs, vous avez vraiment fait du mauvais travail. Bien que vous ayez lancé à mes trousses la police de deux pays, vous n'avez pas encore réussi à me pincer. C'est par hasard, et grâce à cette pauvre folle que vous avez pu retrouver ma trace. Mais, moi, dès le premier jour de votre arrivée, j'ai été constamment tenu au courant de tous vos faits et gestes. Je veux bien admettre, monsieur Welton, que vous ayez un certain talent de détective. En ce qui concerne les déguisements, vous êtes certainement un grand artiste. Mais vos manœuvres, ici, à Paris, ont été bien mal conduites! Il y manque la science et le grand talent de mon honorable ami Graham dont j'ai malheureusement perdu la trace hier. Vous

aussi, mon ami Granville, dit le Maître en s'adressant à Billy. Vous êtes sans doute la lumière de la police parisienne et, m'a-t-on dit, un des meilleurs détectives de ce pays, ce qui ne vous empêche pas d'avoir travaillé comme un apprenti. Votre accoutrement de marin n'est pas mal, mais c'est votre attitude qui ne vaut rien! Un vrai marin a d'autres manières que cela. Vous voyez donc, chers et honorés messieurs les policiers, que je n'ai pas eu beaucoup de mal à percer votre incognito!

Les paroles du Maître produisirent une énorme sensation. L'assistance prit immédiatement une attitude menaçante:

— A mort les mouchards!

On fit mine de les assaillir.

Welton tenta de gagner doucement la porte, car il savait qu'il était perdu, sans rémission, s'il ne parvenait pas à sortir du bouge. Granville, qui s'était remis de sa première émotion, comprit les pensées de son compagnon.

— Arrêtez, ne bougez pas d'où vous êtes, fit le Maître en se croisant les bras.

— Avez-vous perdu la tête? hurla Welton. Haut les mains ou je tire...

Un rire sonore fut la réponse qu'il s'attira, et la porte se ferma en claquant.

— Nous sommes pris dans la souricière,

songea Granville. « Allons, ouvrez, cria-t-il, ou nous tirons dans le tas! »

Yvonne se tenait les côtes, riant d'un rire contagieux qui gagna tout le monde. On semblait s'amuser follement de l'attitude des deux détectives.

Welton restait abasourdi. Il ne comprenait plus. Puis, on entendit un déclic, et la salle fut plongée subitement dans l'obscurité la plus complète.

— Granville, murmura Welton, êtes-vous là?

— Salauds! Allez-vous allumer, l'entendit-il crier. Que se passe-t-il?

Des pas résonnaient et s'éloignaient rapidement; le silence régna bientôt aussi profond que l'obscurité.

— Hulloh! Welton, appela Granville, où êtes-vous? Allumez! Vite!

Le détective fit jouer sa lampe de poche. Devant lui se dressait le Français, le visage contracté, revolver au poing, prêt à tirer.

— Avez-vous déjà vu une pareille histoire? Ils se sont tous évaporés, et nous voilà pris au piège!

— Un instant, dit Welton en cherchant à le rassurer. Pourquoi toute la bande a-t-elle « mis les voiles »? S'ils l'avaient vraiment voulu, il leur était facile de nous massacrer.

J'avoue que je ne comprends pas très bien!

— Ne pouvons-nous pas sortir d'ici? demanda Granville en tentant des efforts inutiles pour ouvrir la porte. Il y a sûrement une autre issue que celle-ci.

— Certainement, il y en a une! répondit Welton en dirigeant sa lampe vers une petite porte dissimulée dans le comptoir. Mais, inutile de nous fatiguer! Elle est bouclée, à coup sûr!

Granville essaya de la forcer, mais dut se rendre à l'évidence.

— Nous sommes en cage!

— Chut! interrompit Welton en lui saisissant le bras et en l'obligeant à reculer. Il éteignit instantanément sa lampe.

— Avez-vous entendu?

— Non!

— Attention! Je viens de percevoir un bruit suspect.

Les deux policiers se retranchèrent derrière une table renversée et tendirent l'oreille en retenant leur respiration.

— Pas gaie, cette obscurité ! grognait le Français.

Un étroit filet de lumière vint éclairer le plancher. Ils virent la petite porte dérobée s'ouvrir doucement avec précaution, tandis qu'une main tremblante paraissait s'agiter.

Welton concentra ses regards sur elle et en observa tous les mouvements. Il lui semblait que la main tenait un objet ayant la forme d'une ampoule de verre. Sans hésiter, il tira. Un cri retentit, et la porte se referma tout de suite! la main disparut. Toute la scène avait duré mains d'une seconde.

— Qu'avez-vous donc vu? demanda Granvile. Pourquoi avez-vous tiré?

— Je ne peux pas vous expliquer cela maintenant, mais faites attention! Nous sommes en danger de mort!

Granville s'apprêtait à répondre, mais il n'en eut pas le temps. Un cri déchirant les fit tressaillir. Le cri se répéta, si terrible, si effrayant, que les deux hommes parurent un moment paralysés par la crainte. Puis, violemment, la porte s'ouvrit de nouveau; un corps fut projeté dans la salle, et vint s'abattre lourdement sur le plancher.

Les deux hommes ne firent qu'un bond. Welton dirigea le faisceau lumineux sur le visage de l'homme étendu et recula.

— Mon Dieu! murmura-t-il, c'est Jimmy!

Il se pencha sur le nègre, dont le visage avait pris une couleur de cendre. Les yeux lui sortaient presque de la tête, et ils exprimaient une indicible terreur. Tout indiquait qu'il était près de rendre l'âme.

— Maître..., râla-t-il.

Il tenta de se relever. Un flot de sang jaillit de sa bouche. Il retomba.

— Maître... m'avoir tué... m'avoir obligé lancer ampoule de gaz, et puis m'avoir poignardé dans le dos!...

Jimmy eut encore un soubresaut, le dernier.

Welton était profondément ému. Mais il reprit promptement le contrôle de soi-même. Il empoigna Granville par le bras et l'entraîna.

— Vite! dit-il. Avez-vous entendu? On veut nous asphyxier! En avant, il faut sortir d'ici.

— Que faire?

— Cette porte, par là, donne sur la rue. Il s'agit de la franchir. Cela va être très difficile, car elle est lourde et va résister. Mais il faut essayer, coûte que coûte. Je vais tenter de la défoncer. Vous, pendant ce temps, surveillez la porte du comptoir, et au moindre bruit suspect, tirez sans hésitation.

Welton tira trois coups de revolver dans la porte pour essayer d'en démolir le panneau. Il ne réussit même pas à entamer le bois.

Tout d'un coup, la porte opposée s'ouvrit et quelques coups de feu retentirent avant que Granville fût revenu de sa surprise.

— Abritons-nous! cria le Français en se jetant à plat ventre, imité par Welton qui éteignit aussitôt sa lampe.

— Rendez-vous! leur cria-t-on.

Un coup de feu fut la réponse.

Les deux détectives étaient décidés à lutter désespérément pour leur vie, bien qu'ils fussent convaincus de la vanité de leurs efforts et de la proximité de leur mort. Les assaillants s'approchaient. L'un se précipita sur Granville et tenta de le poignarder, mais le détective le prévint et lui logea une balle dans la tête.

Welton perçut soudain un bruit, venant du dehors, comme les pas d'une patrouille sur les pavés. Le bruit grandissait à tout instant. Les assaillants parurent surpris.

— Police! hurla l'un d'eux.

Et tous détalèrent.

— Tas de lâches!

Le Maître venait de surgir.

— Tas de lâches! répéta-t-il. Vous partirez quand je le permettrai, et pas avant!

Les hommes revinrent, domptés et frémissants. Le Maître fouilla dans sa poche droite, laissa tomber un regard ironique sur les deux détectives stupéfaits, puis il fit un signe. La meute, comme fouaillée, revint à la curée. Welton leva son arme et visa. Il ne lui restait plus qu'une balle. Le Maître le fixa, droit dans les yeux :

— Vous êtes vraiment une stupide mazette!

Mais tirez donc! Vous êtes incapable de m'atteindre.

Welton tira. Sa main tremblait. La balle s'égara.

— Vous l'avais-je dit? railla le Maître. Moi, je tire mieux!

Il recula de quelques pas, sortit de sa poche une petite ampoule remplie de gaz, et la projeta au milieu du cabaret. Sur-le-champ se répandit l'odeur suave, si caractéristique, et dont Welton n'avait pas perdu le souvenir.

Le détective tenta un mouvement, mais ses forces le trahirent.

— J'ai mal, gémit Granville.

— C'est du gaz! râla l'Anglais.

A ce moment, la porte vola en éclats, sous les coups redoublés des agents qui allaient faire irruption, mais un homme en civil les retint et leur fit mettre des masques.

A la lueur des lampes de poche, la patrouille pénétra dans le bouge. Granville et Welton gisaient inanimés. L'homme en civil parut désespéré. Il se pencha sur l'Anglais, l'entoura de ses bras et murmura son nom. A sa grande surprise, Welton finit par ouvrir les yeux.

— Vous êtes arrivé à temps, Graham, put-il encore articuler; puis il reperdit connaissance.

V

— Vous ne sauriez vous imaginer, mon cher Graham, le plaisir que j'éprouve en vous revoyant ici, dit l'inspecteur Ward. Très sincèrement, je commençais à concevoir les pires inquiétudes à votre sujet.

— Je vous remercie de votre sollicitude, monsieur l'Inspecteur, dit Graham en riant, tout en s'installant commodément dans son fauteuil. Malheureusement, notre gibier reste introuvable! Pendant huit jours consécutifs, nous avons multiplié les rafles à Paris et dans les faubourgs; nous avons battu les quartiers suspects, visité les repaires les plus secrets, et malgré tous nos efforts nous n'avons pas réussi à retrouver sa trace. Il ne nous restait donc plus qu'à rentrer. Je suis arrivé hier au soir, et ma première sortie est, bien entendu, pour Scotland Yard et pour vous.

L'inspecteur Ward hocha la tête :

— Et Welton, demanda-t-il. Va-t-il mieux?

— Je vous remercie. Un peu mieux. Au dé-

but, les médecins n'avaient guère d'espoir de le sortir d'affaire, mais sa robuste constitution a pu résister. Avant mon départ de Paris, j'ai reçu l'assurance formelle du médecin-chef de l'hôpital qu'il serait sur pied d'ici très peu de jours. Pour Granville, la situation est malheureusement moins brillante : le pauvre garçon a absorbé une énorme quantité de gaz et sa guérison sera beaucoup plus longue. Néanmoins, on est sûr de le sauver, et c'est là le point important.

— Quelle satanée affaire, dit l'inspecteur. Et le pire, c'est que nous piétinons sur place, je dirai même mieux : au fur et à mesure que nous avançons dans cette mystérieuse histoire, les ténèbres s'épaississent davantage autour de nous.

— Je suis bien obligé de le reconnaître, inspecteur! Mais ce n'est pas une raison pour perdre courage. Je me suis juré de mettre la main sur ce type et j'y parviendrai, dût-il m'en coûter la vie.

— Tout cela est très joli, Graham, repartit l'inspecteur avec un sourire un peu sceptique; moi aussi, je suis convaincu que vous réussirez. Mais avez-vous un plan quelconque?

— Ecoutez-moi, Inspecteur. Je soupçonne quelque chose d'effrayant, de si terrifiant même que j'en tremble rien qu'en y pensant.

L'inspecteur Ward montra une mine effrayée.

— Vous me remplissez d'inquiétude. De quoi peut-il bien s'agir?

— Si vous le voulez bien, Inspecteur, reprenons ensemble l'affaire depuis le début. Si nous récapitulons les événements effrayants qui se sont précipités dans ces dernières semaines, nous ne pouvons arriver qu'à une seule conclusion : c'est que le meurtrier ne peut être que Hastings. Je suis également certain que Hastings, Lu-Pé-Yang, Lord Beaverbrook, le « Maître » et le « Comte » ne sont qu'une seule et même personne. Malheureusement, il y a une question que je suis obligé de me poser et à laquelle j'en conviens, je n'ai pas pu trouver encore de réponse satisfaisante : pourquoi a-t-il tué le professeur Morel, l'Indienne inconnue, et enfin Salgado? Il est évident que si nous connaissions le mobile de tous ces crimes, notre enquête aurait fait un grand pas en avant. A mon avis, Hastings est un fou dangereux, que nous avons le devoir de mettre hors d'état de nuire, et ce, dans le plus bref délai.

Aujourd'hui, il s'attaque à des individus isolés, mais demain, quand sa folie sera complète, rien ne prouve qu'il ne se livrera pas au massacre de centaines et de milliers de gens.

Il s'agit donc de s'en emparer, avant qu'il ne soit trop tard. Et puis, Inspecteur, n'y a-t-il pas encore une anomalie qui attire votre attention? Concevez-vous un banquier, même atteint d'aliénation mentale, qui s'amuse à assassiner en se servant de gaz? J'ai pu savoir qu'un fluide de cette nature est absolument nouveau et que les chimistes en ignorent la composition. Hastings serait donc l'inventeur de ce gaz, à l'odeur fade, qui laisse des boursouflures et des ulcères sur le corps et qui amène la mort au bout de quelques jours. Or, j'ai pu savoir qu'auparavant, Hastings ne s'était jamais livré à aucune expérience dans le domaine de la chimie ou de la physique, mais qu'au contraire, c'était un banquier riche et considéré, et rien d'autre. Et voici que, subitement, il devient un assassin, qu'on le voit déguisé tantôt en Chinois, tantôt en Hindou, et qu'on apprend qu'il est le roi de la pègre! Tout cela me paraît suspect au plus haut point; s'il ne s'agissait de crimes sanglants, je dirais même que c'est du plus haut comique.

— Effectivement, de prime abord, cela paraît monstrueux, dit l'inspecteur. Et s'y retrouver dans un pareil labyrinthe n'est pas un petit travail! — Par où avez-vous l'intention de commencer?

— Avant toute autre chose, j'ai décidé de

prendre quelques jours de repos. Les événements de Paris ont fâcheusement agi sur mes nerfs, et réellement j'ai été soumis à une épreuve très dure. Ensuite, je me consacrerai de nouveau, avec une ardeur redoublée, au cas du professeur Morel. Et soyez persuadé, inspecteur, que je n'en démordrai plus.

— Où pensez-vous que Hastings se soit réfugié?

— Naturellement, je ne peux rien vous dire de précis. Je ne pense pas qu'il soit resté à Paris, au contraire, j'ai l'impression qu'il est revenu à Londres.

— Pourquoi cela?

— Pour la raison bien simple que c'est encore ici qu'il se sent le plus en sécurité. A l'étranger, il commençait à être brûlé. N'oubliez pas que toutes les polices d'Europe ont été alertées. Son signalement, sa photographie, son passeport au nom de Lord Beaverbrook, sont à présent connus du monde entier. Evidemment, cela ne prouve pas encore grand' chose, car il est passé maître dans l'art du déguisement; cependant, ce concours de circonstances peut nous aider un peu. A propos, comment va Higgins? Il avait été mis assez mal en point au « Porcelet Bleu »?

— Son état s'améliore petit à petit. Il n'est pas encore tout à fait d'aplomb et nous avons

été obligés de lui accorder un congé de trois semaines.

— C'est un policier remarquable, dit Graham.

— Ceci ne fait pas l'ombre d'un doute, et, si je suis bien informé, il va recevoir de l'avancement sous peu... Mais, au fait, j'avais oublié de vous présenter une de nos nouvelles recrues, et non des moindres.

— Ah! Qui cela?

— N'allez pas trop vous étonner, dit l'inspecteur en souriant, et en appuyant sur le bouton de la sonnette.

Un planton entra.

— Veuillez prier Miss Gwendolyn de venir.

— Allons, bon! Une femme à présent! dit le détective stupéfait.

— Pas de curiosité intempestive, mon cher Graham! Je vais toutefois vous confier un secret. Cette femme est remarquablement adroite. Dans tous les postes que nous lui avons confiés, elle a toujours rendu de brillants services et elle a su avancer dans la carrière avec une rapidité déconcertante. Actuellement, elle commande en second la section féminine V. B. 10, et elle est le bras droit de Mrs. Brandburry.

La porte s'ouvrit, livrant passage à une jeune femme. L'inspecteur Ward se leva et

s'avança avec empressement à sa rencontre.

— Bonjour, Miss Gwendolyn, lui dit-il avec affabilité. Je vous ai priée de passer à mon bureau car nous avons quelque chose de très important à discuter ensemble. Mais auparavant, permettez-moi de vous présenter M. Graham.

Graham n'en croyait point ses yeux. Il se trouvait en présence d'une jeune fille merveilleuse, aux cheveux blonds cendrés, aux yeux immenses et sombres, vêtue avec élégance et qu'on aurait prise plutôt pour un mannequin de grand couturier que pour une inspectrice de police.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, M. Graham, dit la jeune femme en allumant une cigarette. A mon avis, vous êtes certainement le plus habile détective de tout Scotland-Yard. Avez-vous obtenu quelques résultats dans l'affaire Morel?

— Hélas, non! mademoiselle. La guigne m'a poursuivi...

— Oui, on me l'a dit. Vous avez affaire à un adversaire terriblement dangereux, et je crois qu'il sera difficile d'en venir à bout.

— D'où savez-vous tout cela, demanda Graham, étonné.

— Cette affaire me passionne, répondit-elle...

Au même moment la sonnerie du téléphone retentit et empêcha Graham de répondre. L'inspecteur décrocha l'écouteur :

— Allô... Parfaitement... Il est ici en ce moment... Eh bien! amenez l'objet.

L'étonnement se peignit sur le visage de l'inspecteur. Il expliqua :

— A l'instant même, on vient d'apporter un paquet à votre adresse, M. Graham.

— Un paquet pour moi, fit Graham non moins surpris. Voilà qui est extraordinaire!

— C'est peut-être un beau cadeau, railla l'inspecteur. Envoyé par une jolie femme... une de vos admiratrices... On ne peut jamais savoir! Enfin, ouvrez-le; vous vous rendrez facilement compte de ce que contient ce colis et vous devinerez certainement très vite qui vous l'a envoyé.

— C'est un jeune garçonnet qui l'a apporté, expliqua le planton.

Graham examina curieusement le paquet dans tous les sens. Il était enveloppé dans un papier d'emballage solide et soigneusement ficelé. Le détective coupa la ficelle avec précaution, défit le papier, et découvrit une boîte en carton, également ficelée. Il l'ouvrit et, brusquement, fit un saut en arrière.

Miss Gwendolyn, à son tour, poussa un cri d'épouvante, tandis que l'inspecteur Ward

avait toutes les peines du monde à conserver son impassibilité.

Dans le carton se trouvait la tête, fraîchement coupée, d'une toute jeune fille. Le spectacle était si affreux que, durant quelques instants, les trois policiers ne purent articuler le moindre mot.

— Quelle horreur! chevrota l'inspecteur au bout d'un moment, en s'épongeant le front. Il y a de quoi frémir!

Miss Gwendolyn était blême. Pour un peu, elle serait tombée en syncope. Graham se ressaisit le premier et regarda la jeune fille qui, à son tour, se remettait de son émotion. Le détective examinait maintenant le carton avec la plus grande attention.

— Autant que je puisse en juger, dit-il, la tête a été détachée à coups de hache. Mais de qui peut-elle être? Et qui a bien pu m'envoyer ce tragique présent?

— Regardez, s'écria miss Gwendolyn. Il y a une lettre, ici, par terre. Elle a dû glisser du paquet. D'ailleurs, elle porte votre adresse, M. Graham.

Graham déchira l'enveloppe, parcourut le message, et ses traits se crispèrent soudain.

— Tenez, dit-il à l'inspecteur, lisez cette lettre. Elle est d'Hastings.

L'inspecteur Ward lut avec effarement :

Très honoré Maître,

Mon vœu le plus ardent a toujours été de trouver l'occasion de vous faire savoir en quelle estime je tenais votre talent. A mon humble avis, très honoré Maître, vous êtes sans contestation possible le plus grand détective actuellement vivant en Angleterre, et probablement en Europe, et même dans le monde entier.

J'aurais été vraiment désespéré, Maître admiré, si à vous, qui vous êtes attiré tant de droits à la reconnaissance de la Société, il était arrivé un accident malheureux et si l'Angleterre avait été privée d'un détective de génie tel qu'on n'en voit qu'un seul en plusieurs siècles.

Non, notre unique et lamentable rencontre au cours de laquelle vous avez failli partir pour l'au-delà est un remords cuisant pour moi, et je regrette très sincèrement d'avoir usé de procédés si absurdes à votre égard. Le héros que vous êtes, la lumière que vous êtes, mérite un autre traitement...

A l'avenir, si, toutefois, je puis espérer avoir encore un tel honneur dans cette misérable vie, j'emploierai des moyens plus appropriés à vos mérites pour me retrouver en votre présence.

Je vous envoie ci-joint, par un messager, la tête d'une charmante jeune fille, expédiée par mes soins dans un autre monde, pour la punir d'avoir appartenu à votre service d'espionnage et d'avoir essayé de me trahir : la pauvre Mary Porter a payé de sa charmante petite tête cette dangereuse folie. Prenez note, très cher Maître, qu'on ne me trahit pas impunément, et veuillez agréer, etc.

P. S. — *Vous apprendrez sans doute, avec le plus grand intérêt, que je suis de nouveau à Londres. Inutile de me chercher, tous vos efforts seraient vains...*

— Ce type est complètement fou, s'écria l'inspecteur en rejetant avec colère la lettre sur sa table. Vous avez raison, Graham, il faut absolument le mettre hors d'état de nuire avant qu'il ne soit trop tard.

— Ce qui m'irrite, c'est le ton sarcastique et cynique de cette lettre. Ce misérable se moque de moi, par dessus le marché, et je n'ar-

rive pas à le saisir. Il y a de quoi devenir enragé.

— Qui est donc cette jeune fille? Et en quoi l'a-t-elle espionné? demanda l'inspecteur. Est-ce que vous êtes au courant?

— Mary Porter, répondit Graham, d'une voix grave, c'est un nom que j'entends pour la première fois de ma vie! Mais je pense que Welton et peut-être aussi Granville en sauront davantage... Je vais télégraphier aujourd'hui même. Et vous, mons cher Inspecteur, ayez donc l'obligeance de me faire donner la communication avec la police parisienne. Voulez-vous aussi faire venir le planton qui a reçu ce tragique paquet.

— Qui vous a remis ce colis? demanda Graham au planton.

— Un tout jeune homme.

— Le connaissez-vous, par hasard?

— Non. Je ne l'ai jamais vu.

— Comment les choses se sont-elles passées? Donnez-moi tous les détails.

— Je me trouvais en bas, devant la grande porte d'entrée, où j'étais de service. Soudain, je sentis que quelqu'un me tirait par la manche. Je me retournai et vis devant moi un petit bonhomme misérablement vêtu, avec des cheveux blonds et un visage parsemé de taches

de rousseur. Il tenait à la main ce paquet et me dit : « Voici un colis pour M. Graham qui se trouve en ce moment dans le bureau de l'inspecteur Ward. Voulez-vous le lui remettre, s'il vous plaît? »

— N'avez-vous pas été un peu surpris?

— Si. J'ai demandé au galopin comment il pouvait savoir que vous étiez ici et qui l'avait chargé de cette commission. Mais il ne m'a pas répondu; il s'est contenté de grimacer et il a disparu aussi vite qu'il était venu.

— Savez-vous ce que contenait cette boîte?

— Aucune idée. Dès que je l'ai reçue, je l'ai apportée au bureau central qui m'a directement envoyé à vous.

— Bon. Eh bien! si vous avez les nerfs solides, vous pouvez y jeter un coup d'œil.

L'agent fixa un regard méfiant sur le couvercle qu'il referma aussitôt. Son visage exprimait l'épouvante.

— Mais c'est épouvantable, balbutia-t-il, épouvantable...

— Ecoutez-moi, mon cher ami, dit Graham. Comme vous le voyez, il s'agit d'un crime odieux, perpétré sur cette femme. Si vous arrivez à me retrouver le jeune messager, je vous promets cent livres sterling. Compris?

— Compris, monsieur, je vais faire mon possible...

XVI

La nuit suivante, Graham dormit longtemps d'un sommeil tranquille. Il se réveilla fort tard dans la matinée et ne sortit de ses rêves que sur l'énergique intervention de la bonne Mrs Paine.

Mrs Paine était chargée de veiller au bien-être matériel du détective. Depuis dix ans, c'était elle qui dirigeait et gouvernait sa maison. Graham était à cette époque en pleine jeunesse et ne se décidait pas, malgré cela, à abandonner le célibat, en dépit des conseils et des objurgations de Mrs Paine qui estimait qu'un homme n'était pas fait pour vivre seul. Mais, invariablement, Graham lui répondait qu'il était déjà trop vieux pour devenir chef de famille et qu'au surplus, aucune femme ne consentirait jamais à épouser un homme qui « avait toujours un pied dans la tombe ».

— Voici le courrier, Monsieur Graham, lui dit-elle de sa voix grave. Je vous le mets sur la table. Il est venu aussi ce matin un mon-

sieur qui voulait absolument vous voir et vous parler.

— Qui était-ce ?

— Je n'en sais rien. Il n'a pas voulu donner son nom. Il a simplement dit qu'il reviendrait d'ici une demi-heure.

— Bien. Dans ce cas, Mistress Paine, ayez l'obligeance de m'apporter mon thé.

Entre temps, Graham se leva et passa dans la salle de bains tandis que Mrs Paine lui préparait son breakfast.

Graham se mit à table, dévora ses tartines, puis, soudain, il demanda à Mrs Paine ce qu'elle avait, car il lui semblait qu'elle avait, ce matin-là, une attitude bizarre.

— En effet, Monsieur Graham, j'ai quelque chose. Mais je ne sais pas comment vous dire ça.

— Allons, dites toujours ce que vous avez sur le cœur.

— Oh ! Pas grand'chose.

— Mais encore ? Voyons, parlez ! Vous avez l'air très ennuyée !

— Eh bien ! voilà, Monsieur Graham. Mais j'ai peur de dire une bêtise en vous racontant ce qui va suivre. Et vous allez vous moquer de moi !

— Parlez donc, je vous en prie. D'abord, il arrive souvent qu'en écoutant une bêtise, on

découvre une vérité importante. N'ayez pas peur, allez-y.

— Bon ! tant pis. Je me décide à tout vous dire : la nuit dernière je me suis réveillée brusquement. Il me semblait entendre un bruit insolite. Voulant me rendre compte de ce que cela pouvait être, j'ai allumé la lumière et alors le bruit s'est arrêté instantanément. Je me suis levée, j'ai regardé par la fenêtre, mais je n'ai rien vu. Je pris donc le parti de me recoucher. A peine avais-je éteint l'électricité que le bruit se reproduisit, beaucoup plus distinctement même que la première fois.

— Permettez-moi de vous interrompre, Mistress Paine, répondit Graham avec le plus grand sérieux. Quel sorte de bruit était-ce donc ?

— Oh ! c'était un bruit tout à fait particulier. On aurait juré que quelqu'un travaillait avec une scie.

— Ah ! ah ! continuez.

— Je me suis alors habillée rapidement, car je voulais en avoir le cœur net, et munie de la lampe de poche dont vous m'avez fait cadeau à la Noël dernière, j'ai visité l'appartement pièce par pièce avec le plus grand soin, sans trouver quoi que ce soit. Et maintenant, Monsieur Graham, je vous prie de ne pas vous moquer de moi... Je crois que j'ai vu une figure

humaine qui regardait à travers les carreaux et qui a disparu aussitôt, et si rapidement, que sur le moment j'ai pensé que j'avais rêvé.

— Pourriez-vous me décrire le visage que vous avez entr'aperçu ?

— Avec la meilleure volonté du monde, cela me serait impossible, car j'étais bien trop effrayée pour avoir observé quelque chose. Vous le comprenez aisément. Mais, je suis absolument certaine de n'avoir pas rêvé.

— Et à part cela, vous n'avez rien constaté d'autre ?

— Non, non, rien. Et c'est bien pour cela que je m'inquiète.

— Parfait. Ecoutez-moi, Mistress Paine, je vais vous faire une proposition : si vous y consentez, ce soir, je coucherai dans votre chambre, et vous vous passerez la nuit dans la mienne. Cela vous convient-il ?

— Mais, certainement, Monsieur Graham. Peut-être pourrez-vous élucider ce mystère.

— Vous pouvez y compter, ma brave Mistress Paine. Je tirerai cela au clair, n'ayez aucune crainte là-dessus. Tout ce que je vous demande, c'est de ne rien raconter de cette histoire à âme qui vive. Voyez-vous, il est au contraire excellent que vous m'ayez informé des incidents de cette nuit, car la chose est plus grave que vous ne pouvez le supposer.

Du coup, Mrs Paine s'apeura.

— Croyez-vous réellement, Monsieur Graham ?...

— Je ne crois encore rien du tout, interrompit le détective. Mais il me semble qu'on vient de sonner à la porte. Voulez-vous aller ouvrir?

Mrs Paine s'éloigna en hochant la tête. Il était visible qu'elle n'était pas très rassurée.

— Hulloh ! Monsieur Graham, s'écria Perkins qui fit irruption dans la pièce, suivi de Mrs Paine. Comme je suis content de vous revoir !

— Sapristi, Perkins, en voilà une surprise. Asseyez-vous, je vous prie, et dites-moi quel bon vent vous amène. Mistress Paine, préparez une tasse de thé pour M. Perkins.

— Non, merci, Monsieur Graham, j'ai déjà pris mon petit déjeuner. D'ailleurs, je viens vous voir pour une question extrêmement importante. C'est l'inspecteur Ward qui m'envoie à vous.

— Allons bon ! Qu'y a-t-il encore ?

Perkins sortit une lettre de sa poche et la tendit au détective. Graham lut :

A Scotland Yard, à l'Enfer peuplé
d'espions et de mouchards!
A vous, Messieurs de Police!

« Enfin, mon heure est arrivée !

« A présent, je vais en finir avec vous, et vous ne serez pas les seuls que j'expédierai au diable. Non ! Londres tout entier, et si je le pouvais, toute l'Angleterre, doivent périr anéantis.

« Le 10 juillet est mon anniversaire, c'est ce jour-là que j'ai choisi pour éprouver sur vous la puissance des armes conçues par mon esprit.

« Ce jour-là, vous allez mourir !

« Telle est ma vengeance !... »

— Eh bien ! que dites-vous de cette littérature, Monsieur Graham ? interrogea Perkins.

Le détective haussa les épaules.

— La folie de cet homme fait chaque jour de nouveaux progrès, mais il est indispensable que nous le gagnions de vitesse. Ainsi que l'indique le cachet de la poste, cette lettre a été jetée hier à la boîte dans le quartier de Whitechapel. C'est sans doute dans ces parages qu'il convient de chercher son repaire. Nous allons nous mettre en campagne immédiatement !

— Il faut encore que je vous dise, Monsieur Graham ! l'inspecteur Ward est complètement affolé par cette missive. D'ailleurs, entre nous, Scotland Yard m'a tout l'air d'avoir perdu la tête. Aujourd'hui même, ces Messieurs doivent tenir une conférence importante.

— Eh bien ! moi, Malcolm Graham, je puis vous dire que je leur réserve une petite surprise. Au fait, mon vieil ami Perkins, êtes-vous libre ce soir ? Dans le cas où vous n'auriez rien de mieux à faire, nous pourrions souper ensemble chez Torelli et, ensuite, vous m'accompagneriez chez moi. J'ai l'impression que vous ne regretterez pas votre soirée !

— Mais certainement, Monsieur Graham, vous savez fort bien le plaisir que j'éprouverai à passer quelques heures en votre compagnie.

— Entendu ! Et maintenant, accompagnez-moi, je vous prie, à Scotland Yard... D'ici au 10 juillet, nous n'avons pas beaucoup de temps à perdre. Ou bien, nous réussirons à écarter le danger, ou alors... dame !

Perkins le regarda anxieusement.

— Ou alors... nous ne réussirons pas ! dit Graham en éclatant de rire, sans vouloir satisfaire la curiosité de Perkins.

XVII

— Ne voulez-vous réellement rien me déler de vos projets pour cette nuit ? demanda Perkins au détective, quand ils furent de retour au domicile de Graham.

— Vous allez l'apprendre assez tôt, répondit Graham en versant du whisky à son hôte. Pour le moment, voici du soda, servez-vous et faites votre mixture à votre idée.

Lui-même se renversa commodément dans son fauteuil et alluma sa pipe.

— Vous savez, Perkins, combien je répugne à parler d'avance de mes plans. Il est d'ailleurs possible que, ce soir, notre patience soit soumise à une dure épreuve, peut-être même pour rien! Cela ne dépend pas de moi...

— Pourquoi faire tant de mystères, Monsieur Graham ? Je me permets de vous rappeler que nous avons, tous deux, su faire face à de périlleuses situations, mais jamais vous n'avez été aussi terriblement discret qu'aujourd'hui !

— C'est bien possible, et, je vous en prie, mon vieux, ne vous en formalisez pas. Je ne vous dis rien de mes projets, parce qu'à vrai dire, mes plans ne reposent pas sur une base

absolument solide. Tout n'est encore qu'hypothèses incertaines. Je me fie toujours à mon étoile, qui, je dois le reconnaître, semble pâlir un peu depuis quelques semaines !

— Parlons clairement, Monsieur Graham. Vous attendez quelqu'un, n'est-ce pas ?

Graham parut hésiter à répondre.

— Oui, dit-il enfin. Vous avez deviné, j'attends quelqu'un.

— Qui donc ?

— Avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrais pas vous le dire, car je n'en sais rien moi-même. J'ignore même si cette personne inconnue viendra ce soir ou demain, ou seulement la semaine prochaine. J'ai plutôt une impression qu'une certitude.

— Vous piquez terriblement ma curiosité, Monsieur Graham !

— Une question, Perkins ! Avez-vous votre browning dans votre poche ?

— Bien entendu ! Je voudrais pourtant que vous répondiez à une autre question, puisque vous ne pouvez répondre à la première : est-ce que la personne, dont vous attendez la visite, est mêlée d'une manière quelconque, à l'affaire Morel ?

Le détective fixa son interlocuteur et répondit d'une voix grave :

— Je le pense et je le souhaite, Perkins, très

vivement même. Il est à présent onze heures et demie... Le moment approche.

Brusquement, il se leva, ouvrit une armoire en sortit deux paires de chaussures à semelles caoutchoutées. Il en tendit une à Perkins.

— Essayez, lui dit-il, de chausser ces souliers. Je pense qu'ils vous iront, car nous avons à peu près la même pointure.

Et lui-même donna l'exemple à Perkins.

— Voyez-vous, c'est maintenant que notre travail va réellement commencer. Ayez la bonté de m'accompagner dans la chambre de Mrs Paine.

Perkins le regarda avec les marques d'un étonnement si profond que Graham ne put s'empêcher de sourire.

— Elle dort dans une autre pièce, bien entendu. Marchons tout doucement pour ne pas la réveiller !

Il éteignit la lumière. S'éclairant uniquement à l'aide d'une lampe de poche il guida son hôte, lui fit parcourir le corridor dans toute sa longueur et tous deux entrèrent dans la chambre qui se trouvait à l'autre extrémité de l'appartement. Le détective avança une chaise et pria Perkins à voix basse, de s'asseoir. Il ouvrit ensuite les fenêtres avec précaution et tira les rideaux. Perkins put voir une échelle de cordes qui pendait du toit. Il

était sur le point de demander des explications à Graham, mais celui-ci mit le doigt sur ses lèvres : la consigne était de se taire.

Graham éteignit enfin sa lampe, et se mit au lit, tout habillé.

— Maintenant, il s'agit de faire attention, Perkins, murmura Graham, en lui faisant signe de s'approcher. Et, surtout, pas un mot!

— Mais, que signifie, souffla l'autre, cette échelle de cordes à la fenêtre ? Vous habitez au quatrième étage, et...

— Ça va! répliqua Graham, toujours à voix basse. Maintenant restez tranquille. Je vais faire comme si j'étais Mrs Paine. Mais, au nom du ciel, taisez-vous et ne riez sous aucun prétexte !

Il commença à ronfler comme une toupie d'Allemagne : Perkins se bâillonna de son mouchoir pour étouffer le fou rire qui le gagnait. Au bout d'un certain temps, les ronflements firent place à une respiration plus rythmée, puis ce fut le silence. De temps en temps seulement, les ronflements reprenaient. Mais à présent Perkins ne riait plus. Il écoutait, l'oreille tendue, et scrutait les ténèbres : il n'entendait rien, ne voyait rien d'anormal. Graham ne désespérait pas, malgré tout : il continuait sans se lasser à imiter la respiration bruyante de l'excellente Mrs Paine.

— N'avez-vous rien entendu ? chuchota-t-il au bout d'une longue attente.

— Pas quoi que ce soit, répondit Perkins.

Graham changea de position, murmura quelques mots inintelligibles, et reprit ses ronflements. Mais Perkins commença à s'imaginer que Graham se moquait de lui : toute cette mise en scène grotesque lui paraissait incompréhensible. Pour un peu, il se serait levé et serait parti. Cette attente lui pesait.

L'horloge du clocher voisin se mit à tinter ses douze coups. Alors Graham s'arrêta et s'immobilisa complètement.

Il lui avait semblé entendre un léger bruit.

— Avez-vous entendu, cette fois ?

Le bruit cessa tout d'un coup.

Graham reprit son écoute et resta couché, immobile.

— Attention ! fit Perkins d'une voix imperceptible.

On entendit très nettement le grincement d'une fenêtre qu'on ouvrait avec précaution.

— Etes-vous prêt ?

— Oui.

— Alors, allons-y avant qu'il ne soit trop tard.

D'un bond prodigieux, Graham sauta hors du lit, se précipita à la fenêtre et monta l'échelle à toute vitesse, Perkins le suivant sur

les talons. Un homme se trouvait sur le rebord du toit avec divers instruments disposés à côté de lui. Dès qu'il s'aperçut de la présence des deux détectives, il poussa un cri, fit un pas en arrière, et prit la fuite. Graham se mit aussitôt à sa poursuite, tandis que, de son côté, Perkins cherchait à lui barrer le passage.

— Halte ! s'écria Graham en levant son revolver. Restez où vous êtes, sinon je tire.

L'autre, sans écouter l'avertissement, précipita sa course, et tenta de gagner un toit voisin. Mais lorsqu'il se rendit compte que Perkins lui avait coupé sa retraite, il fouilla dans sa poche avec la rapidité de l'éclair et tira sur le policier qu'il atteignit en pleine poitrine. Son doigt allait presser une deuxième fois la gâchette, quand à son tour Graham tira. Un cri de douleur, il chancela et vint s'écraser sur la chaussée. La scène n'avait duré que quelques instants. Graham était épouvanté.

Quelques secondes plus tard, il était redevenu maître de lui. C'est, cependant, avec le plus vif étonnement qu'il vit venir à lui Perkins qu'il croyait déjà mort.

— Vous n'êtes donc pas touché ? Il m'avait pourtant semblé que...

— J'ai eu de la chance, la balle est venue s'aplatir sur mon étui à cigarettes.

— Alors, descendons en vitesse, peut-être pourrons-nous encore porter secours à cet individu.

Ils redescendirent rapidement dans l'appartement, en se servant de l'échelle. La bonne Mrs Paine avait été réveillée par les coups de revolver et s'était levée épouvantée. Lorsqu'elle vit les deux hommes, elle poussa un cri et s'apprêta à se servir de l'arme qu'elle tenait en tremblant dans sa main droite.

— C'est moi, Graham, pas de bêtises, Mistress Paine, s'écria le détective.

Et, suivi de Perkins, il dévala l'escalier à toute allure.

Sur le pavé, au milieu de la rue déserte, gisait un homme face contre terre, les membres fracassés. Graham éclaira son visage.

— Mais c'est Jumbo, dit-il tout ému à Perkins. C'est le chauffeur de Hastings, je le reconnais parfaitement.

Tous deux s'empressèrent autour du blessé : il n'y avait malheureusement plus rien à faire. Le nègre eut encore la force de lever les yeux et de lancer un dernier regard à Graham et fit un signe : il paraissait vouloir lui dire quelque chose. Le détective le redressa et se pencha vers lui.

— Le professeur Morel... murmura le mourant, gaz...

Il remua les lèvres à plusieurs reprises, puis retomba sans vie.

— Le professeur Morel... gaz ? répéta le détective en secouant la tête, qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Qu'a-t-il voulu dire ? Y comprenez-vous quelque chose, Perkins ? En tout cas, donnez-moi un coup de main, nous allons le transporter sous la porte cochère et le fouiller.

Les deux détectives portèrent le cadavre jusque sous la voûte. Les recherches de Graham ne furent pas très longues. Dans la poche intérieure du veston il trouva un papier de petites dimensions, y lut une inscription, et se mit immédiatement à siffler entre ses dents.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Perkins stupéfait.

— Voyez, regardez, dit l'autre.

Perkins regarda à son tour et haussa les épaules en signe d'incompréhension. L'inscription était courte : « Demain, trois heures, Bouddha. » Et, sous l'inscription, se trouvait l'étrange dessin suivant :

A droite et à gauche de la flèche se trouvaient trois croix, de chaque côté.

— Avec la meilleure volonté du monde, je ne comprends rien du tout, grommela Perkins.

Graham fouilla dans son propre portefeuille et en sortit un bout de papier qu'il compara avec celui qu'il avait trouvé sur le mort : les deux dessins étaient absolument identiques, avec la seule différence que, sur le sien, il y avait à gauche cinq croix, et trois à droite.

— Etrange, étrange..., murmura-t-il en relisant l'inscription .

Puis il se plongea, pendant quelques minutes, dans un abîme de réflexions. Soudain, son visage s'éclaira.

— Cette fois, je crois bien que je tiens la clé de l'énigme.

Perkins le regardait d'un air ahuri.

— Expliquez-moi, au moins...

— Je n'ai pas le temps, mon cher Perkins. Il faut que je me rende immédiatement à Scotland Yard. Donnez un coup de sifflet pour faire venir un agent et enlever le corps. Je vous prie de me rejoindre ensuite à la Préfecture. Hâtons-nous, car le temps presse.

Il consulta son bracelet-montre.

— Il est exactement minuit et demie. A tout à l'heure, et vite, je vous prie.

Et, sans attendre la réponse de Perkins qui ne comprenait toujours rien aux événements, il sauta dans un taxi.

XVIII

La sombre limousine, lancée à toute vitesse, s'arrêta net, en grinçant des freins, à quelques centimètres de l'agent de police qui, effrayé, fit un saut de côté.

— Sacré imbécile, jura-t-il en sortant son calepin de sa poche, voilà une plaisanterie qui va vous coûter cher !

— Ecoutez, agent, dit une voix de basse, faites bien attention à ce que je vais vous dire. Cinq autos de la police suivent notre voiture. Tout le pâté de maison va être cerné d'ici quelques instants. Que personne ne passe. Est-ce compris ? Les voitures vont s'arrêter à l'angle, là-bas.

Le Bobby n'en croyait pas ses yeux.

— A cette heure-ci de la nuit? demanda-t-il. Qui êtes-vous, d'ailleurs ? De quel droit me donnez-vous des ordres ?

Pour toute réponse, on lui mit sous le nez un insigne de police.

— Tonnerre de Dieu !

C'était Scotland Yard, c'était le chef lui-

même ! L'agent se mit au garde à vous, et se figea dans une attitude respectueuse.

— J'ai compris, Sir, dit-il. Je ferai de mon mieux pour exécuter vos ordres.

— All right!

Et la voiture démarra pour s'arrêter un peu plus loin.

Trois hommes et une femme en descendirent et s'avancèrent d'un pas rapide vers la maison sans fenêtres. C'étaient l'inspecteur Ward, Graham, Perkins et Miss Gwendolyn.

Perkins s'attaqua, sur-le-champ, à la serrure de la porte d'entrée, tandis que les autres attendaient impatiemment. En quelques secondes, Perkins eut achevé son travail.

— Stop, dit Graham à voix basse, en retenant l'inspecteur, qui s'apprêtait à s'engouffrer sous le porche. Il est absolument indispensable d'observer la plus grande prudence, car n'oubliez pas que nous courons un danger mortel.

Il ouvrit une valise qu'il tenait à la main, en sortit des masques à gaz, et en tendit un à chacun de ses compagnons.

— Tout est-il en ordre à présent ? demanda Ward.

— Oui, maintenant, nous pouvons aller de l'avant.

Ils pénètrèrent dans la pièce du rez-de-chaussée, qui était restée sans changement de-

puis l'assassinat du professeur Morel. Le même désordre y régnait, mais une épaisse couche de poussière couvrait les meubles, et des toiles d'araignées tapissaient le plafond. L'inspecteur enleva son masque en grommelant :

— Quelle saleté, dit-il, on transpire là-dedans comme dans un bain de vapeur.

Perkins et Miss Gwendolyn suivirent son exemple, mais Graham conserva son masque.

Ward dirigea sa lampe de poche sur le Bouddha et poussa un cri de surprise.

— Regardez donc, Graham, comme c'est curieux. Il n'y a pas l'ombre d'un grain de poussière sur la statue. C'est la preuve que quelqu'un a séjourné dans cette pièce.

Le détective examina le dieu avec attention, approuva d'un signe de tête et réfléchit quelques instants, les yeux fixés sur la face grimaçante du Bouddha ; puis il fit un geste d'impuissance.

— Je finis par ne plus rien comprendre, mais plus rien du tout ! Et pourtant, j'en suis sûr, c'est ce Bouddha qui nous livrera la clé de l'énigme.

— En attendant, Perkins, commanda l'inspecteur, montez donc avec Miss Gwendolyn à l'étage au-dessus. Peut-être découvrirez-vous quelque indice. Moi, je reste ici en bas, avec

Graham. Mais, je vous en prie, soyez très prudents et opérez avec le moins de bruit possible.

Restés seuls, l'inspecteur s'adressa à Graham :

— Alors, que pensez-vous de tout cela ? Pour moi, il y a forcément quelque part un couloir secret et probablement aussi des portes masquées.

— Ce n'est pas une hypothèse bien nouvelle, répondit Graham, d'un ton agacé, en retirant également son masque. Il serait beaucoup plus important de découvrir où se trouve ce maudit couloir !

A ce moment, Perkins se précipita hors d'haleine dans la pièce.

— Venez vite, dit-il à mi-voix.

Graham saisit son revolver.

— Qu'y a-t-il ? L'avez-vous trouvé ? S'est-il passé quelque chose ?

Et il monta l'escalier quatre à quatre suivi de l'inspecteur et de Perkins.

En haut, dans la chambre de droite, il aperçut debout devant la statue du Bouddha Miss Gwendolyn qui paraissait très excitée.

— Voyez donc, dit-elle tout émue, en montrant le Bouddha du doigt. Regardez ses yeux.

Graham obéit, puis haussa les épaules.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire ! Je ne vois rien... Ah ! mais si, pourtant... Vous

pouvez avoir raison... Il louche d'une manière étrange. Autant que je m'en souvienne, la dernière fois il avait les yeux droits.

Comme frappé d'une idée, il sortit brusquement de sa poche les deux dessins qui s'y trouvaient, les étudia quelques instants, et sa figure s'éclaira tout d'un coup d'un joyeux sourire.

— Enfin ! J'ai trouvé la solution, dit-il avec une émotion mal contenue.

D'une main tremblante, il toucha les yeux du dieu qui se déplacèrent sous la pression de ses doigts, Il les tourna vers la gauche, cinq fois de suite, ainsi que l'indiquaient les croix du premier dessin ; rien ne se produisit... Graham parut décontenancé et furieux.

— Faites donc un nouvel essai, en vous conformant aux indications de l'autre dessin, lui dit Miss Gwendolyn, peut-être aurez-vous plus de chance.

— Mais évidemment. Je suis stupide de ne pas y avoir songé plus tôt.

Il recommença sa tentative, donna trois tours à droite, trois autres à gauche. On entendit alors un bruit sec, comme le déclanchement d'un ressort. La tête du dieu se déplaça lentement vers la droite, et son ventre énorme se sépara en deux... découvrant l'entrée d'un couloir secret...

— Vite! mettons nos masques, ordonna Graham, et tenez-vous prêts à tirer.

Ils descendirent avec précaution les marches d'un escalier tournant fort étroit ; Graham était en tête, de sa main gauche, il tenait sa lampe de poche, et sa main droite étreignait la crosse d'un browning. Au bas de l'escalier se trouvait un laboratoire aménagé avec les derniers perfectionnement. On ne voyait partout que cornues, éprouvettes et appareils. Au milieu de la pièce, sur une grande table se trouvait un ustensile bizarre, une sorte de bassin dans lequel un liquide était en ébullition. Devant eux, leur tournant le dos, un homme aux larges épaules semblait méditer sans les avoir entendu. Il releva soudain la tête, mais toutefois ne se retourna pas.

— Est-ce que tout va bien, Jumbo ? demanda-t-il d'une voix rude. Il me semble que tu es bien en retard.

— Au nom de la loi, je vous arrête, Romuald Hastings ! s'écria Graham. Ne cherchez pas à résister, ce serait de la folie, cette fois vous êtes pris.

— Hands up, hurla l'inspecteur.

L'homme se retourna avec la rapidité de l'éclair. Son visage exprimait un étonnement sans bornes, une colère et une haine indicible. Quatre revolvers étaient braqués sur lui.

— Je suis trahi ! dit Hastings d'une voix haletante. Ce maudit chien m'a vendu !... Mais vous ne me tenez pas encore... Non, pas encore... Je vais...

Sans achever sa phrase, il saisit un marteau qu'il brandit sur l'appareil, avec l'intention évidente de le mettre en pièce. Mais, avant qu'il eût achevé son geste, quatre coups de feux retentirent, et l'homme s'affaissa, frappé à mort. Graham et l'inspecteur Ward le relevèrent aussitôt et tâchèrent de lui porter secours.

— Faites des aveux, lui dit le détective, soulagez votre conscience.

Le blessé lui lança un regard dépourvu d'aménité.

— J'ai toujours été un ennemi de l'humanité, râla-t-il, et je le reste encore au moment de mourir... Vous avez gagné, Graham... Je suis vaincu... Trop tôt, hélas !... Si j'avais eu plus de temps, je vous aurais expédiés aux Enfers.

— N'avez-vous donc pas de honte de tenir pareil langage, répondit Graham, au moment où vous allez comparaître devant le Juge suprême.

Hastings lui répondit par un juron furieux ; il cracha même au visage du détective.

— Je vous hais tous, comme la peste ! Je vous hais, pauvres idiots, vous et vos lois stu-

pides... Pendant toute ma vie, j'ai vécu selon mes lois à moi, en me moquant de vos coutumes et de vos règlements ineptes. J'aurais voulu vous anéantir tous... Mais, maintenant, c'est trop tard...

Il se tordait de douleur.

— Et vous, Graham, vous n'êtes qu'un imbécile, ne comprenez-vous donc pas que je suis... que je suis le professeur Morel... Hastings a été...

— Quoi? s'écria Graham, qu'avez-vous fait? Vous seriez Morel ?... Mais, c'est impossible !... Parlez, mais parlez donc.

Il secouait le moribond, comme s'il eût pu en faire sortir encore quelques paroles. Mais les lèvres du criminel restèrent muettes — le professeur Morel était mort.

XIX

— Vous avez réellement accompli un travail formidable, mon cher Graham, dit l'inspecteur Ward au détective, lorsqu'ils se retrouvèrent le lendemain matin dans son bureau. Le cas du professeur Morel est enfin tiré au clair. Mais il y a encore beaucoup de détails que je ne saisis pas très bien. Installez-vous donc dans ce fauteuil, cher ami, prenez un cigare et racontez-moi tout. J'espère que vous êtes remis des émotions d'hier au soir.

— Pas encore complètement, monsieur l'inspecteur, car, en tout et pour tout, je n'ai guère dormi plus de deux heures cette nuit. Néanmoins, je vais satisfaire très volontiers votre curiosité. Si vous le permettez, nous allons reprendre les événements à leur début et je vais vous expliquer comment, peu à peu, je suis arrivé à découvrir la vérité dans cette affaire extraordinaire. Je vais tout d'abord essayer de vous retracer la nuit du crime.

Avant tout, remarquez bien ceci : entre le

professeur Morel et le banquier Hastings, il y avait eu, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte d'après divers documents, une correspondance commerciale de longue date. Ces relations d'affaires prirent fin assez brusquement car Morel était devenu débiteur d'une somme énorme envers Hastings et il ne pouvait plus faire face à ses obligations. Hastings, de son côté, insistait énergiquement pour obtenir le remboursement de ses avances ; il alla même jusqu'à menacer le Dr Morel de le traîner devant les tribunaux. Quand Morel se vit dans une situation presque désespérée, il conçut l'idée d'assassiner Hastings et de se faire ensuite passer pour lui. Ils se ressemblaient assez ; bien que Morel fût un peu plus grand et un peu plus fort. Sous un prétexte quelconque, il attira le banquier sans méfiance dans sa maison et se précipita sur lui. Hastings eut, malgré tout, le temps de téléphoner avant sa mort, à Scotland Yard... c'est même vous qu'il a eu au bout du fil.

— Excusez-moi de vous interrompre, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Comment avait-il pu s'endetter à ce point ? Il vivait pourtant très retiré, comme un original, presque comme un avare ! Autant que je sache, on ne l'avait jamais vu faire aucune dépense somptuaire.

— Non, répondit le détective. En cela, vous avez parfaitement raison. Je dois vous avouer d'ailleurs que, moi-même, je ne sais que très peu de choses sur la personnalité du docteur Morel. Mais, ce qui est certain, c'est qu'il menait une vie en partie double. Aux yeux du monde, c'était un honorable professeur de chimie, qui aimait peu à se produire en société, et qui avait même fait murer les fenêtres de sa maison pour se soustraire aux regards des personnes trop curieuses. En réalité, il était le chef reconnu de la pègre londonienne auprès de laquelle il jouissait d'une confiance et d'un crédit illimités. Il avait besoin de beaucoup d'argent pour ses expériences et ses inventions. Il travaillait depuis très longtemps à la composition d'un nouveau gaz qui devait constituer une arme terrible en cas de guerre.

Mais, retournons, si vous le voulez bien, à la nuit du crime : il est vraisemblable que Hastings a profité d'un moment d'inattention du professeur Morel pour vous téléphoner. Malheureusement, avant qu'il eût pu vous dire qui il était, Morel était intervenu et l'avait assassiné. Je suppose qu'il a dû y avoir une lutte terrible entre les deux hommes. Ensuite, Morel a traîné le cadavre dans son laboratoire, l'a déshabillé, et l'a revêtu d'un de ses pyjamas à lui, pour faire croire que c'était

bien Morel qui avait été assassiné. Il alla même jusqu'à passer au doigt d'Hastings sa propre bague, et finalement, pour dérouter toutes les recherches, il le décapita. Entre temps, vous étiez arrivé à la maison du crime, en compagnie de Perkins et de Higgins et aviez procédé à l'inspection du rez-de-chaussée. Morel coupa immédiatement la lumière afin de vous rendre la tâche plus pénible. Quand vous arrivâtes à l'étage supérieur, il jeta le corps de sa victime par la porte secrète qui se trouve dans le Bouddha. Comme vous aviez entendu le bruit de la chute, vous étiez redescendus au rez-de-chaussée, où vous aviez trouvé le cadavre sans pouvoir vous en expliquer la présence subite. Morel, toutefois, ne se doutait pas que le meurtre avait eu un témoin : Marana.

— Qui est Marana ?

— C'est la jeune fille qu'il avait ramenée des Indes et qui lui servait de gouvernante. Elle avait assisté à toute la scène et, folle de terreur, elle ne songeait plus qu'à s'enfuir. Morel la poursuivit par le couloir secret, la rattrapa au moment précis où elle entr'ouvrait le Bouddha, et lui planta son poignard entre les deux épaules, car il craignait qu'elle ne le trahit. La pauvre fille est morte ensuite entre vos bras, sans que vous ayez rien pu faire pour

elle. Souvenez-vous de ses derniers mots : Bouddha ! Bouddha !... elle voulait vous indiquer par là que la solution se trouvait dans la statue.

Pour Morel, ce ne fut plus qu'un jeu de se faire passer pour Hastings. Il copia le mort avec une exactitude surprenante, et licencia peu à peu tout l'ancien personnel de la banque. Mais, j'avais trouvé parmi les papiers les lettres commerciales dont je vous ai parlé tout à l'heure ; ceci a éveillé mes soupçons, et j'ai fait exercer une surveillance active sur le faux Hastings. Je lui ai adressé Welton qui, comme vous le savez, est passé maître en l'art de se grimer. Il se donna pour une certaine Miss Warneford et se fit engager comme secrétaire à la banque. Hastings, ou si vous aimez mieux Morel, tomba dans le piège et s'amouracha véritablement de sa « secrétaire privée ». Moi-même, je jouai le rôle de l'oncle de la jeune fille ; je lui fis croire que j'étais un colonel retraité qui avait servi longtemps aux Indes et je me fis présenter à Hastings, dès la première occasion. Mais je suppose qu'il a dû se méfier de moi. Mes soupçons s'accrurent encore quand je fus parvenu à m'introduire nuitamment chez lui et à lui dérober un pyjama. Ce pyjama confirma mon hypothèse : à savoir que, seul, Hastings, pouvait être le meurtrier.

Je n'avais pas tout à fait tort, sauf sur un point : j'avais confondu l'assassin avec sa victime. Les pantalons du pyjama étaient exactement pareils à ceux qu'on avait trouvés sur le mort. La coupe, l'étoffe et le modèle étaient absolument identiques. Mais avant que j'aie pu arrêter Hastings, alias Morel, celui-ci m'avait devancé. Il m'attira chez lui, comme vous le savez, sous le prétexte de me montrer une merveilleuse statue de Bouddha, et il tenta de se débarrasser de moi. Si je vis encore, je le dois uniquement à l'intervention aussi rapide qu'énergique de l'ami Welton.

Quand Morel se rendit compte que nous avions vu clair dans son jeu, il voulut prendre la fuite. Welton le poursuivit sous le déguisement de la marquise de Coudry-Lavallière et prit le même train que lui. Vous savez aussi bien que moi de quelle triste façon s'est terminée cette équipée. Welton n'échappa que par miracle à la mort tandis que Marigny payait de la vie sa stupide obstination. Morel, alias Lord Beaverbrook, disparut ensuite dans la capitale française sans laisser la moindre trace. Averti par un télégramme de Welton, je me rendis aussitôt à Paris en avion.

Après de longues et difficiles recherches, j'eus la chance de retrouver la piste de Morel, grâce surtout à un nègre, ancien repris de jus-

tice, nommé Jimmy Blackwell, qui fréquentait un bouge des plus suspects, « le Rat Gris », où Morel avait installé son quartier général et dont la propriétaire était une de ses très vieilles amies. Je dois dire qu'à Paris comme à Londres, il était un véritable roi de la pègre. Toutefois, là-bas on le connaissait sous le sobriquet du « Comte ».

Welton et le détective Granville se déguisèrent alors en matelots britanniques et vinrent échouer dans le tapis-franc. Malheureusement, la guigne les poursuivit et Morel avait dû recevoir des informations ; toujours est-il qu'il tenta de les supprimer en les asphyxiant avec du gaz. Une patrouille de police arriva à point pour les tirer de leur fâcheuse situation et les sauver d'une mort certaine. Les plans de Morel étaient donc anéantis une deuxième fois ; il ne lui restait plus qu'à repartir pour Londres où il se sentait plus en sécurité.

— Que de complications, remarqua l'inspecteur Ward, mais je vous en prie, Graham, continuez votre récit, car je suis particulièrement curieux d'apprendre comment vous êtres arrivé à deviner le mystère du Bouddha.

— Ah ! cela n'a pas été très commode ! A Paris, l'inspecteur Grenard m'avait remis un dessin bizarre, qui avait été trouvé dans le portefeuille de Morel. Vous le connaissez,

d'ailleurs ; il représentait deux flèches accolées, avec cinq croix à droite et autant à gauche.

« J'avais la conviction que ce dessin devait donner, d'une façon ou d'une autre, la clé de l'énigme. A dire vrai, je ne savais pas très bien par quoi je devais commencer. Des jours entiers, je suis resté à me creuser la cervelle devant ces signes cabalistiques. Et toujours mes pensées me ramenaient à ce dessin sans pouvoir cesser d'y songer. J'avais beau réfléchir, je n'arrivais cependant à aucune solution.

« La semaine dernière, j'eus la surprise d'apprendre de la bouche de ma gouvernante qu'elle avait entendu un bruit suspect dans sa chambre la nuit précédente. J'ai supposé que Morel combinait un nouveau coup contre moi, et je me suis mis à l'affût en compagnie de Perkins.

« Nous avons réussi à prendre Jumbo, le chauffeur nègre de Hastings ou plutôt de Morel, et nous l'avons mis hors d'état de nuire.

« Dans sa poche, j'ai trouvé un deuxième papier avec deux flèches. Cette fois, il n'y avait des deux côtés que trois croix au lieu de cinq, avec ces mots : « Aujourd'hui, Boud-« dha, trois heures. ».

« Une lueur me traversa l'esprit. Je pensai que les flèches correspondaient aux Bouddhas

qui se trouvaient dans la maison de Morel. Je fus fortifié dans cette hypothèse par les quelques mots qu'avait prononcés Jumbo dans son agonie : il nommait le professeur et parlait de gaz. Le reste vous est connu, Monsieur l'Inspecteur !

« Morel avait transformé son habitation de la façon la plus astucieuse. Dans chacune des trois pièces, d'ailleurs reliées entre elles et avec le laboratoire par un corridor secret, se trouvait une statue de Bouddha. Chacune de ces statues dissimulait une porte secrète. Il n'y avait qu'une seule entrée conduisant au laboratoire : elle était cachée dans le Bouddha de la chambre supérieure. Le mécanisme était merveilleusement conçu. Quand on faisait tourner les yeux, un certain nombre de fois répété au préalable sur un système de ressorts, soit à droite soit à gauche, le corps du dieu s'ouvrait en deux. Chaque jour, Morel changeait le nombre de tours et le notait d'ailleurs soigneusement au moyen de la flèche.

— Cela, c'était une idée de génie! dit l'inspecteur.

— Rien que par ce détail vous pouvez juger de la valeur de notre adversaire, reprit Graham. J'ignore si hier, Morel a omis de régler le mécanisme, ou si ce dernier était détraqué. Toujours est-il que les yeux du dieu lou-

chaient! Cela a tout de suite attiré mon attention, et c'est ce qui a été fatal au professeur.

— Enfin, j'ai compris. Mais il reste encore Salgado? En quoi était-il mêlé à cette affaire?

— Tout simplement parce que Morel commençait à le trouver gênant. Salgado était un agent de son pays qui avait fait la connaissance de Morel à Londres. L'Argentin avait reçu de son gouvernement la mission d'acheter à Morel ses brevets et ses inventions pour les utiliser à des buts militaires. Morel lui avait parlé de son gaz, et Salgado avait été tellement enthousiasmé de sa découverte qu'il avait signé un contrat avec Morel. J'ai retrouvé les documents relatifs à cette affaire dans les papiers de Morel qui se trouvaient dans son laboratoire. Salgado avait payé au comptant une somme très élevée, et Morel s'était engagé à lui remettre son invention six semaines après ce versement. Or l'Argentin avait appris avec terreur que le professeur venait d'être assassiné et que sa maison était mise sous scellés par la police. Vous ne pouvez vous imaginer par quelles transes a passé ce pauvre diable. Bien entendu, il était obligé de rester bouche cousue, car il craignait que la police n'apprît ses tractations avec Morel, et dans ce cas, l'invention du professeur, qui lui avait déjà coûté si cher,

risquait d'être définitivement perdue pour lui. D'autre part, il avait une peur épouvantable d'entrer en conflit avec les autorités britanniques, car je ne doute pas un instant que le gouvernement argentin était au courant de toute l'affaire. Morel devait donc fatalement craindre que Salgado ferait tous ses efforts pour essayer de récupérer les documents relatifs à l'invention du gaz, et alors il aurait été trahi. C'est pourquoi il imagina un plan diabolique pour se tirer d'affaire une fois pour toutes.

Par un émissaire, il attira Salgado au « Porcelet bleu » et l'y assassina malgré l'intervention de Higgins. Ce soir-là, il avait pris l'apparence du Chinois Le Pe Yang. Une fois de plus le plan de Morel avait réussi.

Graham se tut. L'inspecteur réfléchit également en silence.

— Il n'y a pas l'ombre d'un doute, Inspecteur, Morel était un malade, reprit Graham. Il était cependant digne d'un meilleur sort. N'oubliez pas qu'il a — malgré lui — rendu un service immense à l'Angleterre.

— Hein? demanda Ward abasourdi.

— Par son invention, bien entendu, dit Graham. Ce matin même, des fonctionnaires du War Office se sont rendus dans le laboratoire de Morel et ont saisi tous les plans et

documents se rapprotant à ses travaux scientifiques. De l'avis des experts, son gaz est une arme terrible, qui nous serait d'un secours inappréciable, et nous assurerait une formidable supériorité en cas de guerre. Il paraît, qu'en outre, le professeur avait fait toutes sortes de découvertes, toutes plus sensationnelles les unes que les autres, qui constituent une véritable révolution dans le domaine de la science militaire.

Vous voyez donc, Inspecteur, que Morel était un cerveau particulièrement bien doué. Il aurait certainement accompli de grandes choses, si le destin ne l'avait aiguillé sur la route du crime.

FIN

IMPRIMERIE INDUSTRIELLE — Issy-Les Moulineaux (Seine).

LA MAISON SANS FENÊTRES

par

EDWARD BROOKER

3 F 50

LA MAISON SANS FENÊTRES

ROMAN POLICIER

3 F 50

"Les Publications Georges Ventillard"